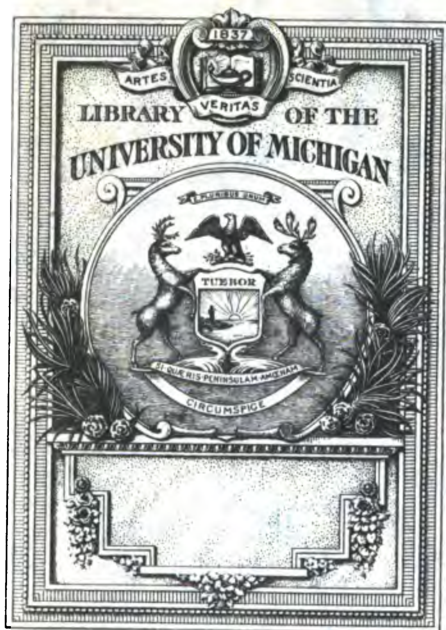
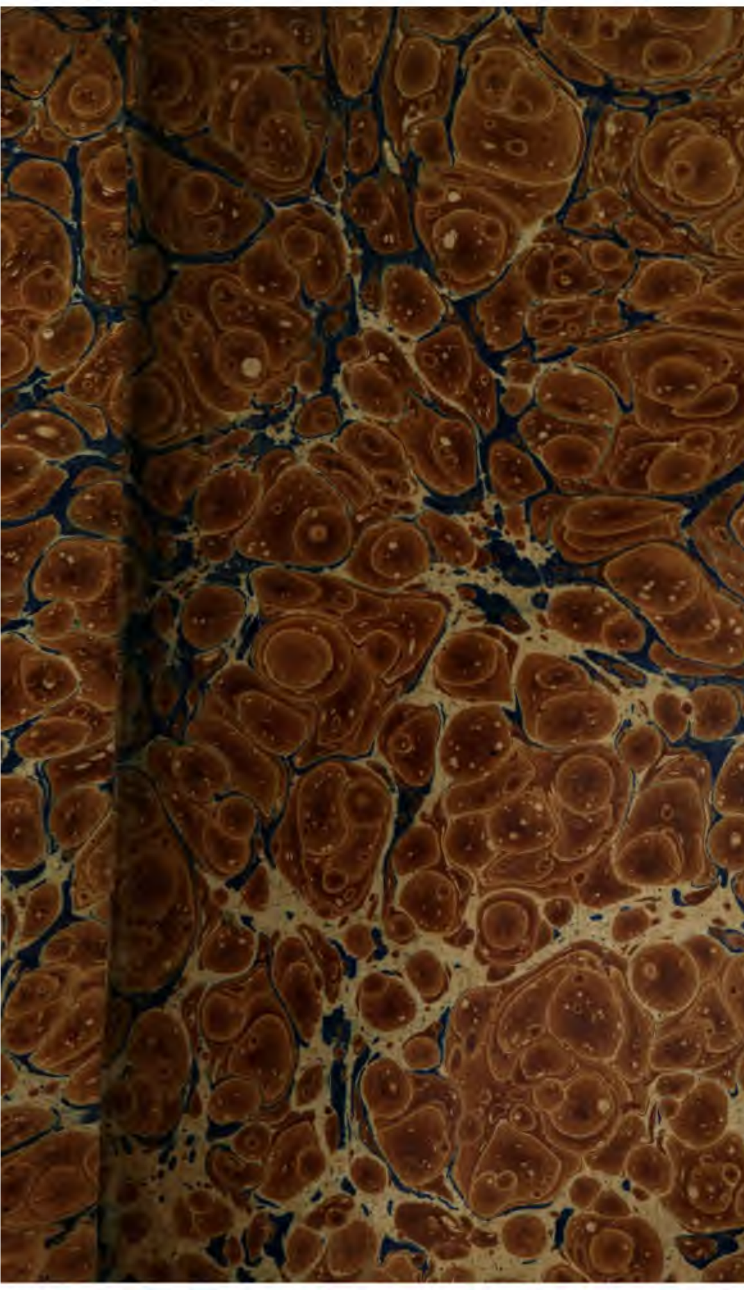



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE





LES VEILLÉES
DU CHATEAU.

POITIERS, IMPRIMERIE DE CATINEAU.

Genlis, Stephanie Felicité Ducrest = de Saint-Aubin, comtesse de, afterwards marquise de Sillery:

LES VEILLÉES

DU CHATEAU,

OU

COURS DE MORALE

A L'USAGE DES ENFANS;

Par Mme la comtesse de Genlis.

Come raccende il gusto il mutare esca,
Così mi par che la mia istoria quanto
Or quà, or là più variata sia,
Meno a chi l'udirà nojosa fia.

Orlando Furioso, canto terzo-decimo.

« Comme le changement de nourriture ra-
» nime le goût, ainsi il me semble que plus
» mes récits seront variés, moins ils paroî-
» tront ennuyeux à ceux qui les entendront. »

Traduction littérale.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.
1826.

ÉPITRE

A CÉSAR DUCREST,

MON NEVEU.

Vous avez désiré, mon enfant, que cet ouvrage vous fût dédié, et que le héros des *Veillées du Château* portât votre nom; il est un peu plus âgé que vous, mais vous annoncez son caractère, sa sensibilité, et, comme lui, vous ferez le bonheur du plus tendre père.

Il m'étoit bien facile de représenter des enfans aimables; pour les peindre appliqués, soumis, reconnoissans, je n'avois qu'à regarder autour de moi.

Relisez quelquefois cet ouvrage : il contient une histoire qui doit surtout vous faire une profonde impression (*a*); je suis bien certaine qu'elle sera plus d'une fois arrosée de vos larmes, et qu'elle ne s'effacera jamais de votre souvenir et de votre cœur.

(*a*) Celle de l'*Heureuse adoption*, où se trouve un trait touchant de sa mère.

PRÉFACE.

Cet ouvrage, consacré aux enfans, n'est fait que pour ceux qui sont âgés de dix, onze ou douze ans (*a*). J'avois d'abord eu le projet de l'écrire pour les enfans de six ou sept ans; mais j'ai reconnu l'inutilité de cette entreprise. Cependant on a fait beaucoup de livres pour la première enfance. On a cru travailler pour des enfans de *cinq ans*, et il n'existe pas un enfant de sept qui puisse comprendre quatre pages de ces ouvrages. Au reste, le travail n'en est pas moins estimable, et sera très-utile, si, au lieu de lire ces ouvrages à des enfans de cinq ans, on ne les donne

(*a*) C'est-à-dire, pour des enfans de dix ans intelligens, spirituels et élevés avec soin; et pour les enfans ordinaires de douze.

qu'à ceux qui sont âgés de dix ou douze ans. Un enfant de cinq ou six ans ne sait pas le quart des mots qui doivent nécessairement entrer dans un volume de trois ou quatre cents pages; et, pour peu que ce volume soit intéressant, l'enfant n'y trouvera pas une idée qui lui soit familière. Si l'on veut qu'il y comprenne quelque chose, il faudra s'arrêter à chaque ligne, et lui donner la double explication d'un mot inconnu, et d'une idée très-abstraite pour lui. Il est impossible qu'une telle lecture puisse l'amuser; il ne l'est pas moins qu'on puisse parvenir à l'instruire, en lui causant autant d'ennui.

Avant de présenter à un enfant des idées fines et neuves, il faut lui faire connoître une infinité de *lieux communs* que tout le monde peut dire et que personne ne doit écrire. Ces lieux communs valent souvent beaucoup mieux que les pensées qui nous paroissent les plus ingénieu-

ses. Ils ne sont si généralement connus, que parce qu'ils sont justes et frappans; comme les bons vers qui passent en proverbes, les pensées morales, remarquables par leur solidité, sont retenues, répétées, et parviennent jusqu'au peuple, qui les consacre en les adoptant.

Si, d'après ces réflexions, je n'offre cet ouvrage qu'aux enfans de dix ou douze ans, j'ose cependant me flatter que, si on le compare aux livres faits pour l'âge de *cinq ans*, on trouvera que les conversations et les histoires contenues dans ces trois volumes sont infiniment plus à la portée de l'enfance que les dialogues (d'ailleurs très-intéressans) qu'on nous a donnés jusqu'ici, en nous répétant qu'ils étoient faits pour l'*époque de cinq ou six ans*, et pour l'*époque de six à sept*: non des livres, mais les entretiens réels d'une bonne mère et d'une honnête gouvernante; voilà les seuls dialogues qui puis-

sent être utiles à un enfant dans les époques de *cinq à six*, et de *six à sept ans*. . .

Au reste, avant de faire imprimer cet ouvrage, j'ai désiré savoir positivement si mes *lecteurs* pourroient comprendre, sans effort, ce que j'ai voulu dire. J'ai rassemblé chez moi une société assez nombreuse; j'ai fait des *lectures*. Ce n'est pas la personne la plus judicieuse de ces assemblées que j'ai consultée, elle avoit onze ans; mais j'ai vu avec plaisir que celles qui n'étoient âgées que de huit et de neuf, m'écoutoient de manière à me prouver que rien ne leur échappoit, et qu'elles recevoient l'impression que j'ai voulu produire.

Puisque je regarde tous les livres modernes destinés à la première enfance, comme ne pouvant convenir qu'à l'âge pour lequel j'ai fait celui-ci, je ne prétends pas offrir un ouvrage d'un genre nouveau, et même la forme que j'ai choisie a été

souvent employée dans des ouvrages de par agrément, et toujours par des femmes (a). Elle m'a paru plus intéressante

(a) Tout le monde connoît les *Veillées de Thessalie*, de mademoiselle *de Lussan*. C'est un recueil de contes fondés sur le sortilége et la magie.

Madame *de Murat* a fait le *Voyage de Campagne*. Ce sont des personnes rassemblées à la campagne, et qui content des histoires. Les *Journées amusantes* de madame *de Gomez*, et *les Petits Soupers d'été* de madame *Durand*, offrent le même fonds. Cette madame Durand fut l'inventrice d'un nouveau genre de pièces : elle créa les *Proverbes dramatiques*. Elle a mis dix proverbes en comédie, ce qui fait par conséquent dix comédies, qui sont toutes en vers. Madame Durand est morte fort vieille, en 1736.

Un des plus jolis romans de madame *de Villedieu* est celui qui a pour titre *les Exilés*; c'est Ovide relégué à Tomes, avec d'autres exilés. Chacun conte ses aventures. On trouve dans ce roman un entretien fort agréable entre Ovide et un certain Volumnius, qui a donné à M. de Voltaire l'idée de la pièce de vers intitulée *le Mondain*.

Mademoiselle *l'Héritier*, amie de mademoiselle *de Scudéri*, a fait la *Tour ténébreuse* : Richard Cœur-

qu'aucune autre. Des entretiens sans événemens et sans *histoires* ont trop de sécheresse; des histoires détachées, sans interruption, sans conversations, n'auroient point assez de clarté pour des enfans.

Je n'ai point placé au hasard, à la suite les unes des autres, les histoires qui forment ce recueil. Avant de songer au plan *romanesque*, c'est-à-dire, aux événemens, aux situations, j'avois préparé le *plan des idées*, l'ordre dans lequel je devois les présenter pour éclairer graduellement l'esprit et élever l'âme (du moins autant que mon intelligence me le permettoit). Cette chaîne de raisonnemens ainsi disposée, il ne me restoit plus qu'à faire une combinaison aussi facile qu'amusante; il

de Lion, pour se désennuyer dans sa prison, qui est une *tour ténébreuse*, récite des histoires et des contes des fées.

Les Jeux, roman de mademoiselle *de Scudéri*, est un ouvrage du même genre.

s'agissoit de trouver les caractères, les petits incidens, et les situations qui pouvoient servir à démontrer, de la manière la plus frappante, les vérités que je voulois établir. Par exemple, il entroit dans mon *plan d'idées*, de ne rien négliger pour inspirer aux enfans les goûts simples et vertueux qui rapprochent de la nature, et qui font aimer la vie champêtre. Pour parvenir à ce but, il falloit plus d'une histoire, plus d'un entretien; aussi j'y reviens sans cesse.

Le goût de l'histoire naturelle suffiroit seul pour rendre agréable le séjour de la campagne. Cette idée m'a fait imaginer le conte intitulé *Alphonse* et *Dalinde*, ou *la Féerie de l'Art et de la Nature*; ainsi des autres. Enfin, au lieu de *chercher et d'ajuster un résultat moral* à un joli sujet, j'ai arrangé et composé chaque sujet d'après une vérité morale.

C'est aussi de cette manière que j'ai

fait toutes les pièces du *Théâtre d'Éducation*, et *Adèle et Théodore*. Je ne m'abuse point sur la foiblesse et la médiocrité de l'*exécution*; mais je crois que la *méthode* est bonne : lorsqu'on ne la suivra pas, la morale paroîtra souvent forcée, déplacée, et ne sera plus qu'un accessoire.

Il n'y a point de sujet moral qu'on ne puisse traiter avec agrément, et il n'y a point de livre de morale qui puisse être utile s'il est ennuyeux. Cette vérité n'est pas assez généralement sentie; c'est pourquoi les moralistes ont produit tant de *traités*, tant de *pensées*, tant de *réflexions*, *dissertations*, *discours*, *essais*, etc. On peut admirer un ouvrage de ce genre; mais, s'il a plus de cent pages, il est impossible de l'aimer et de le lire avec plaisir.

Vouloir persuader, entraîner, exiger des sacrifices pénibles, douloureux, sans tâcher de plaire et d'intéresser, sans chercher et saisir tous les moyens qui peu-

vent fixer l'attention de ceux qu'on désire gagner et convaincre, voilà sans doute d'étranges inconséquences! Lorsqu'on parle au cœur, on est sûr d'être écouté. Pourquoi donc proscrire des ouvrages de morale le sentiment et l'imagination? Ce ne sont point de froids raisonnemens qui rendront les hommes meilleurs; ce sont des exemples frappans, des tableaux faits pour toucher et s'imprimer fortement dans l'imagination: c'est enfin la *morale mise en action.*

Les ouvrages qui ont le plus influé sur les mœurs, ont tous une forme agréable et intéressante, et c'est particulièrement à cette forme qu'on doit attribuer le bien qu'ils ont produit. Non-seulement on lira dans tous les temps, mais on saura toujours par cœur *Télémaque*, les romans de *Richardson*, le *Spectateur Anglais*. Celui même qui ne veut ni se corriger ni s'instruire, lit ces ouvrages pour s'amuser, et,

en les lisant, il se corrige et s'instruit malgré lui : voilà les livres véritablement utiles. Les autres moralistes ressemblent à ces gens qui donnent de bons conseils uniquement pour montrer la solidité de leur raison, et qui d'ailleurs savent bien qu'ils ne persuaderont ni ne toucheront, et qu'on les écoutera avec autant de distraction que d'ennui.

D'ailleurs, beaucoup de personnes sont naturellement portées à croire que tout ouvrage agréable doit être frivole : malheur à celui qui les intéresse! quelque moral qu'il puisse être, il ne sera à leurs yeux qu'une *jolie bagatelle*. Ces personnes n'accordent leur estime qu'au livre qui les ennuie, et le titre de *philosophe* qu'à l'auteur qu'elles n'entendent pas.

Un moraliste prétend à la considération. Pour obtenir celle dont nous parlons, il n'est pas nécessaire d'avoir (même à un degré médiocre) de la sensibilité, de l'ima-

gination, de savoir peindre, émouvoir, tracer des caractères, les développer, les soutenir; en un mot, de faire un plan. Au contraire, il n'est pas question de plaire et de toucher, il faut être obscur, pesant et dogmatique.

Une des choses qui a le plus contribué à décréditer les livres de morale présentés sous une forme intéressante, c'est la multitude d'ouvrages dangereux sous le titre de *Romans moraux* et de *Contes moraux*, que nous avons vus paroître depuis vingt ans. On pourroit comparer ces ouvrages à ces poisons déguisés, à ces drogues de charlatans offertes comme des remèdes salutaires, et qui sont d'autant plus pernicieuses, qu'elles portent des noms imposans, et qu'on les prend avec confiance.

Ces livres ont inspiré du mépris pour le genre : il ne falloit mépriser que les ouvrages, ils étoient décorés d'un titre qui ne leur convenoit pas ; c'est au genre qu'ils

annonçoient, que Fénélon, Richardson, Adisson, etc., ont dû leurs succès et leur gloire. Si je croyois qu'il fallût avoir les talens de ces grands hommes pour adopter avec quelque espérance de succès le genre qu'ils ont créé, je n'aurois certainement jamais eu la plus légère tentation d'écrire; car nul autre genre n'avoit d'attrait pour moi. J'ai cru qu'avec un cœur sensible et de la raison on pouvoit présenter des tableaux instructifs et touchans. Je n'ai point eu la prétention et l'espoir de faire un ouvrage d'un mérite supérieur, mais j'ai cédé au désir d'offrir aux bonnes mères mes réflexions, et aux enfans quelques leçons utiles (*a*).

(*a*) Je pense qu'on devroit aussi tâcher de donner une forme agréable aux livres élémentaires qui traitent des sciences, c'est-à-dire, aux ouvrages de ce genre faits pour la première jeunesse. Une jeune personne ne lira point des *Leçons de physique* ou *de chimie*; elle lira des dialogues qui seroient composés

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'une petite injustice dont je suis l'objet, et qui n'est sûrement qu'une distraction; sans cette persuasion, je la passerois sous silence, comme tant d'autres qui n'ont pas été moins étranges. J'ai lu dans un journal (a) cette annonce : *Vues patrio-*

avec agrément sur les mêmes sujets : un *traité élémentaire d'astronomie* l'ennuiera mortellement; et elle lira avec plaisir les *Mondes* de Fontenelle, et les dialogues entre un jeune homme qui revient du collége, et sa sœur, âgée de quatorze ans, à laquelle il enseigne en secret l'astronomie. Cet ouvrage est de M. *Ferguson*. J'ignore s'il est traduit : il mériteroit de l'être; car il est d'une telle clarté, qu'un enfant de dix ans l'entendroit parfaitement d'un bout à l'autre. A l'égard de la *géographie*, quel cours charmant n'en pourroit-on pas faire sous le titre de *Voyage!* Celui qui possède les élémens des sciences n'en reste pas là; mais si les commencemens rebutent, la curiosité est bientôt éteinte. On ne s'engagera point dans un sentier difficile, et peu battu, si des ronces et les épines en embarrassent l'entrée.

(a) *Journal de Paris*, [illegible]

tiques sur l'éducation du peuple, *tant des villes que des campagnes*, *qui peut être également utile aux autres classes de citoyens*, vol. in-12. L'homme de lettres qui rend compte de cet ouvrage, ajoute : *Voici un ouvrage tout neuf sur une matière qui ne l'est pas. Depuis quelques années la mode, autant que le désir du bonheur des générations futures, a multiplié les traités, les systèmes, les romans sur l'éducation; mais nos moralistes, nos instituteurs, nos législateurs philosophes, n'ont pas cru devoir s'occuper de celle du peuple*(a). *Cette classe utile de citoyens leur a sans doute paru uniquement destinée à la peine et à l'ignorance*, etc.

(a) Je ne sais pas pourquoi, depuis deux ans, on déclame tant en général contre les *instituteurs* et les pauvres faiseurs de *romans sur l'éducation*. Ces romans-là peuvent bien ne pas plaire à tout le monde, mais ils ne font de mal à personne, et sûrement ils ne corrompent pas les mœurs. Et puis, pourquoi dire

L'auteur de cet extrait ne s'est pas rappelé (et cet oubli ne m'étonne pas) que le quatrième volume du *Théâtre d'éducation* est *uniquement destiné à l'éducation des enfans de marchands, d'artisans*, et que *même les personnes au-dessous de cette classe pourront y trouver encore des leçons; que les femmes-de-chambre, les jeunes filles de boutique, enfin les paysans, qui sauront lire, y verront le détail de leurs obligations, de leurs devoirs.* La préface de ce volume commence par ces mots: *Beaucoup de livres traitent de l'éducation; mais jusqu'ici tous les auteurs de ces différens ouvrages n'ont travaillé que pour une seule classe*, etc. Je dis ensuite : *L'auteur n'a*

si crûment que *la mode, autant que le désir du bonheur des générations futures, a multiplié ces ouvrages?* Pourquoi nous ôter, d'un trait de plume, tout le mérite qui peut résulter d'une intention bienfaisante? Et pourquoi juger ainsi des intentions cachées et qu'on ne peut connoître?

rien négligé de tout ce qui pouvoit lui faire connoître avec détail la classe de citoyens à laquelle ce volume est offert, cette étude n'a fait que redoubler le désir qu'elle avoit de lui consacrer un ouvrage : on trouve en général, dans cette classe, de la piété, des mœurs pures, et l'union la plus touchante dans les familles, etc., etc.; et je termine cette préface en disant : *Puisse ce volume être lu seulement par les citoyens estimables pour lesquels il fut fait! puisse-t-il occuper les momens de loisir des bonnes mères qui chérissent leurs enfans! qu'il soit trouvé, non dans une vaste bibliothèque, mais sur un comptoir : voilà le sort et le succès que l'auteur lui désire, et le seul but qu'elle se soit proposé.* Ce volume contient: *La Rosière de Salency, la Marchande de Modes, la Lingère*, etc. Ce volume, grand *in*-8°, a paru au commencement de l'année 1780; ainsi le volume *in*-12 annoncé le 25 février 1784, est un ouvrage esti-

mable, intéressant, plus utile que le mien ; mais ce n'est pas *un ouvrage tout neuf*, dans le sens que l'auteur de l'extrait donne à cette expression (*a*). Je suis le premier auteur qui se soit occupé *de l'éducation du peuple* ; cette gloire est chère à mon cœur, et si je ne la réclamois pas, je ne serois pas digne des témoignages honorables de reconnoissance qu'elle m'a procurés.

Après avoir repris ce qui m'appartient, je veux encore profiter de cette préface pour désavouer un projet qu'on m'a prêté assez généralement, et qui supposeroit une vanité que je suis très-éloigné d'avoir.

Dans une des critiques dont on a bien voulu honorer mes *Lettres sur l'éducation*,

(*a*) Car d'ailleurs il n'a aucun rapport avec le mien. Cet ouvrage mérite à tous égards d'être lu, et fait autant d'honneur au caractère bienfaisant qu'à l'esprit de son estimable auteur.

on a dit qu'il étoit clair que j'avois eu le projet de me peindre moi-même sous le nom de *madame d'Almane*; il a fallu m'avertir que l'intention du critique étoit de m'accuser d'un orgueil aussi plat que ridicule; car je ne regardois ce reproche que comme un compliment assez délicat et assez bien tourné; mais enfin, puisqu'on m'assure que le critique parloit sérieusement, je suis forcée de déclarer que je ne trouve mon caractère ni assez parfait ni assez original, pour éprouver la tentation de me *dépeindre*. Il est vrai que j'ai donné à madame d'Almane mes sentimens et mes opinions; voulant peindre une bonne mère, je n'ai pu consulter que mon cœur, et je n'ai pu suivre que les lumières de ma raison; mais des *opinions* et des *sentimens* ne forment point un *caractère complet*: entre deux personnes qui sentent et jugent de même, la disposition d'humeur, le tour d'esprit et une multitude de petits défauts

peuvent établir des différences infinies. C'est ainsi qu'en donnant à madame d'Almane ma manière de sentir et de penser, je n'ai cependant jamais songé un moment à faire *mon portrait*. Je renouvelle avec autant de sincérité la même protestation pour les *Veillées du Château*.

Afin d'appuyer, autant que je l'ai pu, les vérités morales par des faits et des exemples frappans, j'ai cité dans cet ouvrage plusieurs traits d'histoire; j'ai eu l'attention de ne citer aucun de ceux que j'ai rapportés dans les *Annales de la Vertu*; et si quelquefois, au lieu de donner une explication, je renvoie dans une note aux *Annales de la Vertu*, c'est uniquement pour ne pas répéter ce que j'ai déjà écrit.

Dans la vue d'inspirer aux enfans le goût de l'étude et des arts, j'ai tâché de rendre les notes curieuses et intéressantes (c'est-à-dire, pour des enfans). Je leur

parle de tout, afin de leur donner des notions générales qu'on n'a point communément dans l'enfance, et surtout dans l'intention de tourner leur curiosité vers des objets dignes de l'exciter et de la satisfaire.

Je n'exagérerai pas, en disant que, pour composer le seul conte de *la Féerie de l'Art et de la Nature*, avec les notes qui en dépendent, j'ai été obligée de lire et relire plus de cent volumes, comme on peut s'en assurer par le nombre des auteurs cités. L'amour-propre ne peut attacher de prix à un travail qui n'exige ni instruction ni talent, tel que celui qui consiste à lire, et ensuite à composer de petits extraits bien courts et bien superficiels pour des enfans de dix ou douze ans; mais du moins ce travail prouve de la patience et du zèle; il est permis de se vanter et de s'applaudir d'avoir eu le courage de s'y livrer.

Enfin, cet ouvrage est particulièrement

consacré aux enfans destinés à vivre à la campagne. Puisse-t-il obtenir le suffrage des mères de famille qui, retirées dans leurs châteaux, mènent ce genre de vie si doux, si vertueux, dont je n'ai su peindre qu'imparfaitement le charme et la tranquillité!

La préface qu'on vient de lire étoit celle des premières éditions, et je n'y ai rien changé (*a*); mais qu'il me soit permis de

(*a*) J'ai fait quelques augmentations à diverses historiettes de cet ouvrage, entre autres au conte qui a paru être le mieux goûté du public, et dont les contrefacteurs ont fait plusieurs éditions séparées (Alphonse et Dalinde, ou la Féerie de l'art et de la nature); mais je n'ai rien ajouté aux entretiens moraux, et je n'ai fait aucun retranchement dans le cours de l'ouvrage. Dans un numéro du *Journal de Paris* (thermidor an 10), on rend un compte très-favorable de mon *Projet d'une école rurale pour l'éducation des filles*. Mais, en parlant avec beaucoup d'indulgence de mes autres ouvrages, on dit que l'on peut me reprocher de n'avoir travaillé, jusqu'à ce *projet*

parler ici de l'infortuné jeune homme dont j'ai peint l'enfance et le caractère dans cet

d'école rurale, que pour une seule classe, celle des gens de la cour. Cependant un volume entier du *Théâtre d'éducation*, mon premier ouvrage, est fait uniquement pour les enfans des marchands et des artisans; et les six corps des marchands de Paris m'envoyèrent une députation chargée de la lettre la plus honorable pour moi, pour m'en remercier. Les *Veillées du Château* ne furent composées que pour les enfans destinés à vivre à la campagne; la jeune personne que j'y propose comme un modèle parfait d'une excellente éducation (Sydonie), n'a aucun talent et n'est qu'une bonne ménagère; et cet ouvrage fut écrit il y a plus de vingt ans. Depuis 1790, je donnai un assez long discours sur l'*éducation du peuple*. Peu de temps après, je donnai la *Nouvelle Méthode d'enseignement* et *le Petit La Bruyère*, ouvrages faits surtout pour les enfans qui vivent à la campagne. Enfin les *Annales de la Vertu*, destinées à la jeunesse, peuvent être également utiles à toutes les classes de citoyens.

En outre, j'ai annoncé, il y a trois ans, une *Nouvelle Maison rustique, pour servir à l'éducation de la jeunesse*. Cet ouvrage est très-avancé; des voyages

ouvrage, qui lui fut dédié !... Je supprimerois ce détail s'il ne pouvoit que satisfaire mon cœur; mais je le crois utile aux enfans qui liront ce recueil de petites histoires morales. Ils verront que l'enfant qui reçut les leçons qu'on leur offre sut en profiter.

Un tel exemple vaut mieux que toutes mes exhortations.

forcés, de grands embarras d'affaires personnelles, le manque de livres et de copistes, et différentes occupations imposées par la nécessité, m'ont obligée, malgré moi, de suspendre ce travail; mais je l'ai repris avec ardeur, et je crois pouvoir assurer qu'il pourra paroître dans sept ou huit mois. Depuis dix ans, toujours dominée par les circonstances, je ne fais presque jamais ce que je voudrois faire. Si le ciel me rend la liberté de disposer à mon gré de mes foibles talens, j'achèverai, dans une solitude éloignée de toutes distractions, plusieurs ouvrages ébauchés que je crois utiles, qui tous sont consacrés à l'enfance et à la jeunesse, et parmi lesquels s'en trouve un dont je fis le plan et les trois quarts du premier volume dans l'année 1788; c'est un roman en lettres, sans amour, sur l'*éducation du peuple*.

Cet enfant, après la mort de sa mère, me fut donné par un frère chéri ; il avoit alors cinq ans. On craignoit pour lui le mal qui lui enleva sa mère. Sa poitrine paroissoit attaquée ; un régime sévère le rétablit en peu de temps, et le mit en état de recevoir l'éducation que je donnois à mes autres élèves. Il coucha sur un lit de bois sans matelas. Il fut en toutes saisons légèrement vêtu : il porta habituellement des souliers avec des semelles de plomb, dont on augmenta graduellement la pesanteur.

On l'accoutuma de bonne heure à supporter la fatigue, à porter de pesans fardeaux, à faire de longues courses à pied et à cheval. Il excella dans tous les exercices du corps ; la danse, l'escrime, l'équitation ; il montoit debout sur deux chevaux, et couroit ainsi avec autant de hardiesse que d'adresse ; il nageoit supérieurement. On l'arma contre tous les dan-

gers, qu'il brava depuis avec ce courage brillant qui vient de l'élévation de l'âme, et des principes qu'on a reçus et que doivent accroître encore la force physique et l'habitude de l'exercer. Il montra, dans sa première enfance, l'audace et la témérité qui à cet âge sont les présages certains de la valeur. Cependant il étoit né avec ces espèces d'antipathies, ridicules dans les femmes et inexcusables dans un homme; il avoit horreur de tous les insectes, même de ceux avec lesquels les enfans sont les plus familiarisés, tels que les hannetons. Je n'essayai point de le guérir de cette foiblesse par la violence, je savois par moi-même que cette méthode ne peut servir qu'à fortifier une aversion naturelle. Je n'employai pas non plus la moquerie, moyen dangereux pour corriger les enfans, et communément trop prodigué : la moquerie est presque toujours injuste ou cruelle.

Il n'y a nulle équité à se moquer de l'ignorance de celui qui n'a pu s'instruire; il est inhumain de railler celui qui souffre; et je puis malheureusement assurer que l'horreur que peuvent causer une araignée, un crapaud, une couleuvre, etc., est une véritable souffrance. Je me bornai donc à raisonner doucement avec mon neveu; je touchois en sa présence les insectes qu'il craignoit; j'eus l'aîr de compatir à sa répugnance; je l'assurai qu'il la perdroit avec le temps, et j'exigeai seulement qu'il la cachât autant qu'il lui seroit possible, en lui faisant comprendre que, si on lui connoissoit cette foîblesse, on prendroit sur son courage à venir des préventions très-désavantageuses. Dissimuler constamment une frayeur, c'est la vaincre souvent. Ce sentiment d'honneur produisit peu à peu tout l'effet que j'en avois attendu. Cet enfant, rempli d'âme et d'esprit, avoit des défauts

inquiétans; sa vivacité et son étourderie étoient extrêmes; tout annonçoit en lui des passions très-vives; et cependant, par la suite, nul jeune homme n'a pu le surpasser en raison, en sagesse, en conduite parfaite à tous égards. Il avoit beaucoup de goût naturel pour la lecture et pour les arts. Il eut des talens très-agréables qu'il cultiva toujours, entre autres le dessin et la peinture à la gouache. Il étoit dans sa quinzième année lorsque je me séparai de lui pour la première fois en 1791. J'allois en Angleterre, et je le remis entre les mains de son malheureux oncle. Engagé dans la garde nationale, il se trouva en faction à la porte extérieure de l'une des prisons, le jour affreux des massacres..... L'horreur qu'il éprouva lui rendit odieuse une ville où l'on commetttait impunément de tels crimes; dès le jour même il s'engagea comme simple soldat volontaire: il fut coucher dans une caserne, et partit à

pied peu de jours après pour se rendre à l'armée; là, durant un exercice militaire, il fut reconnu par l'aîné de mes élèves, qui le prit pour aide-de-camp. A la bataille de Jemmapes, il fit une action brillante qui fixa les regards de Dumouriez sur cet enfant qui enlevoit un drapeau à l'ennemi : il l'appela, lui demanda son nom, et lui dit qu'il le faisoit *capitaine*. « Je n'ai point l'âge, répondit mon neveu, je n'ai que quinze ans. — Raison de plus, dit Dumouriez. Le général, dans son rapport à la Convention, rendit compte de ce trait, qui fut rappelé dans les gazettes. Dumouriez lui donna un brevet de capitaine, qui expliquoit que cette grâce avoit été accordée *sur le champ de bataille*, pour une action particulière. Ainsi une femme pouvoit se glorifier d'avoir élevé quatre enfans, qui montroient en même temps la plus brillante valeur et la mieux reconnue.

Mon neveu fit toutes les campagnes de Dumouriez qui l'employoit sans cesse, quoiqu'il ne fût pas son aide-de-camp, parce que son extrême activité et la manière dont il montoit à cheval le rendoient capable d'exécuter ces diverses commissions avec toute la célérité désirable. Toujours exposé, toujours en avant comme un aide-de-camp, plein d'ardeur et employé sans relâche par deux généraux, il n'a jamais reçu de blessure à l'armée!....

Un enfant de dix-sept ans n'étoit assurément pas dans la confidence de Dumouriez; mais quand ce général, après sa trahison, abandonna le camp français justement révolté contre lui, il ne put fuir sans un grand danger; mon neveu se crut obligé de l'accompagner jusqu'à ce qu'il fût hors de péril. Il le suivit jusqu'à une rivière (dont j'ai oublié le nom); là il lui dit adieu, et refusa de s'embarquer avec lui. Il dit que, dans le tumulte de

la fuite, il n'avoit pu prendre son cheval, et qu'il alloit retourner au camp le chercher. On lui demanda s'il avoit le projet extravagant de rester dans l'armée; il répondit que non, parce qu'il étoit sûr qu'enveloppé dans la disgrâce de ceux qui fuyoient, on finiroit par l'immoler; ainsi qu'il alloit seulement chercher *Jemmapes* (c'étoit le nom de son cheval), et qu'ensuite il se sauveroit. On lui représenta la folie et l'inconcevable témérité d'un tel dessein, rien ne put l'en détourner; il vit embarquer Dumouriez, et aussitôt il s'éloigna et reprit à toute bride la route du camp. Lorsqu'il y arriva, sa vue excita une rumeur inquiétante : il conserva tout son sang-froid; et, pressé de se justifier, il répondit simplement: « J'ai été jusqu'au bord de la rivière ***, et je reviens seul parmi vous : qui m'y obligeoit? » On l'embrassa, on le combla d'éloges. Il étoit généralement aimé; tout

le monde fut charmé de le revoir; et on ne douta point qu'il n'eût quitté le camp qu'avec l'intention de poursuivre Dumouriez, en se joignant à ceux qui le poursuivoient réellement, et qui tirèrent sur lui; et qu'ensuite, emporté par sa vivacité ordinaire, il ne se fût engagé trop avant et séparé des autres, en prenant un chemin différent. Il fut obligé de rester au camp le reste du jour et le lendemain tout entier. Ensuite, monté sur son cher *Jemmapes*, il se sauva dans la nuit, et vint me rejoindre à Mons, où je l'attendois avec la plus déchirante inquiétude.

Nous allâmes ensemble nous établir en Suisse. Nous passâmes d'abord deux mois à *Zug*; ensuite j'entrai, avec mademoiselle d'Orléans, dans le couvent de Bremgarten, où nous avons passé quatorze mois. Mon neveu, à cette époque, entreprit le voyage entier de la Suisse; il le fit à pied avec un jeune domestique de son

âge. Il avoit pour tout équipage un havresac, qu'il portoit alternativement avec son compagnon. Ils faisoient communément dix lieues par jour, ce qui est prodigieux dans un pays de montagnes. Il ne séjournoit que le temps nécessaire pour tout voir, et pour dessiner les vues. Assez ordinairement lorsqu'il falloit passer un lac ou une rivière, il établissoit son compagnon dans un bateau, et il passoit l'eau à la nage. Comme il le devançoit souvent à pied, surtout quand l'autre portoit le havresac, il ne manquoit jamais, lorsqu'il étoit forcé de s'arrêter, de grimper au sommet de l'arbre le plus élevé qu'il pût trouver, et de l'attendre là; de sorte que son compagnon, accoutumé à cette manière, ne le cherchoit jamais qu'en regardant au-dessus de sa tête, certain de ne le trouver que sur une branche d'arbre ou sur la pointe d'un rocher escarpé.

Après avoir fait ce voyage, il revint à

Bremgarten, et se mit en pension dans la ville. Il venoit tous les jours me voir; nous faisions de la musique ensemble et des lectures tout haut; d'ailleurs le dessin, la peinture, la promenade et l'étude de la langue allemande remplissoient tous ses momens. Il me disoit souvent qu'une de ses consolations, dans la triste situation où nous nous trouvions, étoit de *reprendre son éducation*. Cependant j'étois loin de regarder comme perdu le temps qu'il avoit passé aux armées, et l'épreuve du malheur devoit, mieux que tous les soins de l'instituteur le plus habile, terminer avec fruit l'éducation d'un jeune homme si bien né.

Je passai un an avec lui à Bremgarten; au bout de ce temps, je fus obligée de partir. Je le laissai à Bremgarten sous la protection de M. de Montesquiou, qui l'honoroit d'une extrême amitié. Il resta encore quelque temps en Suisse; ensuite

il se rendit à Hambourg, y retrouva son père, et le suivit en Danemark. Il passa plusieurs mois à Copenhague et revint à Hambourg : le désir de s'occuper et de n'être à charge à personne le fit entrer dans le comptoir de M. Mathiessen. Renonçant alors à tous ses goûts pour se livrer entièrement au travail le plus aride, l'application assidue et constante à ce travail parut en lui une passion, parce qu'elle étoit devenue un devoir. Il resta trois ans dans le comptoir de M. Mathiessen ; et il sut tellement gagner l'estime et la confiance de ce vertueux négociant, que, lorsqu'il le quitta pour rentrer en France, M. Mathiessen, sachant qu'il n'avoit point d'argent, lui donna *une lettre de crédit* pour en tirer sur lui, suivant ses besoins, lorsqu'il seroit à Paris. Sa probité et sa délicatesse justifioient eette preuve de confiance ; mais il étoit flatteur de l'obtenir à son âge.

Arrivé à Paris, il tâcha de recueillir les débris de la fortune de sa mère ; et, dans cette occasion, il montra une connoissance des affaires qui lui assura une existence honnête, qu'il ne dut qu'à son intelligence, son économie et sa sagesse. La certitude de la paix l'empêcha seule de rentrer au service : il aimoit la gloire ; mais, ne trouvant plus d'occasion d'en acquérir, il se voua sans effort à la douceur trop peu appréciée d'une vie simple, obscure et tranquille. Il plaça son bonheur à remplir des devoirs qu'il chérissoit, à vivre dans sa famille, à cultiver l'amitié, les arts, et surtout à faire tout le bien que sa situation lui permettoit de faire. Il passoit une partie de l'année dans une petite terre qu'il possédoit en Picardie ; il s'y faisoit adorer par sa bonté, sa bienfaisance et le goût éclairé qu'il avoit pour l'agriculture. Avec une raison si rare et si prématurée, il avoit tous les agrémens et

toute la gaîté de la jeunesse, une politesse qui rappeloit *l'ancien temps*, et qui étoit fort remarquable à son âge; il réunissoit la douceur la plus aimable à une extrême vivacité; et la modestie la plus naturelle et la plus parfaite achevoit d'embellir un caractère si distingué. Il ne parloit jamais de lui que lorsqu'il étoit questionné, et alors même il en parloit avec brièveté et avec une simplicité pleine de charme. Il écrivoit avec autant d'élégance que d'esprit : il avoit fait un journal charmant de son voyage de Suisse : je le lui demandai quand je revins à Paris; mais il attachoit si peu d'importance à cet ouvrage, ainsi qu'à tout ce qu'il faisoit, qu'il l'avoit donné, comme on donne un simple itinéraire, à un Allemand qu'il connoissoit à peine, et qui partoit pour la Suisse, afin, me dit-il, de le guider dans sa route. Enfin, cette vie, qui devoit être si courte, fut remplie de toutes

les vertus de l'âge mûr, sans que jamais aucun écart en ait terni la pureté !.... Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé ; et le regret universel qui honora sa mémoire m'a donné le droit de publier ces détails, avec la certitude qu'on ne m'accusera point de l'avoir loué avec exagération.....

LES VEILLÉES DU CHATEAU.

Le marquis de Clémire, au moment de partir pour l'armée, recevoit les tristes adieux de sa femme, de sa belle-mère et de ses trois enfans : il tenoit sur ses genoux le petit César, son fils, qui se plaignoit avec amertume de n'être point assez grand pour le pouvoir suivre. Le marquis, le serrant toujours dans ses bras, se leva ; ses deux filles embrassèrent ses genoux en pleurant, et sa femme, baignée de larmes, se précipita vers la porte, afin de recevoir son dernier adieu.... « O papa ! dit tout bas César en se penchant vers l'oreille de son père, emportez-moi avec vous... » Le marquis posa doucement l'enfant sur le sein de sa mère. César fit quelqu[illegible] résistance : il fallut ouvrir de for[illegible]ce sa petite

main qui s'étoit saisie du collet de l'habit de son père. Alors le marquis, embrassant encore ses enfans et sa femme, s'arracha de leurs bras et sortit précipitamment. Madame de Clémire, accablée de douleur, se renferma dans son cabinet avec sa mère; et, comme il étoit huit heures du soir, elle envoya ses enfans se coucher.

Il y avoit dans la maison autant de tumulte et de mouvement que de consternation, parce que madame de Clémire devoit partir le lendemain pour une terre située dans le fond de la Bourgogne. Elle n'emmenoit qu'une partie de ses gens, laissoit l'autre à Paris, et les domestiques qui la suivoient étoient aussi mécontens que ceux qui restoient. *Quelle folie d'aller se claquemurer dans un vieux château qu'on n'a jamais habité, et de partir dans le cœur de l'hiver, au lieu de rester à Paris, où du moins madame trouveroit de la dissipation! Comment trois enfans, dont l'aîné a neuf ans et demi, suppor-...ont-ils la fatigue d'un pareil voya-ge?... Faire soixante et dix lieues au mois de ja...nvier?.... Est-on donc obli-*

gée de se faire ermite, et de fuir au bout du monde, parce qu'un mari part pour l'armée.

Telles étoient les réflexions de mademoiselle Victoire, une des femmes de madame de Clémire; en faisant tristement ses paquets, elle adressoit ce discours à M. Dorel, le maître-d'hôtel, qui s'affligeoit également de ne point aller en Bourgogne, et de quitter mademoiselle Victoire...

D'un autre côté, les deux filles de madame de Clémire, Caroline et Pulchérie, entendoient les mêmes plaintes; mademoiselle Julienne, qui les déshabilloit, ne pouvoit cacher l'excès de son humeur; elle n'étoit jamais sortie de Paris, et elle avoit une horreur invincible pour la province.

Caroline et Pulchérie écoutoient avec attention les déclamations de mademoiselle Julienne, surtout Pulchérie, naturellement très-curieuse, défaut que son âge rendoit excusable, car elle n'avoit que sept ans; du reste, elle annonçoit de bonnes qualités; quoiqu'elle fût plus étourdie que sa sœur, plus âgée qu'elle de dix-huit mois, elle méritoit aussi d'intéresser par

son extrême franchise et la sensibilité de son cœur.

César étoit le plus raisonnable des trois enfans de madame de Clémire: il est vrai qu'il touchoit à sa dixième année, et qu'à cet âge on commence à sortir de la première enfance; aussi César avoit-il déjà de l'empire sur lui-même. On n'est pas toujours également appliqué; mais quand César ne se sentoit pas en bonne disposition, il savoit se vaincre et surmonter ses dégoûts passagers. Naturellement il aimoit l'étude, et il éprouvoit un vif désir de s'instruire. D'ailleurs, il étoit sensible, docile, sincère et courageux. Il chérissoit son père et sa mère; il étoit rempli de tendresse pour ses sœurs, et de reconnoissance pour ses maîtres, particulièrement pour M. l'abbé Frémont, son précepteur, quoique ce dernier fût sévère, et qu'il eût quelquefois un peu d'humeur, surtout depuis qu'il étoit question du voyage de Bourgogne; car il regrettoit beaucoup Paris, les journaux, et une certaine partie d'échecs, son principal amusement depuis dix ans.

Enfin tout le monde se couche tristement dans la maison de madame de Clémire, la nuit s'écoule, le jour paroît. A sept heures et demie on éveille les enfans, on s'habille, on déjeune à la hâte, et à huit heures la grand'mère, la mère, M. l'abbé Frémont, César, Caroline et Pulchérie montent ensemble dans une berline angloise, et l'on part pour la Bourgogne.

A midi l'on s'arrêta pour dîner : madame de Clémire, qui n'avoit pas fermé l'œil la nuit précédente, se jeta sur un lit, et le reste des voyageurs s'établit dans la chambre voisine. Pendant que les servantes s'agitent dans l'auberge, qu'on met le couvert, et qu'on prépare des côtelettes et des pigeons à la crapaudine, la famille se rassemble autour d'une cheminée, l'abbé souffle le feu et garde un morne silence, et les enfans se rangent auprès de la baronne d'Elby, leur grand'mère. Alors on cause, on questionne la bonne-maman; car en voiture l'abattement et la tristesse profonde de madame de Clémire avoient suspendu toute curiosité.

« Pourquoi donc allons-nous en Bourgogne? dit Pulchérie. —Mon enfant, reprit la baronne, quand un militaire part pour l'armée, il est obligé de faire beaucoup de dépenses : alors, si sa femme est raisonnable, elle doit, par une sage économie, prévenir le dérangement que ces dépenses extraordinaires pourroient causer dans sa fortune; et voilà pourquoi votre mère quitte Paris...... — Ah ! j'entends, interrompit Pulchérie; mais on dit que le château où nous allons est bien vilain, bien triste.... Maman s'y ennuiera: voilà ce que je crains...... — Eh bien! répondit la baronne, si vous n'avez pas d'autre crainte, soyez tranquille; votre mère trouve un si grand plaisir à remplir ses devoirs que sûrement il n'est point d'habitation qui puisse, dans ce moment, lui paroître plus agréable que Champcery. —Je comprends cela, ajouta César : moi, quelquefois quand j'étudie, au fond du cœur j'aimerois mieux jouer; mais pourtant, en songeant que je fais mon devoir, et qu'on sera content de moi si la leçon va bien, je reprends du courage et de

l'application. — D'ailleurs, demanda la baronne, quand vous avez bien joué, bien sauté, vous reste-t-il des pensées très-agréables? — Oh! non, ma bonne-maman, répondit César, je suis fatigué, et voilà tout. — Et quand vous avez bien étudié? — Ah! je suis enchanté! je pense que M. l'abbé le dira à maman, que je serai bien caressé, bien aimé, que tout le monde fera mon éloge. — N'oubliez jamais cela, mon enfant, interrompit la baronne: on se souvient froidement des plaisirs qu'on a goûtés; on se rappelle avec transport les bonnes actions qu'on a faites. » A ces mots, la baronne se leva pour se mettre à table. Sur la fin du dîner, madame de Clémire vint trouver sa mère et ses enfans, et un quart d'heure après on quitta l'auberge et l'on se remit en route.

Au bout de quelques jours on arriva à Champcery, vieux château très-délabré, entouré d'étangs, et dont les rigueurs de la saison, la neige et les frimas rendoient encore l'aspect plus agreste et plus sauvage. La simplicité grossière des meubles

frappa surtout les enfans. « Comment! dit Caroline, les chaises et les fauteuils du salon sont de cuir noir!... Quelles grandes cheminées!..... quelles petites vitres!...—Mes enfans, reprit la baronne, dans ma jeunesse on passoit huit mois de l'année dans des châteaux semblables à celui-ci : on s'y plaisoit; on y avoit beaucoup plus de véritable gaîté que dans ces petites maisons que vous avez vues aux environs de Paris, ces habitations brillantes, et où l'on ne trouve ni le plaisir ni la liberté, et où l'on dérange également sa santé et sa fortune. » Malgré ces sages réflexions de la baronne, Caroline et Pulchérie regrettoient un peu Paris; l'abbé, naturellement frileux, se plaignoit avec aigreur du froid excessif qu'on souffroit dans tous les appartemens, dont en effet les fenêtres et les portes fermoient très-mal; aussi l'abbé s'enrhuma-t-il dès le premier jour, ce qui porta au comble sa tristesse et sa mauvaise humeur. Mais rien n'égaloit la désolation des deux femmes-de-chambre, Victoire et Julienne. Victoire éclata la première; elle n'osoit détail-

ler, surtout devant Caroline et Pulchérie, les véritables motifs de ses regrets et de son chagrin; cependant elle vouloit se plaindre. Ainsi, pour entrer en conversation, dès le lendemain matin elle commença par dire que la peur des voleurs l'avoit empêchée de dormir toute la nuit. «Comment, des voleurs! s'écria Pulchérie. — Eh! vraiment, mademoiselle, pensez-vous que nous soyons ici fort en sûreté, dans un château isolé, au milieu des eaux et des bois, et avec aussi peu de monde? Encore si madame avoit amené les gens qu'elle a laissés à Paris! — Et puis, interrompit Julienne, ajoutez à cela qu'il y a dans ce pays autant de loups que de voleurs..... — Des loups!..... — Oui, mademoiselle, et des loups affamés!... — Ah! mon Dieu!... — Oh! cela fait trembler!... On en conte des histoires!... Tous ces étangs que vous voyez sont glacés..... — Eh bien?..... — Eh bien! ces loups viennent là en bandes toutes les nuits.... — Ah! juste ciel! si près de nous?.... — Jugez si, par mégarde, ceux qui sont au rez-de-chaussée laissoient une

fenêtre ouverte, jugez un peu!...— Mais on ne laisse pas la fenêtre ouverte la nuit dans ce temps-ci....—Enfin, on peut avoir une distraction.....—Oh! quel vilain pays que la Bourgogne!...» Cet entretien ne fit que trop d'impression sur Caroline et Pulchérie; saisies de crainte et pénétrées de tristesse, elles regrettoient amèrement Paris; et lorsqu'elles entrèrent dans la chambre de madame de Clémire, cette dernière remarqua facilement qu'elles n'étoient pas dans leur état ordinaire. Caroline, vivement questionnée par sa mère, avoua tout, et rendit un compte détaillé de la conversation de Julienne et de Victoire. Madame de Clémire n'eut pas de peine à lui faire comprendre combien la peur des voleurs et des loups est extravagante et peu fondée. « Mais, ajouta-t-elle, ne vous avois-je pas interdit toute espèce de conversation avec des femmes-de-chambre?....—Autrefois, maman, nous ne causions jamais avec elles; mais, depuis que ma bonne a la fièvre tierce, et que mademoiselle Julienne nous habille...—

Eh bien! parce que mademoiselle Julienne vous habille, faut-il que vous imitiez son bavardage?... — Souvent ce n'est pas à moi qu'elle adresse la parole, c'est à mademoiselle Victoire... — Si vous ne preniez point part à ces entretiens, si vous ne les écoutiez qu'avec un air indifférent et froid, elles ne causeroient pas devant vous; et si, au contraire, vous preniez du goût pour cette espèce de société, vous vous gâteriez et l'esprit et le cœur. — Mais, maman, vous m'avez souvent dit que tous les hommes sont frères; et... — Sans doute, nous devons les aimer tous, les secourir, les servir, autant qu'il nous est possible. Une grande naissance n'est qu'un avantage d'opinion; mais l'éducation établit entre les hommes une véritable inégalité: une personne raisonnable, instruite, éclairée, n'admettra point dans sa société intime une personne ignorante, grossière, imprudente et remplie de préjugés; c'est pourquoi elle n'aura pas de conversation particulière avec sa femme-de-chambre, à moins que cette dernière ne voulût lui demander quelque

service ; car nous devons écouter nos gens avec un vif intérêt quand ils ont besoin de nous, et qu'ils nous consultent ou nous confient leurs affaires... — Mais cependant, si une femme-de-chambre étoit *bien bonne, bien bonne*, ne pourroit-on pas la regarder comme son amie, quoiqu'elle fût ignorante et qu'elle manquât d'éducation ? — Dites-moi, Caroline, qu'est-ce que *regarder une personne comme son amie* ? — Maman... c'est aimer cette personne de tout son cœur. — Madame de Mérival, que vous connoissez, aime *de tout son cœur sa fille*, qui n'a que deux ans ; cependant cette enfant *n'est pas son amie*. — Ah ! ah ! cela est juste, pour une amie il faut avoir quelque chose de plus que de l'*amitié*. — Sûrement, il faut de la confiance : on ne peut pas consulter sa femme-de-chambre ; on ne peut en recevoir un conseil salutaire ; on ne peut avoir avec elle une conversation solide et agréable, même sur des choses indifférentes. Il ne seroit donc pas raisonnable de lui donner sa confiance. On doit l'aimer, si elle est honnête et bonne ; mais il est

impossible de la regarder comme *son amie;* enfin une liaison intime de ce genre seroit fort ridicule pour une personne de mon âge; mais, pour un enfant, elle seroit dangereuse, vous le voyez vous-même, puisque deux ou trois entretiens avec Julienne et Victoire ont suffi pour vous inspirer des craintes chimériques, et pour vous faire murmurer contre les volontés de votre mère, au lieu d'applaudir aux motifs honnêtes qui l'ont conduite ici. Ainsi, évitez donc soigneusement à l'avenir toute espèce d'intimité ou de familiarité avec les domestiques en général, et tous les gens qui manquent d'éducation; en même temps, ayez toujours la plus grande indulgence pour eux. Il seroit absurde de les mépriser, parce qu'ils sont privés d'un avantage qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de se procurer; plaignez-les quand vous les voyez inconsidérés ou ridicules; répétez-vous bien alors : Si je n'avois pas eu des parens éclairés et tendres, j'aurois sûrement tous ces travers; et peut-être même en aurois-je encore de plus grands! —Mais, maman, j'ai ouï dire

que ma tante, qui est si bonne et si raisonnable, regarde véritablement Rosalie, une de ses femmes, comme son amie. — Cela est vrai ; et c'est que Rosalie n'est pas une femme-de-chambre ordinaire ; elle a été parfaitement bien élevée pour une personne de son état. Ses parens ne purent lui donner des lumières étendues, mais ils lui donnèrent d'excellens exemples et de bons principes ; ensuite, lorsque Rosalie, à l'âge de dix-sept ans, fut placée chez ma belle-sœur, elle demanda des livres à sa maîtresse, elle s'instruisit : elle avoit de l'esprit et des sentimens nobles, et bientôt elle obtint et mérita l'estime et la confiance de sa maîtresse, par sa raison, son attachement, sa piété et son goût pour le travail et la lecture. — Morel, le laquais de mon frère, a les mêmes inclinations que Rosalie. M. l'abbé dit qu'il sait très-bien l'orthographe et l'histoire; il a toujours un livre dans sa poche ; avec cela, il est d'une piété.... — Aussi vous voyez avec quels égards je le traite, et vous savez que je n'ai point défendu à César de s'entretenir avec lui. Mais ces

exemples sont si rares, qu'on ne peut les considérer que comme des exceptions. »

Depuis cette conversation, les deux jeunes sœurs ne prirent plus part aux entretiens de Victoire et de Julienne, et bientôt elles commencèrent à sentir que la campagne peut être agréable, même dans le cœur de l'hiver; elles s'accoutumèrent au froid, ainsi que César, qui trouvoit un grand plaisir à courir dans les jardins, à faire des boules de neige et à glisser sur les étangs glacés. Caroline et Pulchérie, animées par l'exemple de leur frère, se déterminèrent à se hasarder sur la glace, non d'abord sans quelque crainte; mais, s'aguerrissant en peu de temps, elles devinrent aussi courageuses que César; elles couroient avec assurance; elles se menoient réciproquement dans de petits fauteuils qui glissoient rapidement sur la glace, et qu'elles dirigeoient sans peine et sans efforts. Les chutes mêmes, assez fréquentes, n'étant jamais dangereuses, ne faisoient que redoubler leur gaîté; on tomboit légèrement, et on se relevoit en éclatant de

rire. Madame de Clémire elle-même se mêloit à ces jeux; elle avoit repris, non sa gaîté naturelle, mais sa douceur et toute son égalité : on ne la voyoit plus s'affliger, pleurer et garder un morne silence; et si quelquefois elle éprouvoit un moment d'abattement, elle sortoit aussitôt, alloit dans son cabinet et revenoit, au bout de quelques minutes, avec un visage tranquille et serein.

Un jour qu'elle avoit ainsi quitté brusquement sa famille, Caroline courut la chercher; elle ne la vit point dans sa chambre, mais elle crut l'entendre parler dans son cabinet, dont la porte étoit entr'ouverte. Caroline entre doucement dans le cabinet; elle voit sa mère prosternée et en larmes, et elle lui entend dire : *Grand Dieu ! donnez-moi plus de courage et de résignation.* Caroline tombe à genoux, elle joint les mains, et les élevant vers le ciel : « O mon Dieu! s'écrie-t-elle d'une voix entrecoupée, exaucez les prières de maman !... » A ces mots, madame de Clémire tourne la tête, se lève et tend les bras à sa fille, qui va

s'y précipiter en pleurant. Toutes deux se placent sur un canapé; et, après un moment de silence, madame de Clémire prenant la parole : « Il faut, dit-elle, vous expliquer ce que vous venez de voir. Depuis quelque temps vous avez dû remarquer que je ne suis plus dévorée de cette insurmontable tristesse qui m'accabloit lorsque nous sommes arrivés ici ; cependant la cause en subsiste toujours : je suis séparée de votre père, et j'ai les mêmes sujets d'inquiétude ; mais j'ai cherché dans la religion les consolations qui m'étoient si nécessaires, et mes peines se sont adoucies. Quand j'ai prié Dieu, je sens mes espérances et mon courage se ranimer ; Dieu parle à mon cœur, l'élève, le fortifie; j'attends tout de la protection divine.— O maman ! dit Caroline en embrassant sa mère, toutes les fois que vous voudrez prier Dieu pour papa, permettez que je vous suive et que je prie avec vous : ce sera de bon cœur !........ — Oui, mon enfant, reprit madame de Clémire, je vous le promets; et vous, n'oubliez jamais que, sans cette piété tendre et

sincère, il est impossible d'être heureux. »

Cependant Champcery devient chaque jour plus agréable à ses habitans ; les enfans ne conçoivent plus comment ils ont pu regretter Paris ; l'abbé lui-même s'accoutume à *la vie de château* ; sa chambre est bien calfeutrée, les appartemens sont échauffés, les peaux de mouton prodiguées aux portes, et même aux fenêtres. Le curé du lieu, aussi sociable que vertueux, joue d'ailleurs passablement bien aux échecs ; il fait la partie de M. l'abbé, et ce dernier insensiblement reprend toute sa bonne humeur. On convint que, pour varier l'amusement des soirées, la baronne et madame de Clémire conteraient de temps en temps des histoires *à la veillée d'après souper*, c'est-à-dire depuis huit heures et demie jusqu'à neuf et demie. Cette promesse causa la plus grande joie aux enfans ; ils en pressèrent l'exécution avec tant d'empressement, que le soir même madame de Clémire satisfit leur impatience. On se range autour de la grande cheminée ; les enfans s'établissent aux pieds de leur mère, qui, fixant sur elle

les yeux et l'attention de l'assemblée, conte l'histoire suivante à peu près dans ces termes:

DELPHINE,

OU L'HEUREUSE GUÉRISON.

Delphine, fille unique et riche héritière, avoit une naissance illustre, une jolie figure, de l'esprit, et un bon cœur. Mélite, sa mère, étoit veuve, et l'aimoit uniquement; mais en même temps Mélite avoit trop de foiblesse et de légèreté pour être en état de donner une bonne éducation à sa fille. Cependant, à neuf ans, Delphine avoit déjà plusieurs maîtres; mais elle n'apprenoit rien, et ne montroit du goût que pour la danse. Elle prenoit toutes ses autres leçons avec une extrême indolence, et communément elle les abrégeoit de moitié, en se plaignant qu'elle étoit fatiguée, ou qu'elle avoit mal à la tête. « Je ne veux point qu'on la contrarie, répétoit sans cesse Mélite; elle est d'une constitution délicate; trop d'application nuiroit à sa santé. D'ailleurs, ajoutoit Mélite avec

orgueil, il est à croire que, même sans une grande supériorité de talens, elle pourra faire un bon mariage... Ainsi il me paroît inutile de la tourmenter à cet égard. »

Dans cet endroit du récit de madame de Clémire, César haussa les épaules, et interrompit sa mère : « Assurément, dit-il, cette madame Mélite avoit bien peu d'esprit; est-ce qu'on est dispensé d'être aimable parce qu'on a une grande fortune? — D'ailleurs, reprit madame de Clémire, l'homme même assez peu délicat pour n'épouser une jeune personne que parce qu'elle est riche, ne lui donne son estime et sa confiance, et par conséquent ne la rend véritablement heureuse, que lorsqu'elle est digne d'être aimée. Enfin, les fruits d'une bonne éducation, un caractère égal et doux, de l'instruction, des talens, rendent notre société charmante, et nous procurent à nous-mêmes une source inépuisable d'amusemens et de bonheur; tandis que les personnes mal élevées, toujours à charge aux autres, éprouvent tous les dégoûts et tout l'ennui que doivent causer

l'ignorance, l'oisiveté, les travers de l'esprit et les défauts du cœur. » Aussi Delphine, caressée, flattée, gâtée, étoit-elle la plus malheureuse enfant de Paris. Chaque jour on voyoit visiblement sa bonté naturelle s'altérer, et son caractère se corrompre. Elle devint capricieuse, vaine, indocile; elle ne pouvoit supporter l'ombre de la contrariété. Bientôt elle ne se contenta pas de se soustraire à l'obéissance, elle voulut commander; elle donnoit des ordres dans la maison, traitoit les domestiques avec empire, les faisoit gronder souvent, et quelquefois se plaisoit à s'entretenir avec eux : tour à tour dédaigneuse et familière, confondant l'arrogance avec l'élévation, et la bassesse avec l'indulgence et la bonté; blasée sur la flatterie, et ne pouvant s'en passer; remplie de fantaisies, et n'ayant pas un seul goût véritable; excédée de ses poupées, de ses joujoux, en même temps enviant tout ce que les autres possédoient, parce qu'elle manquoit également de justice et de modération. « Oh! quel portrait! s'écria Pulchérie. — C'est celui d'un enfant gâté, reprit madame de Clémire, et plus

d'une femme de vingt ans ressemble à ce portrait... — Une femme de vingt ans !... — Oui, ma fille, quand on a reçu une mauvaise éducation, on garde, en grandissant, et même en vieillissant, tous les défauts de l'enfance. Vous rencontrerez un jour dans le monde beaucoup de ces grands enfans que l'âge n'a pu rendre raisonnables, et qui sont alternativement les jouets et les fléaux de la société. »

Pour revenir à Delphine, elle étoit aussi à plaindre que mal élevée. N'ayant aucun empire sur elle-même, elle avoit à la fois beaucoup d'humeur et de violence, défauts rarement réunis. Elle se mettoit en colère pour le plus léger sujet, et boudoit sans raison. Ensuite elle s'affligeoit d'avoir été injuste et foible ; elle pleuroit, elle sentoit ses torts, et n'avoit pas la force de se corriger. Pour surcroît de peines, elle ne jouissoit pas d'une bonne santé. Elle étoit gourmande ; elle se nourrissoit, non de bons alimens, mais de confitures, de biscuits et de bonbons, et elle avoit continuellement mal au cœur et à l'estomac. Il est vrai que Mélite sa mère vouloit qu'elle

fût excessivement gênée dans son corps. Delphine elle-même étoit charmée de s'entendre citer comme la jeune personne de son âge la plus mince et la mieux faite, et cette ridicule vanité lui faisoit supporter sans murmure le supplice d'être serrée de manière à pouvoir à peine respirer. Delphine, qui souffroit un semblable tourment sans se plaindre, étoit pourtant délicate à l'excès; elle ne se promenoit que très-rarement à pied, et jamais en hiver: elle craignoit le vent, le froid, le soleil, la poussière. Enfin pour vous rendre compte de toutes ses foiblesses, elle avoit peur en voiture, et elle se trouvoit mal en voyant une araignée ou une souris.

Cependant, loin de se fortifier en grandissant, sa santé s'affoiblissoit chaque jour; et bientôt Mélite en fut assez inquiète pour appeler un médecin, qui dit que l'état de Delphine n'avoit rien de dangereux, mais qu'il falloit lui procurer beaucoup d'amusement et de dissipation. Alors Delphine fut accablée de joujoux, de présens. On prévenoit tous ses désirs; on la menoit au spectacle,

et elle y portoit une indolence et un ennui que rien ne pouvoit dissiper. Comme on lui passoit toutes ses fantaisies, elle en avoit régulièrement dix ou douze par jour, toutes plus étranges les unes que les autres. Par exemple, un soir qu'il y avoit appartement à Versailles, elle voulut avoir Léonard pour coiffer sa poupée; on lui fit à ce sujet quelques représentations; elle s'emporta, brisa sa poupée, pleura de rage, et eut une attaque de nerfs très-effrayante. Son caractère se gâtant de plus en plus, elle devint véritablement odieuse par l'excès de sa violence, sa mauvaise humeur et ses caprices : tout l'irritoit ou la désespéroit, et elle éprouva que l'on souffre davantage encore de ses propres défauts qu'on ne peut en faire souffrir les autres. Enfin la malheureuse Delphine, insupportable à tout ce qui l'entouroit, tomba dans une espèce de consomption qui fit tout craindre pour sa vie. Elle avoit alors dix ans. Plusieurs médecins sont consultés; ils déclarent tous que l'état de Delphine est mortel.

Mélite, au désespoir, eut recours à un fameux médecin allemand, nommé le docteur Steinhausse. Ce dernier examina Delphine avec la plus grande attention, et la suivit quelque temps; ensuite il dit qu'il répondoit de sa vie, si on vouloit la lui laisser conduire à son gré. Mélite n'hésita pas, et répondit au docteur qu'elle remettoit sa fille entre ses mains. « Mais, madame, reprit le docteur, il faut me permettre de l'emmener à ma maison de campagne.... — Comment?..... ma fille?.... — Oui, madame; sa poitrine commence à s'attaquer, et le premier remède que je lui prescrirois seroit de passer huit mois dans une étable à vaches (*a*). — Mais je puis avoir une étable chez moi. — Non, madame; je ne la conduirai qu'à condition qu'elle sera dans ma maison, et sous la direction de ma femme.... — Mais, monsieur, vous permettrez que sa gouvernante et sa femme-de-chambre la suivent?.... — Non, madame; et même, si vous me la confiez pen-

(*a*) Ce remède pour la poitrine est très-connu, et a été souvent employé avec succès.

dant huit mois, il faut encore vous décider à passer tout ce temps sans la voir; car je veux être le maître absolu de l'enfant, et la gouverner sans éprouver de contradiction. » A ces mots, Mélite s'écria que ce sacrifice seroit au-dessus de ses forces; elle accusa le docteur de cruauté et de bizarrerie; et ce dernier, inébranlable dans sa résolution, la quitte sans paroître ému de ses reproches. Cependant la réflexion calma bientôt Mélite, en songeant que tous les médecins condamnoient Delphine, et que le docteur allemand répondoit de sa vie. Elle le renvoya chercher avec empressement. Le docteur revint, et Mélite, non sans verser beaucoup de larmes, consentit à remettre sa fille entre ses mains. Il m'est impossible de vous dépeindre la douleur et la colère de Delphine, quand on lui déclara qu'elle alloit partir tête à tête avec madame de Steinhausse, la femme du docteur, qui vint exprès la chercher pour la conduire à sa maison de campagne.

On n'osa, dans le premier moment,

ni lui annoncer qu'elle quittoit Paris pour huit mois, ni lui parler de l'établi qu'elle alloit habiter; mais, malgré cet ménagement, elle fit éclater le désespoir le plus violent, et il fallut la porter de force dans la voiture de madame Steinhausse, qui la prit dans ses bras, et, l'asseyant sur ses genoux, donna ordre au cocher de partir; ce qu'il exécuta sur-le-champ.

« O pauvre Delphine! interrompit Pulchérie, les larmes aux yeux, qu'elle est à plaindre! elle quitte sa mère pour huit mois! ..... — Sa douleur étoit naturelle, reprit madame de Clémire; cependant l'excès en tout est condamnable, et la religion et la raison doivent toujours préserver du désespoir. D'ailleurs ce qui achevoit de rendre Delphine inexcusable, c'étoit son emportement, et surtout son dédain pour madame Steinhausse, qu'elle traitoit avec le plus grand mépris; car elle ne daignoit pas même lui répondre. . . . .

Enfin, sur les six heures du soir, on arriva dans la vallée de Montmorenci, à

cinq lieues de Paris, et l'on entra dans la petite maison du docteur Steinhausse. Figurez-vous, mes enfans, l'indignation de l'impérieuse et fière Delphine, quand on la conduisit dans l'*appartement* qui lui étoit destiné. « Où me menez-vous? s'écria-t-elle; quoi! dans une étable! Fi donc, l'horreur! quelle odeur affreuse! sortons d'ici...—Mademoiselle, reprit doucement madame Steinhausse, cette odeur est très-saine.... et surtout pour vous.... — Quelle idée! sortons, vous dis-je.... Conduisez-moi dans la chambre où je dois coucher.... — Vous y êtes, mademoiselle.... — Comment, j'y suis!.... — Mais oui : voilà votre lit, et voici le mien; car je ne vous quitterai point..... — Qui? moi!.... je coucherois ici, dans une étable! dans un lit semblable!.... — Un très-bon lit de sangles.... — Vous plaisantez, sans doute.... — Non, mademoiselle; je vous dis la vérité : cette odeur, qui malheureusement vous déplaît, est très-salutaire dans la situation où vous êtes; elle vous rendra la santé; et c'est pourquoi mon mari a décidé que

vous resteriez dans cette étable une grande partie du temps que vous passerez ici. »

Madame Steinhausse auroit pu parler plus long-temps, Delphine n'étoit pas en état de l'interrompre. La malheureuse enfant, suffoquée de colère, tomba sur son lit sans pouvoir proférer une parole. Madame Steinhausse connut, à la rougeur de son visage et au gonflement de son cou, qu'elle étouffoit. Elle lui ôta son collier, et la délaça; Delphine reprit la faculté de respirer, et s'en servit pour jeter des cris faits pour effrayer une personne qui auroit eu moins de sang-froid que n'en possédoit madame Steinhausse, qui, dans cette occasion, garda le plus profond silence. Mais enfin, au bout d'un quart d'heure, voyant que Delphine ne s'apaisoit pas: « Mademoiselle, dit-elle, je me suis chargée de garder une enfant malade, mais non pas une folle: ainsi bonsoir; je reviendrai quand cet accès sera passé totalement..... — Quoi! vous m'abandonnez?..... — Non: une de mes servantes restera avec vous.... — Une servante!.... — Oui, une excellente fille;

très-patiente, très-douce.... Catau !.... Catau !.... » A la voix de sa maîtresse, Catau accourt : madame Steinhausse sort de l'étable ; et voilà Delphine tête à tête avec Catau, une grosse et grande servante allemande bien robuste, et qui ne sait pas un mot de français.

Aussitôt que Delphine l'aperçut, elle se précipita vers la porte, dans l'intention de sortir : Catau s'opposa à ce dessein en fermant la porte et mettant la clef dans sa poche. Delphine outrée dit à la servante qu'elle vouloit avoir cette clef : Catau ne pouvoit répondre, puisqu'elle n'entendoit pas le français ; mais elle sourit de l'air mutin de Delphine ; et, après avoir regardé un moment cette petite figure aussi ridicule que comique, elle s'assit tranquillement et se mit à tricoter. Ce sang-froid augmenta la colère de Delphine ; le visage enflammé, les yeux étincelans, elle s'approcha de la servante et lui dit mille injures. Catau étonnée lève la tête, la regarde, hausse les épaules, et continue son ouvrage. Cet air de mépris achève de pousser à bout l'orgueilleuse

Delphine : furieuse, hors d'elle-même, elle ne trouve plus d'expressions qui puissent peindre ce qu'elle éprouve ; elle étoit debout à côté de la servante assise, qui, la tête penchée sur son ouvrage, ne la voyoit pas. Delphine, ayant absolument perdu l'usage de la raison, se recule d'un pas, lève le bras, et donne un soufflet bien appliqué sur la fraîche et grosse joue de Catau. A cette attaque imprévue, Catau s'émeut un peu, mais elle prend sur-le-champ son parti : elle détache sa jarretière ; ensuite elle saisit Delphine, et avec la jarretière elle lui attache bien solidement les mains derrière le dos. Delphine eut beau crier et se débattre, elle fut garrottée de manière à ne pouvoir faire aucun usage de ses mains. Alors elle commença à comprendre qu'il est absurde de se révolter contre la nécessité ; la rage dans le cœur, elle cesse de crier, et s'assit sur une chaise, attendant avec impatience le retour de madame Steinhausse, dans l'espoir que cette dernière consentiroit à chasser la silencieuse et flegmatique Catau.

Madame de Clémire en étoit là de son récit, lorsque la baronne l'avertit qu'il étoit neuf heures et demie; les enfans furent bien fâchés d'aller se coucher sans savoir le reste de l'histoire de Delphine. Le lendemain ils en parlèrent entre eux toute la journée, et le soir, en sortant de table, madame de Clémire reprit la parole en ces termes.

Nous avons laissé Delphine les mains liées, seule avec Catau, et attendant madame Steinhausse, qui arriva enfin en tenant par la main la plus aimable enfant du monde; c'étoit Henriette, sa fille, âgée de douze ans. Delphine, en voyant entrer madame Steinhausse, s'avança vers elle, et, lui montrant ses mains, elle se plaignit amèrement de ce qu'elle appeloit l'insolence de Catau; mais elle oublia de parler du soufflet. Madame Steinhausse se retourna vers la servante, et l'interrogea. Catau, au grand étonnement de Delphine, répondit en allemand, et se justifia en deux mots. Alors madame Steinhausse, adressant la parole à Delphine, lui reprocha son emportement. «Enfin, mademoi-

selle, continua-t-elle, voyez à quoi vous exposent la hauteur et la violence. Vous avez indignement abusé de l'espèce de supériorité que votre rang vous donne sur cette fille, et vous l'avez forcée de manquer à tous les égards qu'elle vous doit. Si vous voulez que vos inférieurs ne s'écartent jamais du respect que vous êtes en droit d'attendre d'eux, traitez-les toujours avec douceur et avec humanité. » En disant ces mots, madame Steinhausse délioit les mains de Delphine, qui écoutoit avec surprise un langage si nouveau pour elle. Plus humiliée que touchée par cette leçon, elle en sentit cependant la justesse; mais, gâtée par l'adulation et la flatterie, elle n'étoit pas encore en état de goûter et d'aimer la raison et la vérité. Madame Steinhausse présenta sa fille à Delphine, qui la reçut assez froidement. Un moment après on servit le souper. A dix heures Catau déshabilla la triste Delphine. Elle l'aida à se coucher sur son petit lit de sangles; et Delphine, bien fatiguée, apprit qu'il est possible de dormir d'un très-bon sommeil dans un mauvais lit et dans une étable.

Le lendemain le docteur vint voir Delphine à son réveil, et lui ordonna d'aller se promener une heure et demie avant le déjeuner. Delphine trouva cette ordonnance très-dure; elle opposa quelque résistance; mais à la fin il fallut obéir. On la conduisit dans un très-vaste verger. Delphine, quoiqu'il fît le plus beau temps du monde (on étoit au mois d'avril), se plaignit du froid, du vent, assura qu'elle avoit mal au pied, et pleura pendant toute la promenade; mais elle se promena. On la ramena dans son établc, mourant de faim, et elle mangea avec appétit, pour la première fois depuis un an. Après le déjeuner, elle ouvrit la cassette qui renfermoit ses bijoux, croyant qu'en étalant toutes ses richesses aux yeux de madame Steinhausse et d'Henriette elle obtiendroit de leur part beaucoup plus de considération. Remplie de cette idée, Delphine, avec orgueil, tira de son écrin un beau collier de perles fines, et l'attacha à son cou. Elle met à ses oreilles des mirzas d'émeraudes, et place dans sa tête une étoile et un papillon de diamans. Ensuite

elle va s'asseoir gravement vis-à-vis d'Henriette, qui brodoit à côté de sa mère. Henriette, au mouvement que fit Delphine en s'approchant d'elle, leva les yeux, la regarda froidement, et au moment même continua son ouvrage. Delphine, étonnée du peu d'effet que produisoit sa parure, et voulant attirer l'attention d'Henriette, lui offrit du bonbon, en lui présentant une superbe boîte de cristal de roche, ornée d'une charnière de brillans. Henriette prit une dragée, mais sans louer la bonbonnière. Alors Delphine lui demanda *comment elle trouvoit sa boîte.* « Mais, dit Henriette, je la crois bien lourde : une boîte de paille seroit plus agréable à porter..... — De paille !......— Oui ; comme la mienne, par exemple ; tenez, regardez, qu'elle est jolie !.... — Mais savez-vous le prix de celle-ci ?....— Qu'importe le prix ! c'est de l'agrément qu'il s'agit..... — Et la beauté de l'ouvrage ?.....— Oh ! la vôtre est plus belle : elle orneroit mieux une boutique ; mais pour une poche, la mienne vaut mieux. — Ainsi donc vous ne faites aucun cas

de ces belles choses? — Non, quand elles sont gênantes, incommodes. — Aimez-vous les diamans?.... — Je trouve, quand on est jeune, qu'une guirlande de fleurs sied mieux qu'une aigrette de diamans. — Et lorsqu'on n'est plus jeune, ajouta madame Steinhausse, nulle parure ne peut embellir. » A ces mots, Delphine tomba dans la rêverie. Elle éprouvoit une certaine tristesse qu'elle n'avoit jamais ressentie. Cependant madame Steinhausse lui en imposoit assez pour la forcer à se contraindre; et n'osant témoigner son dépit, elle prit le parti du silence. Au bout de quelques minutes, madame Steinhausse reprenant la parole, et s'adressant à Delphine: « Puisque vous aimez les boîtes, mademoiselle, lui dit-elle, je vous en montrerai d'assez jolies. — Ah! oui, reprit Henriette: maman en a de charmantes, entre autres, des dendrites.... — Des dendrites! interrompit Delphine, qu'est-ce que cela?.... — On donne ce nom, reprit Henriette, à des pierres qui, par un hasard et un jeu de la nature, portent l'empreinte des végétaux et des animaux (1). » Après cette petite

explication, Henriette cessa de parler, et Delphine retomba dans la tristesse. Pour la première fois de sa vie, elle fit quelques réflexions. « Henriette, disoit-elle en elle-même, Henriette n'est que la fille d'un médecin, elle n'a pas de bijoux, de diamans ; je ne lui vois point de joujoux, elle est toujours occupée, elle travaille sans relâche; pourquoi donc a-t-elle l'air gai, satisfait? pourquoi paroît-elle heureuse; tandis que moi, depuis que j'existe je m'ennuie ?.... »

Ces réflexions faisoient soupirer Delphine. Elle se trouvoit fort à plaindre : cependant elle s'ennuyoit beaucoup moins qu'à Paris. L'entretien de madame Steinhausse et d'Henriette l'intéressoit et piquoit sa curiosité. Elle ne pouvoit s'empêcher de respecter la première, et elle sentoit déjà au fond de son cœur un penchant très-décidé pour la jeune Henriette.

Sur le soir elle s'avisa de demander sa poupée et ses joujoux. Madame Steinhausse lui dit qu'on les avoit oubliés à Paris, mais qu'elle les auroit dans quatre ou cinq jours. Delphine, malgré l'espèce

de crainte que lui inspiroit madame Steinhausse, alloit témoigner son mécontentement, lorsqu'Henriette lui proposa d'aller lui chercher de quoi s'amuser pour toute la soirée. Henriette sortit de l'étable, et revint avec Catau, qui apportoit deux grands livres d'estampes, l'un renfermant la collection de tous les costumes turcs, et l'autre, celle de tous les costumes russes (*a*). Henriette avoit une manière si intéressante de montrer ces estampes, elle les expliquoit si bien, que Delphine s'amusa véritablement. Avant de se coucher, elle embrassa madame Steinhausse et sa fille, en disant à la dernière : « J'espère que vous m'apprendrez encore demain quelque chose de nouveau. »

Delphine se mit au lit sans humeur ; elle dormit parfaitement bien ; et à son réveil elle appela Henriette. Cette dernière, déjà toute habillée, accourut, et voyant que Delphine lui tendoit les bras, elle sauta légèrement sur son lit, et se jeta à son cou. Delphine se leva en diligence. Elle ne

(*a*) Par M. Le Prince.

se fit point presser pour aller à la promenade. Elle prit Henriette sous le bras, et sortit gaîment de l'étable. Arrivée dans le jardin, elle vit courir Henriette, elle admira sa grâce et sa légèreté, et elle consentit à courir aussi. Ensuite Henriette, apercevant un charmant papillon couleur de rose et noir, propose à sa compagne d'essayer de le prendre. Aussitôt la chasse commence. Les deux jeunes filles se séparent. Henriette, comme la plus légère, gagne les devans, et se charge de couper les chemins au papillon, si Delphine le manque en approchant de l'arbuste sur lequel il est posé. Delphine en effet s'avance trop brusquement; le papillon s'échappe et est vivement poursuivi. Après mille détours, il s'arrête sur une branche d'aubépine. Delphine, pour cette fois, approche avec précaution, les bras en l'air, la tête en avant; elle avance doucement un pied, et puis l'autre.... Enfin elle touche presque au buisson d'aubépine: son cœur palpite, elle retient sa respiration, dans la crainte d'agiter les feuilles; elle étend une main tremblante, elle croit

qu'elle va saisir sa proie; mais, hélas! le papillon s'envole, il passe à travers les doigts de Delphine, et même il y laisse des traces de son passage.

Delphine soupire en voyant sur sa main une partie de la poussière qui coloroit les ailes du joli papillon. Fatiguée, et non rebutée, elle veut le suivre encore; il la conduit, ainsi qu'Henriette, jusqu'au bord d'un fossé assez large qui séparoit le jardin d'un immense verger. Il passe dans le verger. Henriette, au même instant, franchit le fossé. Delphine, qui ne sait pas sauter, ne peut la suivre; et tandis qu'elle s'en afflige, Henriette atteint le papillon. Delphine l'entend crier: *Victoire*, elle la voit revenir en sautant et en tenant délicatement, par le bout des ailes, son captif, qui s'agite et se débat en vain pour s'échapper....

« Ah! la jolie chasse! s'écria Pulchérie; avec quelle impatience j'attends le printemps, afin d'en faire une semblable!...— Vous voudriez donc, demanda la baronne, que l'hiver fût passé?.... — Ah! oui, maman; nous verrions des papillons couleur

de rose...— Mais vous n'auriez plus alors le plaisir de patiner, de conduire vos chaises, vos petits traîneaux sur la glace, de faire des boules de neige, etc...— Cela est vrai; je regretterai beaucoup tous ces amusemens... — Vous ne les regretterez plus quand vous en aurez joui pendant toute la saison qui les procure. Les choses sont bien arrangées comme elles sont; si l'on voyoit, durant l'année entière, des fleurs, de la verdure, et même des papillons couleur de rose, on regarderoit tous ces objets avec indifférence. Souvenez-vous, mes enfans, que pour être heureux il faut s'occuper davantage des biens qu'on possède que de ceux qu'on espère. Combattez donc votre impatience; mettez des bornes à vos désirs : si vous manquez de modération vous ne jouirez jamais de rien. L'attente du printemps vous fera trouver l'hiver âpre et rigoureux; les fruits de l'automne vous rendront insipides les fleurs et les productions de l'été. Ainsi nulle saison n'aura de charmes pour vous; et, dans cette absurde disposition d'esprit, l'on ne sait apprécier ni les courses

de traîneau, ni les chasses de papillons.
— Ma bonne maman, je comprends cela, et je vous promets qu'à l'avenir j'attendrai chaque printemps sans impatience.

» — Maman, dit César, j'ai vu quelquefois des papillons à Neuilly, dans le jardin de mon oncle, et je ne pouvois les attraper, parce qu'ils ne voloient jamais droit devant eux... — Oui, reprit madame de Clémire, ils volent d'une manière extraordinaire, ils vont toujours par zigzag, de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche : effet qui dépend de ce que leurs ailes ne frappent l'air que l'une après l'autre, et peut-être avec des forces alternativement inégales. Ce vol leur est très-avantageux, en ce qu'il leur fait éviter les oiseaux qui les poursuivent ; car, comme le vol des oiseaux est en ligne droite, celui du papillon est continuellement hors de cette ligne. — Maman, dit Caroline, où trouve-t-on les plus beaux papillons? — Ce n'est pas en Europe, reprit madame de Clémire ; les papillons de la Chine, mais surtout ceux de l'Amérique et de la rivière des Amazones, sont très-remarquables par

leurs grandeur, l'éclat brillant de leurs couleurs et l'élégance de leurs formes (2). A la Chine on envoie les papillons les plus beaux à la cour de l'empereur ; ils contribuent à l'ornement du palais. On se sert pour les attraper d'un réseau de soie (a). On dit qu'il y a des Chinoises assez curieuses pour étudier la vie de ces sortes d'insectes (3). Elles prennent des chenilles parvenues au point de faire leur coque ; elles les renferment plusieurs ensemble dans une boîte pleine de petits bâtons ; et, quand elles les entendent battre des ailes, elles les lâchent dans un appartement vitré et rempli de fleurs. »

A ces mots, les enfans prirent tous la parole pour demander la permission d'imiter les dames chinoises, d'*étudier la vie des papillons*, de faire de petits réseaux de soie, de petites chambres vitrées, etc. Leur mère s'engagea à leur procurer ce plaisir, c'est-à-dire à leur fournir les matériaux dont ils auraient besoin, mais à

(a) Ce réseau, *dit M. de Bomare*, a huit pouces de large; il est monté sur un fil d'archal, et emmanché d'un bâton léger.

condition qu'ils les emploieroient eux-mêmes, et qu'on ne les aideroit dans ce travail que par des conseils seulement : ce marché fut accepté avec une vive satisfaction.

Ensuite madame de Clémire, instamment priée de continuer l'histoire de Delphine, reprit la parole, et s'adressant toujours à ses enfans : Nous avons laissé, dit-elle, Henriette et Delphine dans le jardin. Sur les neuf heures, madame Steinhausse permit aux deux jeunes amies d'aller déjeuner dans le cabinet d'Henriette. Delphine ne vit dans ce cabinet que des objets absolument nouveaux pour elle : des fleurs desséchées et mises sous verre, des coquilles, des papillons formant de jolis tableaux. Henriette répondoit aux questions de Delphine avec sa complaisance ordinaire : elle lui montra tout avec détail, et lui apprit qu'on divisoit les coquilles en trois classes (4), et que ces trois classes forment en tout vingt-sept familles, qui comprennent tous les différens genres connus de coquilles. Delphine écoutoit Henriette avec autant d'étonnement que

de curiosité. « Combien vous savez de choses ! lui disoit-elle. — Moi, reprit Henriette, je ne sais rien encore, je n'ai que des notions confuses et superficielles ; mais j'ai le plus vif désir de m'instruire, et j'aime la lecture... — Vous aimez la lecture ! cela est drôle... — Comment, drôle ? c'est un goût très-commun, je crois... — Je ne le pensois pas. — Voulez-vous que je vous prête des livres ?... — Volontiers, en attendant que ma poupée soit arrivée... — Eh bien ! je vais vous donner *les Conversations d'Emilie, et l'Ami des Enfans* (a), ouvrage traduit de l'allemand... — De votre langue ?... — Oui... — Je ne puis me persuader que vous soyez allemande ; vous parlez si bien le français ! Vous n'êtes que d'un an plus vieille que moi : à votre âge, comment peut-on être si instruite ?... — Je vous assure que je me trouve bien ignorante ; mais je lis beaucoup seule et avec maman. Je ne suis jamais oisive, et il y a deux ans que je ne joue plus à la poupée. » En achevant ces mots, Henriette

(a) Ouvrage utile et agréable que nous devons à Berquin.

prit dans sa petite bibliothèque *l'ami des Enfans*, et le donna à Delphine, qui reçut ce présent avec assez d'indifférence. Madame Steinhausse la reconduisit aussitôt dans son étable, et l'y laissa seule sous la garde de Catau, en lui disant qu'elle reviendroit dans deux ou trois heures.

Dans cet endroit de l'histoire de Delphine, madame de Clémire, regardant à sa montre, se leva, et quoique les enfans, charmés de son récit, n'eussent aucune envie de dormir, elle les envoya coucher. Le lendemain Caroline et Pulchérie prièrent instamment mademoiselle Victoire de leur apprendre à faire du filet, afin de se mettre en état de faire, au mois d'avril, le réseau qui devoit prendre tous les papillons de Champcery. César, de son côté, s'informoit avec détail de la manière dont on pouvoit construire solidement, et à peu de frais, une espèce de petit cabinet entièrement vitré. Morel, son laquais, lui donna à ce sujet toutes les instructions qu'il désiroit. L'abbé lui fit présent du *Spectacle de la Nature*, et les récréations de l'après-

midi se passèrent à lire cet ouvrage. Ces amusemens n'affoiblirent pas le désir qu'on avoit de savoir le reste de l'histoire de Delphine, et l'heure de la troisième veillée étant arrivée, madame de Clémire la commença de la sorte :

Delphine, seule dans son étable avec Catau, et n'ayant point de joujoux, s'avisa de chercher dans *l'Ami des Enfans* une ressource contre l'ennui. Elle ouvrit ce livre avec assez de nonchalance, et elle se mit à lire. Bientôt cette occupation l'intéressa, l'attacha ; elle vit avec surprise que la lecture pouvoit tenir lieu de beaucoup d'autres amusemens. Comme elle réfléchissoit sur cette découverte, elle entendit frapper à la porte de l'étable. Catau alla ouvrir, et Delphine vit paroître une vieille paysanne, conduite par une jeune fille de quinze ou seize ans, qui demanda à Delphine si elle étoit mademoiselle Steinhausse. « Non, répondit Delphine ; mais elle va bientôt venir ici. » A ces mots la bonne femme pria qu'on lui permît d'attendre Henriette ; « car, ajouta-t-elle, il faut absolument que je lui parle. »

Dans ce moment Delphine s'aperçut que la vieille paysanne étoit aveugle, et elle lui demanda si elle venoit avec l'intention de consulter le docteur Steinhausse. «Ah! vraiment, répondit-elle, je ne serois pas venue de mon chef; c'est mademoiselle Henriette qui m'a envoyé chercher... — Comment cela?...» A cette question la bonne femme conta qu'elle habitoit Franconville, qu'elle étoit aveugle depuis trois ans; ce qui la *charinoit* d'autant plus que sa petite-fille Agathe (celle même qui la conduisoit) étoit aimée d'un riche vigneron du village d'Henriette; mais qu'Agathe refusoit de l'épouser, parce qu'elle disoit qu'étant mariée, et chargée du détail d'un gros ménage, elle ne pourroit plus soigner sa grand'mère aveugle, lui tenir compagnie, la servir et la conduire partout, et qu'elle ne vouloit pas la confier aux soins d'une servante. Ici Agathe prit la parole, et dit qu'il étoit bien naturel qu'elle pensât ainsi, puisqu'ayant perdu son père et sa mère en bas âge, sa grand'mère l'avoit élevée. «Aussi, reprit la vieille paysanne, cette chère enfant ne veut-elle pas m'abandonner. Made-

moiselle Henriette a su toute not' histoire, et a m'a envoyé chercher dans une carriole, afin que je consulte son cher père, qui a déjà rendu la vue à je ne sais combien de gens qui n'y voyoient goutte. »

Comme la bonne femme finissoit ces paroles, Henriette arriva; elle embrassa la paysanne et la jeune fille avec la plus tendre affection; elle leur fit beaucoup de questions, mais d'un ton plein d'intérêt, et elle écoutoit leurs réponses avec attendrissement. Ensuite, prenant la vieille femme par la main : « Venez, dit-elle, je vais vous conduire chez mon père; il arrive dans l'instant de Paris; venez le consulter. » En parlant ainsi, Henriette, forçant la bonne femme de s'appuyer sur son bras, et tenant de l'autre main la jeune fille, sortit aussitôt de l'étable.

Cette petite scène fit une forte impression sur Delphine. Jamais Henriette n'avoit paru à ses yeux aussi aimable, aussi raisonnable : elle se rappeloit avec ravissement ses discours aux deux paysannes, et surtout l'expression que sa physionomie avoit alors. Ce souvenir, en lui représen-

tant Henriette sous les traits les plus charmans, augmentoit son penchant pour elle, et lui inspiroit un désir de lui ressembler qu'elle n'avoit point encore éprouvé.

Au bout d'un quart-d'heure, Henriette revint transportée de joie. « Que je suis heureuse, dit-elle à Delphine, d'avoir eu l'idée de faire venir cette bonne femme ! Mon père est sûr de lui rendre la vue : il lui fera l'opération de la cataracte dans huit jours, et, à ma prière, il consent à la loger ici et à la garder jusqu'à ce qu'elle soit entièrement guérie. Concevez-vous mon bonheur! continua Henriette; quand cette femme ne sera plus aveugle, sa petite-fille pourra épouser le riche vigneron qui la demande, puisque la vieille femme n'aura plus besoin de guide; ainsi l'affection d'Agathe pour sa grand'mère ne lui coûtera pas le sacrifice de l'établissement le plus avantageux qu'elle puisse faire. — Ah! ma chère Henriette, s'écria Delphine attendrie, je vois en effet combien vous êtes heureuse, et combien vous méritez de l'être !..... »

Monsieur et madame Steinhausse, qui

survinrent, interrompirent cette conversation. Le docteur, comme à son ordinaire, questionna sa petite malade sur son état. « Je me trouve déjà beaucoup mieux, lui dit-elle ; je suis un peu fatiguée d'avoir couru aujourd'hui, mais cette lassitude ne m'attriste pas comme celle que j'éprouvois à Paris, quand je revenois du bal ou de l'Opéra. — Je n'en suis pas surpris, dit le docteur en souriant : les courbatures qu'on prend à Paris donnent la fièvre ; celles qu'on gagne à la campagne, loin d'être dangereuses, procurent de l'appétit, du sommeil, et ces vives couleurs que vous voyez sur les joues d'Henriette. » Après ce discours, le docteur tâta le pouls de Delphine, et lui ordonna de suivre le même régime jusqu'à nouvel ordre.

Le jour même Delphine reçut une lettre de sa mère ; elle la montra à Henriette, qui, un instant après, sortit et revint en apportant une écritoire et du papier. « Tenez, dit-elle à Delphine, voilà de quoi répondre à madame votre mère. » A ces mots, Delphine rougit et baissa les yeux, en disant : « Hélas ! je ne sais pas écrire. — Com-

ment, reprit Henriette, point du tout?...
—Je forme bien quelques grosses lettres; mais voilà tout. » A cet aveu, Henriette, qui vit Delphine humiliée, souffrit de son embarras, et lui dit: « Il n'est pas étonnant qu'avec la mauvaise santé que vous avez depuis deux ans, votre éducation soit un peu retardée; mais à présent que vous vous portez mieux, vous pourrez réparer le temps perdu... — Oh! que je le voudrois! interrompit Delphine. Par exemple, si quelqu'un ici pouvoit m'apprendre à écrire........—Mon écriture n'est pas mauvaise, repartit Henriette; et, si vous le permettez, je serai votre maîtresse. » Pour toute réponse, Delphine jeta ses deux bras autour du cou d'Henriette, et il fut convenu que la première leçon seroit donnée le lendemain.

Delphine commençoit à rougir de l'excès de son ignorance. Elle aimoit, elle admiroit Henriette; celle-ci se servoit de tout son ascendant sur elle pour l'engager à s'occuper, à s'instruire, et lui offroit de si bons exemples, et en même temps paroissoit si parfaitement heureuse, que Del-

phine ne pouvoit résister au désir de l'imiter. D'ailleurs elle trouvoit dans sa conversation, et dans celle de madame Steinhausse, un agrément qu'elle goûtoit mieux chaquejour: tantôt madame Steinhausse l'entretenoit de botanique, de minéralogie (5); tantôt elle lui contoit quelque *trait* intéressant d'histoire; d'autres fois elle lui parloit de l'Allemagne, des établissemens utiles et des curiosités qui se trouvent à Vienne; des superbes collections de tableaux qu'on admire à Dresde, à Dusseldorf; de plusieurs beaux jardins, entre autres celui de Neuwaldeck, ou d'Ornback, en Autriche; de celui de Swetsingue, à quatre lieues de Manheim, qui contient une maison de bains délicieuse, une superbe ruine de château d'eau, un beau temple d'Apollon, une magnifique mosquée, et une très-grande quantité d'arbres rares. Elle lui faisoit la description des charmans jardins de Reinsberg en Prusse, et du beau temple de l'Amitié, ouvrage d'un héros et d'un grand roi, qui se trouve dans les jardins de *Sans-Souci*. Ce monument intéressant est de marbre; il renferme

le mausolée de la margrave de Bareith, sœur du Roi; il est soutenu par de magnifiques colonnes, sur lesquelles on lit les noms révérés des amis les plus célèbres de l'antiquité, tels que Thésée et Pirithoüs, Oreste et Pylade, Epaminondas et Pélopidas, Cicéron et Atticus, etc., héros véritablement dignes de vivre à jamais dans la mémoire des hommes, puisqu'ils furent à la fois grands et sensibles, et qu'ils ne durent qu'à la vertu et qu'aux charmes de l'amitié leur bonheur, leur gloire et leur réputation. Delphine écoutoit tous ces récits avec une extrême attention; insensiblement elle prenoit un attachement véritable pour madame Steinhausse; elle commençoit à sentir le prix de ses conseils; elle la prioit même de lui en donner; elle lui obéissoit sans efforts; elle avoit un vrai désir de lui plaire, et elle éprouvoit la satisfaction la plus vive quand elle en recevoit quelques marques d'approbation.

Cependant Henriette, et par conséquent Delphine, voyoient approcher avec un grand plaisir le jour où l'on devoit faire l'opération de la cataracte à la vieille

paysanne : le riche vigneron, nommé Simon, plus amoureux que jamais d'Agathe, étoit venu prier Henriette et madame Steinhausse de protéger son amour. Le refus d'Agathe, qui prouvoit si bien toute son affection pour sa grand'mère, l'avoit rendue encore plus intéressante et plus chère aux yeux de Simon. Madame Steinhausse avoit parlé à Agathe, et cette dernière avoit avoué *qu'elle estimoit beaucoup monsieur Simon.*

« Mais pourtant j'espère, interrompit Pulchérie, qu'elle ne consentira pas à l'épouser si sa grand'mère ne recouvre pas la vue. — *Vous espérez*, dit madame de Clémire ; la jugez-vous d'après votre cœur ?....... — Oh ! non maman, reprit Pulchérie, car j'aurois dit : *Je suis certaine.* » A ces mots, la baronne d'Elby tendit une main à Pulchérie, qui se leva et courut embrasser *sa bonne-maman* et ensuite sa mère.

Au bout d'un moment de silence, madame de Clémire poursuivant son récit : Agathe, dit-elle, promit positivement d'épouser Simon, si le docteur rendoit la

vue à sa grand'mère, à condition que le vigneron consentiroit à loger la vieille paysanne. Simon prit avec plaisir cet engagement, et, rempli de tendresse pour la jeune fille, flottant entre l'espérance et la crainte, il attendoit avec autant d'émotion et d'inquiétude que d'impatience le jour fixé pour l'opération.

Ce jour intéressant arriva enfin; Delphine demanda et obtint la permission d'être témoin de l'opération. A midi Henriette alla chercher la bonne femme, et la conduisit dans le cabinet du docteur. La vieille paysanne, pénétrée de reconnoissance pour sa jeune protectrice, la remercioit dans les termes les plus touchans, et, lui serrant affectueusement la main, elle disoit que, si Dieu lui rendoit la vue, elle auroit presque autant de plaisir à regarder Henriette, qu'elle en éprouveroit en revoyant Agathe. Le docteur fit faire silence; la bonne femme se plaça dans un fauteuil; elle désira que sa petite-fille et Henriette fussent à ses côtés. Simon, le jeune vigneron, pâle et tremblant, étoit debout contre une table. Agathe, se ca-

chant le visage avec son tablier, afin de ne pas voir l'opération, tenoit une des mains de sa grand'mère, qu'elle baignoit de ses larmes. Madame Steinhausse et Delphine, assises à quelques pas de distance vis-à-vis d'elles, contemploient ce tableau avec attendrissement. Le docteur commence l'opération; la bonne femme la soutint avec courage..... Tout-à-coup le docteur dit: *C'est fait.* Au même moment la paysanne s'écrie: « Bon Dieu! je ne suis plus aveugle! Agathe! ma fille, je te vois! et mademoiselle Henriette, où est-elle? » Agathe, fondant en larmes, se jette dans ses bras; Henriette, transportée, accourt pour l'embrasser; le vigneron vient tomber aux genoux d'Agathe, disant: *Elle est à moi!*... A ce touchant spectacle, Delphine, hors d'elle-même, se lève, se précipite vers Henriette, et ne peut exprimer que par des pleurs les doux sentimens de tendresse qui remplissent son âme.....

« Ah! je suis sûr, interrompit César en pleurant, que pour le coup voilà Delphine devenue tout aussi bonne qu'Henriette.— Vous ne vous trompez pas, reprit madame

de Clémire. Delphine connut enfin que la naissance, les diamans, les bijoux, ne sauroient nous rendre heureux, et que la bonté seule peut assurer le bonheur de la vie. Témoin de la satisfaction si pure qu'éprouvoit Henriette, et de la vive reconnoissance que la vieille paysanne, Agathe et Simon lui témoignoient, lisant dans les yeux du docteur et de madame Steinhausse combien ils jouissoient de la félicité d'avoir une fille si digne de leur tendresse, Delphine envioit le sort d'Henriette, et en même temps elle sentoit au fond de son cœur s'affermir et s'augmenter encore l'amitié qu'elle avoit pour elle. Après ces premiers momens de trouble et d'attendrissement, le docteur demanda à la vieille paysanne qu'elle fixât le jour du mariage de sa petite-fille, et il fut décidé que Simon épouseroit Agathe sous trois semaines. Le docteur et madame Steinhausse se chargèrent du trousseau d'Agathe, et Henriette demanda la permission de lui offrir une belle pièce de percale que sa mère lui avoit donnée la veille. Delphine, tout le reste du jour, n'entendit répéter

que l'éloge d'Henriette; la vieille paysanne l'appeloit sa *bonne protectrice*. En remerciant le docteur, elle ajoutoit toujours: *Mais c'est à mademoiselle Henriette que je dois mon bonheur; c'est elle qui m'a fait venir; c'est elle qui m'a fait recevoir dans cette maison : elle s'informe de ceux qui sont dans la peine, elle les découvre, elle les envoie chercher, elle les rend heureux*... Agathe, pendant ces discours, baisoit les mains d'Henriette. Simon n'osoit parler, mais il levoit les yeux au ciel; ses regards exprimoient sa vive reconnoissance : tous les domestiques bénissoient leur jeune maîtresse, et contoient d'elle mille autres traits de bienfaisance. Madame Steinhausse et le docteur se félicitoient mutuellement d'avoir une fille si charmante. Henriette recevoit ces douces louanges avec autant de modestie que d'attendrissement, et elle les rapportoit toutes à sa mère; elle lui disoit: « Sans vous, sans vos tendres soins, je ne jouirois pas du bonheur que je goûte! Ah! maman, achevez de me corriger de tous les défauts qui me restent, afin que je sois plus digne de

vous, et que je puisse vous rendre plus heureuse encore!..... »

Delphine n'écoutoit point sans fruit de tels discours; et le soir, quand elle se trouva dans son étable tête à tête avec madame Steinhausse, elle se mit sur ses genoux, et, la regardant tendrement: « Ah! madame, lui dit-elle, comment avez-vous pu me supporter jusqu'ici, moi si différente d'Henriette? Que vous avez dû me trouver haïssable!—C'est beaucoup de sentir ses torts, reprit madame Steinhausse. D'ailleurs, depuis quelque temps vous vous conduisez infiniment mieux; chacun remarque en vous un changement en bien très-frappant.—Hélas! interrompit Delphine, combien je suis loin de ressembler à l'aimable Henriette! Hier encore, ne me suis-je pas impatientée deux ou trois fois de manière à vous faire hausser les épaules? Aujourd'hui même, n'ai-je pas brusqué Marianne et voulu faire gronder Catau? A propos de Catau, ai-je pensé à lui demander pardon du soufflet que j'eus le malheur de lui donner en arrivant ici? Pauvre Catau! est-il possible que j'aie pu

lui donner un soufflet? elle qui est si bonne!... Ah! madame, appelez-la, je vous en prie : je veux qu'elle sache combien je me repens.» A ces mots, madame Steinhausse appela Catau, qui vint sur-le-champ. Delphine s'approchant d'elle, les mains jointes, pria madame Steinhausse de servir d'interprète, et fit les excuses les plus franches et les plus touchantes, que madame Steinhausse traduisoit à mesure en allemand. Delphine finit son discours en disant avec une grâce ravissante : « Enfin, ma bonne Catau, si vous me pardonnez, permettez-moi de baiser la joue que j'ai eu l'indignité de frapper. » Catau, attendrie, par respect n'osoit avancer; mais Delphine se jeta à son cou, et l'embrassa de toute son âme et avec un grand plaisir; car elle sentoit que cette action en réparoit une bien mauvaise. Catau sortit en s'essuyant les yeux qu'elle avoit remplis de larmes, et en disant en allemand, que Delphine étoit *une charmante petite demoiselle*. Après le départ de la servante, Delphine fit ouvrir une armoire, et en tira une jolie pièce de mousseline : « Voilà, dit-elle, un

présent que je destine à Catau. — Et pourquoi, demanda madame Steinhausse, ne le lui avez-vous pas donné sur-le-champ? — Ah! je n'avois garde, répondit Delphine; elle auroit pensé que je voulois par là payer le soufflet qu'elle a reçu. Ce présent alors, au lieu de lui faire plaisir, auroit dû l'offenser. Ce n'est pas, je crois, avec de l'argent qu'on peut réparer un mauvais traitement; Catau m'auroit-elle pardonné de bon cœur, si j'eusse eu l'air de vouloir acheter mon pardon? — Vous avez bien raison, dit madame Steinhausse: voilà de la délicatesse; conservez ces sentimens, ils feront paroître votre générosité plus noble, et ils donneront à tous vos procédés un charme inexprimable. »

Comme madame Steinhausse achevoit ces paroles, on vint annoncer un courrier de la part de Mélite. Il apportoit une lettre à Delphine, dans laquelle Mélite engageoit sa fille à lui demander librement tout ce qu'elle pouvoit désirer, et à lui demander quels étoient les joujoux qui lui feroient le plus de plaisir. Après avoir lu cette lettre, Delphine soupira, et, priant ma-

dame Steinhausse d'écrire pour elle à Mélite, elle lui dicta la lettre suivante:

« Je vous remercie, ma chère maman, de toutes vos bontés; mais je n'aime plus du tout les joujoux: je vais vous dire, puisque vous me l'ordonnez, ce qui me feroit plaisir dans ce moment. Il y a ici une vieille paysanne bien bonne et bien pauvre; il est vrai que sa petite-fille épouse un riche vigneron; mais comme c'est le mari qui aura l'argent, peut-être qu'il n'en donnera pas à la grand'mère autant que la fille le voudroit, du moins je crains cela; et pourtant je désirerois que la vieille femme ne manquât de rien. Je l'aime, non-seulement parce qu'elle est bonne, mais aussi parce qu'elle est mère; je sens bien que je donnerai toujours de meilleur cœur à une mère qu'à une autre. Madame Steinhausse dit qu'une pension de cinquante écus feroit le bonheur de la vieille paysanne; ainsi, ma chère maman, je vous prie de m'envoyer, au lieu des joujoux que vous m'offrez, une pension de cinquante écus

que je donnerai tout de suite à la bonne grand'mère. Je serois bien aise de lui donner encore une pièce de toile de coton, afin qu'elle eût un habit neuf pour la noce de sa fille. Bonsoir, ma chère maman; ma santé se fortifie tous les jours. Madame Steinhausse a mille bontés pour moi, et je me trouverois tout-à-fait heureuse, si je n'étois pas privée du bonheur de voir ma chère maman; du moins son portrait ne quitte pas mon bras; chaque jour je le baise en lui disant *bonjour* et *bonsoir*, et alors surtout j'ai le cœur bien serré en pensant que je suis à cinq lieues de maman; sans cela je serois enchantée d'être ici, d'autant plus que cette campagne est charmante; et puis on dit qu'il y aura bien des cerises cette année. A propos, maman, voulez-vous bien dire à ma bonne que je lui élève un sansonnet, quoiqu'elle ait mandé à madame Steinhausse qu'elle étoit sûre que j'avois déjà *pincé mademoiselle Steinhausse plus de vingt fois?* Il y avoit cela dans sa lettre, cela m'a fait de la peine; car si vous saviez, maman, à quel point il faudroit

être méchante pour pincer Henriette !.... Au reste, j'espère que je ne pincerai plus personne de ma vie. Adieu, ma chère et tendre maman : votre enfant vous embrasse de toute son âme.

» DELPHINE. »

Le surlendemain Delphine reçut de sa mère une réponse charmante, et au lieu d'une pension de cinquante écus pour la bonne femme, Mélite envoyoit un contrat de trois cents livres ; et elle n'oublioit pas l'habit neuf pour le jour du mariage. Delphine, transportée de joie, porta sur-le-champ son présent à la vieille paysanne, que ce bienfait acheva de rendre parfaitement heureuse. Sa reconnoissance et celle d'Agathe, les louanges de madame Steinhausse, les tendres caresses d'Henriette, firent goûter à Delphine une satisfaction dont jusqu'à ce moment elle n'avoit eu qu'une imparfaite idée ; car, pour connoître l'étendue d'un bonheur si pur, il faut en avoir joui. Le soir Delphine demanda à madame Steinhausse combien *Mélite avoit dépensé d'argent*

pour faire ce contrat de trois cents livres. « Mille écus à peu près, répondit madame Steinhausse, parce que cette rente n'est que viagère. — Comment ! reprit Delphine, on peut avec mille écus assurer de quoi vivre à une personne qui n'a rien !... Mille écus ! c'est précisément ce que mon pompon de diamans a coûté !... — Eh bien, mademoiselle, dit madame Steinhausse, ce pompon vous fait-il grand plaisir ? — Oh ! point du tout, repartit Delphine, j'aime cent fois mieux une rose; et quand je songe qu'avec mille écus on peut tirer pour jamais de la misère un infortuné sans ressource, je ne conçois plus qu'on ait la folie d'acheter des diamans; et je déteste ce vilain pompon si cher, si lourd et si incommode à porter. »

Deux jours après cet entretien, Agathe épousa Simon. Les noces se firent dans la maison de madame Steinhausse; on dressa des tables dans le verger, sous de beaux ombrages formés par de grands noyers dispersés sans symétrie, sur un charmant gazon émaillé de serpolet, de marguerites et de violettes; une trentaine

de paysans des environs s'établirent autour des tables, et madame Steinhausse fit les honneurs de celle des nouveaux mariés. Après le dîner, on dansa sur la verdure jusqu'au soir; et Delphine, partageant la gaîté commune, disoit à madame Steinhausse: « Les bals de Paris ne m'ont jamais véritablement amusé; mais qu'à présent ils me paroîtront ennuyeux! — Il est certain, répondit madame Steinhausse, que les vrais plaisirs ne se trouvent qu'à la campagne; et, quand on les a goûtés, tous ceux que la ville peut offrir paroissent aussi insipides qu'ils sont fatigans et tumultueux. »

Delphine, au mois de juillet, trouva la campagne bien plus belle encore; elle faisoit de longues promenades dans les champs, et quelquefois elle se promenoit au clair de la lune avec madame Steinhausse et Henriette. D'ailleurs, ayant pris le goût de l'occupation, elle n'éprouvoit pas un seul instant d'ennui; elle lisoit, elle écrivoit, elle travailloit, elle apprenoit d'Henriette à dessiner des fleurs, à dessécher des plantes, dont elle se faisoit

dire les noms et les propriétés ; elle employoit en bonnes actions l'argent que Mélite lui envoyoit tous les mois pour ses menus plaisirs. Adorée de tout ce qui l'entouroit, satisfaite d'elle-même, chaque jour sembloit ajouter à son bonheur ; on ne voyoit plus sur son visage cette langueur et cet air d'abattement qui en avoient altéré les charmes pendant si long-temps, ses yeux étoient animés et brillans, elle avoit toute la fraîcheur de la jeunesse ; et, sachant également bien marcher, courir et sauter, elle avoit, en quatre mois, acquis plus de grâce et de légèreté que tous les maîtres de danse de Paris n'auroient pu lui en donner.

Au commencement du mois d'août, le docteur lui déclara qu'elle pouvoit quitter son étable ; et au même instant on la conduisit dans une jolie petite chambre qu'on avoit préparée exprès pour elle. Delphine sentit une joie très-vive en se voyant établie dans un appartement agréable et commode ; sa fenêtre donnoit sur la vallée ; la beauté de la vue, la propreté du plancher et des meubles l'enchantoient. « Expliquez-

moi donc, disoit-elle à madame Steinhausse, pourquoi ce petit logement me paroît si charmant, et pourquoi je me déplaisois tant dans celui que j'occupois à Paris, quoiqu'il fût cependant beaucoup plus grand et beaucoup plus beau que celui-ci? — Premièrement, répondit madame Steinhausse, votre chambre à Paris donnoit sur un vilain petit jardin bien triste, et entouré de hautes murailles; d'ailleurs, quand vous êtes venue ici, vous ne connoissiez que de faux plaisirs, c'est-à-dire tous ceux que la vanité, la magnificence et le grand monde peuvent procurer : comme ils ne sont qu'imaginaires, on s'en lasse facilement; aussi en étiez-vous déjà dégoûtée; et n'ayant pas l'idée des véritables, vous périssiez d'ennui : telle étoit votre situation. Vous aviez vécu dans une trop grande abondance pour pouvoir apprécier les commodités et les agrémens qu'une honnête aisance peut répandre sur la vie; vous ne jouissiez de rien, parce qu'on ne vous laissoit rien à désirer. Les choses les plus agréables deviennent insipides, ennuyeuses même, si l'on n'a

pas la raison d'en user sobrement ; je vais vous en donner un exemple : vous aimez beaucoup les fleurs ; je vous ai vue trouver un grand plaisir à chercher de la violette : pourquoi ce goût particulier pour cette dernière fleur, goût qui vous est commun avec toutes les jeunes personnes ? C'est que la violette est cachée sous les feuilles, c'est qu'elle est moins commune que le thym, c'est qu'il faut la chercher : si elle étoit répandue dans les champs avec une extrême profusion, si vous en trouviez à chaque pas, vous cesseriez de l'aimer, vous n'en feriez pas plus de cas que du gazon. Les productions de l'art sont sans doute au-dessous de celles de la nature ; il est donc encore plus facile de s'en lasser : cependant elles ont leur agrément ; elles peuvent procurer des plaisirs, mais seulement aux personnes modérées. Si vous remplissez votre appartement et votre maison de porcelaines, vous serez bientôt dégoûtée de porcelaines. Si vous allez tous les jours au spectacle, vous n'y trouverez que de l'ennui. Si vous restez trop long-temps à table, si vous mangez des

ragoûts trop recherchés, vous mangerez sans appétit, et par conséquent sans plaisir. Il en est ainsi de toutes les choses dont on abuse : dès qu'on veut satisfaire pleinement ses goûts, on les éteint; souvenez-vous donc que l'excès des superfluités, loin de contribuer au bonheur, le détruit totalement. Songez encore que le luxe n'éblouit que les sots, et ne produit pas une seule vraie jouissance; rien n'est plus incommode que la magnificence. Des girandoles de diamans arrachent les oreilles; une robe d'or assomme, écorche les mains; des bijoux et des ajustemens précieux imposent mille sujétions; car on est très-fâché de déchirer un beau parement de point, ou de casser une superbe boîte : si vous aviez eu hier un tablier garni de dentelles, vous n'eussiez point cueilli tant de *roses sauvages* à travers ces buissons d'épines où vous laissâtes la moitié de votre robe, et vous ne seriez pas revenue si gaie et si contente de votre promenade. La magnificence n'est pas moins gênante dans les meubles : pour moi, j'aimerois mieux cent fois habiter à jamais

l'étable que vous quittez, que ces brillans appartemens où l'on est obligé de marcher et de s'asseoir avec précaution, dans la crainte, ou de casser un panneau de glace, ou d'écailler une superbe dorure, ou de renverser une table à thé couverte de porcelaines. Que je plains les gens qui se rendent ainsi les esclaves de leurs richesses ! La vanité qui les égare pourroit, mieux entendue, leur enseigner les vrais moyens d'obtenir la considération qu'ils désirent; au lieu d'étaler tout ce faste, que ne font-ils de bonnes actions ! — Sans doute, interrompit Delphine, ils se feroient estimer généralement; mais, d'ailleurs, est-il possible de ne pas trouver un grand plaisir à faire du bien ? Existeroit-il une âme assez cruelle pour être insensible au bonheur des autres?—Cette inhumaine dureté, reprit madame Steinhausse, n'est pas dans la nature; mais, en se livrant à toutes ses fantaisies, en dépensant tout son argent en vaines superfluités, on se rétrécit l'esprit, on s'endurcit l'âme, enfin l'on finit par se corrompre. — Ah ! s'écria Delphine, quelle que soit ma fortune un

jour, jamais elle ne me corrompra; je serai modérée, je me souviendrai de l'ennui que j'éprouvois au milieu d'une extrême abondance; je me souviendrai qu'il m'a fallu passer quatre mois dans une étable pour être en état de sentir le prix d'une partie des choses dont j'étois excédée; et surtout je n'oublierai point qu'il existe des infortunés, et que le bonheur de les soulager est le plus grand qu'on puisse goûter dans la vie. »

Cet entretien finit par les plus tendres remercîmens de Delphine à madame Steinhausse: cette dernière avoit en effet des droits éternels à la reconnoissanee de Delphine, puisqu'elle lui avoit appris à raisonner, à penser, à sentir. Delphine resta encore deux mois chez le docteur, et acheva d'y perfectionner son caractère, et d'y fortifier sa santé. Enfin, vers le commencement du mois d'octobre, elle jouit du bonheur de revoir sa mère. Mélite la reçut avec transport dans ses bras; elle pouvoit à peine la reconnoître. Delphine étoit prodigieusement grandie; en même temps elle avoit pris de l'embonpoint et

les couleurs les plus vives. Mélite, au comble de ses vœux, la regardoit, la serroit contre son sein, l'embrassoit, vouloit parler, et ne pouvoit exprimer l'excès de sa joie que par des pleurs. Madame Steinhausse, pendant un instant, jouit en silence d'un si doux spectacle; enfin, prenant la parole : « Vous me l'avez donnée mourante, dit-elle, je vous la rends, madame, dans toute la force de la plus brillante santé; et, ce qui vaut mieux encore, je vous la rends bonne, douce, égale, sensible, raisonnable et digne de faire votre bonheur. Cependant elle est si jeune et si peu formée, qu'à moins de certains ménagemens, on pourroit craindre encore pour elle des rechutes. Si vous voulez les prévenir, voici le régime qu'elle doit suivre; il n'est pas rigoureux, mais il est nécessaire... — Elle le suivra, interrompit Mélite. Donnez, madame, continua-t-elle en prenant le papier que lui présentoit madame Steinhausse. » A ces mots, ouvrant ce papier, elle y lut tout haut ce qui suit :

Ordonnance du docteur Steinhausse pour mademoiselle Delphine.

« Elle passera six mois de l'année à la campagne : étant à Paris, elle n'ira point aux spectacles; elle fera beaucoup d'exercice à pied, même en hiver; elle ne mangera jamais que du pain à son déjeûner et à son goûter, excepté dans le temps des fruits; elle ne portera que des habits simples, parce que ceux-là seuls sont commodes et légers.

» Pour la préserver de l'ennui, on lui donnera des livres instructifs et amusans, et l'on ne souffrira pas qu'elle soit un moment oisive; et si elle éprouvoit par hasard quelques mouvemens de tristesse, il faudroit lui rappeler l'histoire de la grand'mère d'Agathe, et le bien qu'elle a fait à cette vieille femme : en suivant cette méthode et ce régime, mademoiselle Delphine conservera sûrement sa santé, sa gaîté, et le bonheur dont elle jouit. »

Mélite approuva fort ce régime; elle

promit de le suivre exactement, et témoigna la plus vive reconnoissance à madame Steinhausse. L'année d'ensuite elle acheta une maison dans la vallée de Montmorenci, dans le voisinage de celle de madame Steinhausse. Delphine conserva toute sa vie pour cette dernière l'attachement qu'elle lui devoit et la plus tendre amitié pour l'aimable Henriette. Elle devint une personne charmante; elle acquit de l'instruction et des talens : bonne, raisonnable, bienfaisante, elle étoit admirée et chérie de tout ce qui l'approchoit. Sa mère lui choisit un mari digne d'elle, dont elle fit le bonheur, et qui la rendit parfaitement heureuse.

A ces mots, madame de Clémire cessant de parler : « Eh quoi! s'écria Pulchérie, l'histoire est finie?...Ah! quel dommage!... — Si Mélite, reprit Caroline, eût eu autant de raison que madame Steinhausse, Delphine n'auroit jamais été paresseuse, capricieuse et méchante : ah! combien une bonne mère est utile!... »

En prononçant ces dernières paroles, Caroline baisa tendrement la main de sa

mère. « Maman, dit Pulchérie, je n'ai pas voulu vous interrompre dans un endroit intéressant de l'histoire; mais j'ai une question à vous faire : qu'est-ce que le mal aux yeux qui s'appelle *cataracte?* — C'est une maladie qui prive de la vue, quand elle se forme sur les deux yeux (6). » En achevant ces paroles, madame de Clémire se leva; il étoit plus tard qu'à l'ordinaire : mais les enfans avoient trouvé la veillée bien courte. Ils allèrent se coucher à regret, et ne rêvèrent toute la nuit qu'à Delphine.

Le jour suivant, Morel dit à César qu'il avoit fait le calcul de ce que coûteroit tout ce qu'il falloit acheter pour faire le cabinet vitré destiné aux papillons, et que cette dépense monteroit à sept ou huit louis. « Ce seroit un plaisir bien cher, dit César : on peut s'amuser à meilleur marché; et je vais tâcher de détourner mes sœurs de cette fantaisie. » En effet, il alla au moment même dans la chambre de ses sœurs. « Je viens, leur dit-il, vous offrir une occasion de prouver à maman qu'elle n'a pas perdu sa peine en nous contant

l'histoire de Delphine..... — Comment donc, mon frère?... — Oui, que nous avons profité des discours de madame Steinhausse. Vous souvenez-vous qu'elle dit qu'il ne faut pas se livrer à toutes ses fantaisies?... — Oh! oui, je m'en souviens. — Eh bien! notre chambre vitrée coûteroit huit louis... — Huit louis!... — Tout autant... Avec cette somme on pourroit faire quelque bonne action... — Peut-on faire une pension avec huit louis?... — Cette pension ne donneroit pas de quoi vivre; mais ces huit louis pourroient soulager une pauvre famille... — Allons, mon frère, nous renonçons à la chambre vitrée... Si j'avois su cela pourtant, je ne me serois pas donné tant de peine pour apprendre à faire du filet... — Bon! nous aurons tant d'autres amusemens!... Nous ferons comme Henriette, nous dessécherons des fleurs, des plantes; nous apprendrons la botanique, l'agriculture... — Nous demanderons à maman de l'argent pour faire de bonnes actions... — Maman n'est pas aussi riche que Mélite; elle n'est ici que par économie, elle ne

peut pas faire de pensions; mais vous savez comme elle est charitable pour les pauvres!... — Il faudra nous charger de découvrir quelque vieille bonne femme, bien à plaindre; si nous pouvions en trouver une aveugle! quelle joie!... nous ferions venir un chirurgien d'Autun, pour lui faire l'opération de la cataracte... — Sûrement; mais il faut aussi que nous soyons bien raisonnables, que nos amusemens ne coûtent rien; car maman ne seroit pas en état de nous donner en même temps de l'argent pour nos fantaisies et pour des cataractes... — Cela est vrai, on ne peut pas tout avoir... »

Après ce petit conseil, les enfans allèrent chez madame de Clémire, et lui firent part de la résolution qu'ils avoient prise. Madame de Clémire les embrassa et loua la bonté de leur cœur. « Conservez de tels sentimens, mes chers enfans, leur dit-elle; ils assureront votre bonheur et le mien; et, pour vous récompenser dès à présent, je vous promets de vous procurer l'occasion de dépenser, comme vous le souhaitez, les huit louis qu'auroit coûté

la chambre vitrée. — Ah ! maman, reprit Pulchérie, ajoutez à cela de nous promettre encore une histoire chaque soir, au lieu de *de temps en temps*, comme vous aviez dit d'abord. — Eh bien! je m'y engage, répondit madame de Clémire, à condition que vous ne me donnerez point de sujet de mécontentement; car l'enfant qui dans la journée n'aura pas été raisonnable sera le soir privé de la veillée. — Ah! que cela est rigoureux, ma chère maman! — Mais votre frère et votre sœur ne s'en plaignent pas... — Maman, j'ai plus à craindre qu'eux : je suis la plus jeune, et par conséquent la moins raisonnable... — Aussi je n'exige pas autant de vous... — Cela est vrai, maman, reprit Pulchérie : vous êtes la justice même; mais je n'en crains pas moins d'aller quelquefois me coucher sans veillée. »

Ce même matin, César alla se promener dans la campagne avec l'abbé. Étant arrivés auprès d'une chaumière, ils virent un petit paysan qui en battoit un autre infiniment plus grand et plus âgé que lui; l'aîné de ces enfans se contentoit d'éviter

les coups, et n'en portoit aucun. César s'approche de ce dernier : « Est-ce là votre frère, lui dit-il, qui vous bat de la sorte?... — Non, monsieur, répondit le paysan; c'est un de nos voisins... — Il est bien méchant! reprit César; et pourquoi, lorsqu'il vous bat ainsi, ne le lui rendez-vous pas?..... — Mais, monsieur, repartit le paysan, je ne veux pas : je suis le plus fort (a). » A ces mots, César regarda l'abbé, et lui dit tout bas : « Voilà un généreux petit enfant : il faut nous informer si sa famille est pauvre...—Quel âge avez-vous? demanda l'abbé au paysan. — Huit ans, monsieur. — Comment vous nommez-vous? — Augustin, pour vous servir. — Avez-vous père et mère?... — Oui, Dieu merci, et puis mon petit frère Colas, qui n'a que cinq ans. Tenez, voilà not' maison, là tout proche devant vous. — Ah! monsieur l'abbé, dit César, entrons dans cette chaumière. » L'abbé y consentit, et le petit Augustin conduisit César dans sa cabane.

(a) L'auteur de cet ouvrage a joui du plaisir d'entendre faire cette réponse. L'enfant avoit alors huit ans; il en a vingt-quatre aujourd'hui.

L'abbé s'entretint avec Madeleine, la mère d'Augustin, qui lui fit le plus touchant éloge de cet enfant, qui, lui disoit-elle, ne lui avoit jamais causé un moment de chagrin, et qui étoit si docile et si appliqué, que M. le curé lui donnoit des soins particuliers, et avoit pris la peine de lui apprendre lui-même à lire. En effet, cet enfant parloit étonnamment bien pour le fils d'un paysan; il avoit une physionomie intéressante, qui prévenoit en sa faveur. Madeleine conta plusieurs traits charmans de lui; elle parla beaucoup de l'amitié qu'il avoit pour son petit frère Colas, quoique, ajouta-t-elle, Colas ne fût souvent qu'un espiègle.

Après cette conversation, César fit promettre à Augustin de venir le voir au château; ensuite il sortit de la chaumière, et continua sa promenade. Quand l'abbé se trouva seul avec lui : « Avez-vous bien senti, lui dit-il, toute la sublimité du mot de cet enfant au sujet du petit paysan qui le battoit? *Je ne peux pas le lui rendre*, vous a-t-il répondu, *je suis le plus fort*... — Oui, sûrement, répondit César, j'ai bien

compris cela : il avoit pitié de la foiblesse de ce méchant petit garçon. — Justement, reprit l'abbé; et, en faveur de cette foiblesse, il excusoit l'emportement et l'arrogance..... — Augustin, dit César, est comme Turc, le grand chien de basse-cour, qui se laisse mordre avec tant de douceur par la petite chienne de maman... — Cette générosité, repartit l'abbé, est une vertu si naturelle, qu'on la trouve chez les nations les moins policées, et quelquefois même parmi les classes les plus méprisables. On lit dans l'Histoire générale des Voyages (a), qu'au Malabar on est plus en sûreté sous la simple escorte d'un seul enfant naïre (b), que sous celle des plus redoutables guerriers de la même tribu, parce que les voleurs du pays n'attaquent jamais que les voyageurs qu'ils rencontrent armés, et qu'ils ont au contraire un respect inviolable pour la foiblesse et l'enfance. Jugez donc, d'après tous ces exemples, combien est vil et dégradé l'homme

(a) Abrégé par M. de La Harpe, tom. V, pag. 130.

(b) La tribu des naïres est celle des nobles.

privé d'une vertu si naturelle, qu'un enfant sans éducation, des animaux, des brigands même la possèdent! C'est avec raison qu'on regarde comme un monstre celui qui abuse de sa force en opprimant le foible; car, en effet, on doit le regarder comme un assassin... — Un assassin!... — Mais, je vous le demande, si un homme armé d'une épée se battoit contre un autre homme qui n'auroit qu'une canne pour se défendre, ne seroit-il pas un assassin?... — Sans doute, il faut se battre à armes égales? — Eh bien! si je me battois à coups de poing avec vous, la partie seroit-elle égale? — Oh! non : votre coup de poing vaudrait mieux que le mien. — Vous ne pourriez me blesser, et moi je pourrois facilement vous tuer; en me battant avec vous je serois donc un assassin, puisque j'emploierois toute ma force contre un être infiniment plus foible que moi... — Oh! cela est clair. — Et que penseriez-vous d'une personne riche et en faveur à la cour, et qui, par son rang, en imposant à quelques gens obscurs, profiteroit de cette espèce de supériorité pour opprimer ces

derniers?... — Je pense que cette personne seroit presque aussi lâche et aussi cruelle que celle qui battroit quelqu'un hors d'état de se défendre. — Quand vous ne serez plus un enfant, si vous traitez durement les gens qui dépendront de vous, votre femme, vos enfans, vos domestiques, vous ferez donc une lâcheté?... — Assurément: je sens bien que, dès qu'on a pour soi la force ou l'autorité, l'on manque de générosité, d'humanité, si l'on n'est pas doux, patient et indulgent. — Quand on commande, il faut donc n'ordonner que des choses justes: il faut donc rendre heureux ceux qui nous sont soumis, ou bien l'on n'est qu'un tyran; et rien n'est plus méprisable et plus lâche qu'un tyran.»

Tout en causant ainsi, l'abbé et son élève arrivèrent au château au moment où l'on alloit se mettre à table. Ils y trouvèrent un gentilhomme du voisinage qu'ils ne connoissoient pas, et que madame de Clémire avoit retenu à dîner. Cet homme, nommé M. de La Palinière, âgé d'environ cinquante-cinq ans, étoit fort laid; il avoit d'ailleurs une grosse verrue sur le nez, des

sourcils très-épais, et une perruque ronde et noire placée de manière qu'elle lui enveloppoit le visage à peu près comme un bonnet de nuit, et lui cachoit presque entièrement le front ; en outre il bégayoit beaucoup, et il étoit excessivement distrait. Cette figure avoit tellement frappé Pulchérie, qu'elle ne pouvoit en détourner les yeux. M. de La Palinière ne disoit pas un mot qu'elle n'eût envie de rire ; cependant la crainte de déplaire à sa mère la forçoit à se contraindre, et tout le temps du dîner elle se conduisit assez bien.

En sortant de table, l'abbé, ayant déjà découvert que M. de La Palinière jouoit aux échecs, lui proposa de faire sa partie ; l'abbé, qui croyoit être un joueur de la seconde force, laissa entendre au provincial qu'il étoit de la première ; et, en conséquence, M. de La Palinière, avec beaucoup de modestie, demanda le tour. La baronne et madame de Clémire s'établirent à l'autre extrémité du salon, pour travailler à de la tapisserie, et Pulchérie s'assit à côté de l'abbé, afin d'être en face de M. de La Palinière, et de le considérer tout à son

aise. La partie d'échecs commence ; les deux joueurs paroissoient également attentifs ; ils gardoient l'un et l'autre le plus profond silence, quand tout-à-coup M. de La Palinière, de l'air du monde le plus tranquille, renverse et brouille toutes les pièces. L'abbé se mit à rire, croyant que c'étoit une distraction. « Que faites-vous donc? s'écria-t-il. — Vous vous êtes trompé, répondit M. de La Palinière ; c'est moi qui suis en état de vous donner la tour : recommençons. » A ces mots, l'abbé parut un peu surpris, et Pulchérie fit un grand éclat de rire.

En effet, on fait une nouvelle partie ; l'abbé est forcé de recevoir l'avantage qu'avoit accepté M. de La Palinière, et ce dernier le fait mat en dix coups. L'abbé, confondu, répéta plusieurs fois que son adversaire étoit de la première force, et M. de La Palinière soutint qu'il n'étoit pas de la seconde.

Pendant ce débat, Pulchérie rioit malicieusement, en répétant que *M. l'abbé ne jouoit donc pas aussi bien qu'il l'avoit toujours cru*, remarque qu'elle accompa-

gna de quelques moqueries très-impertinentes. Madame de Clémire, faisant toujours de la tapisserie, parut n'avoir pas remarqué tout ce qui s'étoit passé; mais quand M. de La Palinière fut parti, Pulchérie s'approcha du métier de sa mère, et, au bout d'un moment, elle demanda à la baronne si elle conteroit le soir une histoire bien longue. « Que vous importe, dit la baronne, puisque vous ne l'entendrez pas? — Comment! ma bonne-maman?... — Une petite fille moqueuse et impertinente n'est pas digne d'être admise à nos veillées. — Mais, ma bonne-maman, qu'ai-je donc fait?.. — Écoutez-moi, Pulchérie, dit madame de Clémire : si je cherchois à contrarier, à piquer une personne qui seroit mon égale, aurois-je un bon procédé? Non, sûrement : je serois, dans ce cas, impolie et malhonnête; on auroit le droit de penser que j'ai un mauvais caractère, et que je manque d'esprit. Si je voulois embarrasser et fâcher une personne au-dessus de moi, une personne faite pour m'inspirer du respect par son âge et son expérience, je serois alors encore plus coupable, et

absolument inexcusable. A présent, dites-moi, devez-vous du respect à l'ami de votre père et de votre mère, à l'homme qui se consacre entièrement à l'éducation de votre frère? Non-seulement M. l'abbé doit vous inspirer du respect; mais, si vous avez un bon cœur, vous avez sûrement beaucoup d'attachement pour lui... —Oui, maman, reprit Pulchérie en pleurant, je respecte M. l'abbé, et je l'aime...— Cependant, continua madame de Clémire, vous venez de vous moquer de lui, et vous avez fait tout ce qui dépendoit de vous pour le fâcher. Quand il seroit vrai qu'il eût la prétention de jouer parfaitement aux échecs, et que cette prétention ne fût pas fondée, devriez-vous chercher à faire remarquer ce petit ridicule? Avec un bon cœur, peut-on s'amuser des travers des autres? Avec du bon sens, peut-on montrer tant de malignité?.... surtout lorsqu'elle a pour objet une personne que nous devons aimer?—Oh! maman, s'écria Pulchérie en fondant en larmes, j'ai ri mal à propos, je le vois à présent, mais sans malignité...—En effet, maman, ajouta Ca-

roline attendrie, j'étois présente, et je crois que ma sœur n'avoit pas le projet de fâcher M. l'abbé. — Est-il bien vrai, interrompit madame de Clémire en regardant fixement Caroline, est-il bien vrai, ma fille, que vous pensiez cela ? » A ces mots, Caroline baissa les yeux, et ne répondit rien. « Et vous, Pulchérie, continua madame de Clémire, êtes-vous bien sûre d'avoir *ri sans malignité ?* L'embarras que vous supposiez à M. l'abbé ne vous a point divertie ? Vous ne lui avez rien dit avec le projet de le piquer ?... — Examinez-vous bien, et répondez-moi... — Maman... je ne suis pas capable de mentir.... — J'en suis persuadée... — Maman ! — Eh bien !... — Je ne mérite plus de rester aux veillées.... — Mais vous méritez toujours ma tendresse, reprit madame de Clémire en l'embrassant, puisque vous êtes sincère.. — Maman, ma chère maman, suis-je bannie pour toujours de la veillée ?.... — Non, pour huit jours seulement... — Ah Dieu !... Mais du moins, maman, me pardonnez-vous ?... — Oui, car je suis sûre que le tort que vous avez eu ne venoit point de votre

cœur... — Oui, maman, c'étoit seulement faute de réflexion..... — Je le crois, et le repentir que vous témoignez me fait espérer que vous ne retomberez jamais dans une semblable faute. A présent, poursuivit madame de Clémire, approchez, Caroline; j'ai aussi un reproche à vous faire : pour excuser votre sœur, vous venez tout-à-l'heure de parler contre votre conscience. — Maman..... je l'avoue ;..... mais.... — Le motif qui vous a fait trahir la vérité mérite sans doute de l'indulgence; cependant rien ne peut nous autoriser à mentir. Pour obliger votre sœur, vous seroit-il permis de ne pas exécuter un ordre que je vous aurois donné, en vous disant : Si vous y manquez, vous m'offenserez mortellement? — Oh! non, certainement, maman. — Eh bien! vous avez fait bien pis que me désobéir : vous avez désobéi à Dieu... — O ciel!.... Mais cela est vrai : les commandemens de Dieu défendent le mensonge! — D'ailleurs, soyez bien sûre que jamais le mensonge ne peut être véritablement utile : tôt ou tard il se découvre, et déshonore celui qui l'emploie;

tandis que la vérité, en obtenant l'estime, en attirant la confiance, nous sert même dans les occasions où l'on pourroit naturellement croire qu'elle devroit être dangereuse et nuisible. Cette réflexion si juste, dit la baronne, me rappelle un trait d'histoire très-intéressant.—Oh! ma bonne-maman, interrompit Pulchérie, si vous le dites à la veillée, je ne le saurai pas!...—Allons, reprit la baronne, je veux bien le conter dans cet instant. »

A ces mots, Pulchérie sauta au cou de sa grand'mère, qui la retint sur ses genoux; César et Caroline s'approchèrent, et la baronne reprenant la parole: « Le trait que vous désirez savoir, dit-elle, se trouve dans l'histoire des Arabes (*a*). Hégiage, célèbre guerrier arabe, mais d'un caractère cruel et féroce, avoit condamné plusieurs prisonniers de guerre à la mort; l'un d'eux, ayant obtenu d'Hégiage un moment d'audience, lui tint ce discours: « Vous devriez, seigneur, m'accorder ma grâce; car un jour Abdarrahman ayant

(*a*) Par M. l'abbé de Marigny, tom. II.

prononcé des imprécations contre vous, je *lui* représentai qu'il avoit tort; et dès cet instant j'ai toujours été brouillé avec lui.» Hégiage lui ayant demandé s'il avoit quelque témoin de ce fait, l'officier nomma un prisonnier près de subir la mort ainsi que lui. Le général fit avancer ce dernier, et, après l'avoir interrogé, il accorda la grâce que l'autre sollicitoit; ensuite il demanda à celui qui avoit servi de témoin, s'il avoit aussi pris sa défense contre Abdarrahman. Celui-ci, continuant de rendre hommage à la vérité, eut le courage de répondre qu'il n'avoit pas cru devoir le faire. Hégiage, malgré sa férocité, fut vivement frappé de tant de franchise et de grandeur d'âme. « Eh bien! reprit-il après un moment de silence, si je vous accordois la vie et la liberté, seriez-vous encore mon ennemi? — Non, seigneur, répondit le prisonnier. — Il suffit, dit Hégiage: je compte entièrement sur cette simple parole; vous m'avez trop prouvé l'horreur que vous cause le mensonge, pour que je puisse douter de vos promesses. Conservez cette vie qui vous est

moins chère que l'honneur et que la vérité, et recevez la liberté comme la juste récompense due à tant de vertu. »

« Vous voyez, mes enfans, continua la baronne, que la vérité, ainsi que l'a dit votre mère, nous sert même dans les circonstances où il semble qu'elle pourroit nous être funeste. N'auriez-vous pas cru que, dans cette occasion, elle eût dû redoubler la fureur d'un homme impérieux et sanguinaire! Cependant elle est si belle et si touchante, qu'au lieu d'irriter un tyran elle l'adoucit et le désarme.—Et puis, dit Pulchérie, quand une fois on a prouvé qu'on est bien vrai, on n'a pas besoin d'affirmer ce qu'on dit.—Sans doute, les protestations sont inutiles; un simple *oui* persuade mieux que tous les sermens que pourroit faire une personne dont la sincérité ne seroit pas bien reconnue. Vous vous rappelez à ce sujet, sans doute, la glorieuse preuve d'estime que Xénocrate reçut des Athéniens (*a*). Je vous ai lu ce

(*a*) *Voyez* Annales de la Vertu, tom. I, pag. 350. *Cet ouvrage se trouve chez les mêmes libraires.*

trait. Enfin on ne peut posséder cette précieuse qualité sans être véritablement vertueux : aussi tous les grands hommes ont-ils été particulièrement recommandables par leur amour pour la vérité ; entre autres Xénocrate, cet illustre philosophe, et Epaminondas, ce héros si vertueux, et qui avoit pour règle constante de ne *mentir jamais, même en riant* (*a*). »

Cette conversation fut interrompue par l'abbé, qui entra dans le salon, en demandant à madame de Clémire si elle vouloit voir le petit Augustin, qui venoit d'arriver avec sa mère. Madame de Clémire, à laquelle César avoit conté l'histoire de sa promenade, répondit qu'elle seroit charmée de faire connoissance avec Augustin ; et un moment après il parut avec Madeleine, qui offrit à madame de Clémire un petit panier rempli d'œufs frais. Augustin fut bien caressé de toute la famille. Madame de Clémire avoit déjà pris des informations sur la situation de Madeleine ;

(*a*) Discours sur l'histoire universelle, de Bossuet.

et, sachant qu'elle étoit pauvre, et que son mari étoit à peine convalescent d'une grande maladie, elle lui donna volontiers, à la sollicitation de César, quatre louis, moitié de la somme réservée pour une bonne action; et elle engagea Augustin à venir jouer tous les jours avec César. Augustin demanda la permission d'amener quelquefois avec lui son petit frère Colas, parce que, disoit-il, *Colas s'ennuieroit tout seul à la maison.* On loua l'amitié d'Augustin pour son frère, et la demande fut accordée.

Cependant le soir approchoit, et César et Caroline, voyant la peine extrême qu'éprouvoit leur sœur d'être privée de la veillée, résolurent l'un et l'autre de supplier leur grand'mère de ne point conter d'histoire durant les huit jours de la pénitence de Pulchérie; ils aimèrent mieux différer un plaisir qu'ils désiroient vivement, que de le goûter sans leur sœur. La baronne les approuva; et il fut décidé que tout le monde se passeroit de la veillée pendant huit jours.

Dans cet espace de temps, madame de

Clémire causant un soir avec ses enfans, Caroline lui dit : « Maman, vous nous avez défendu toute espèce de conversation avec les domestiques, parce qu'ils manquent d'éducation ; et cependant vous nous permettez de causer avec plusieurs paysans et vous-même vous paroissez prendre beaucoup de plaisir à vous entretenir avec le bonhomme Philippe, la vieille mère Monique et Madeleine. — Cela est vrai, répondit madame de Clémire, et je vais vous expliquer cette apparente contradiction. Les domestiques n'ont point d'éducation ; cependant l'habitude d'entendre parler leurs maîtres rend leur langage moins grossièrement mauvais que celui des paysans ; mais, dans un autre genre, ce langage n'en est pas moins défectueux ; car le vice principal que les gens délicats y trouvent tient beaucoup plus à la bassesse des expressions, à la puérilité des idées, qu'aux mots. En écoutant parler des paysans, je ne crains pas que vous preniez l'habitude de dire : *j'allions, je venions, j'ons, etc.* : ces manières de s'exprimer sont trop différentes des vôtres,

pour que vous puissiez les adopter; tandis qu'au contraire il seroit possible, à votre âge, que vous ne fussiez pas frappés du mauvais langage des domestiques, et que par conséquent vous l'imitassiez sans vous en apercevoir. D'ailleurs, les domestiques ont en général des défauts et des vices que leur donne presque inévitablement l'état servile qu'ils ont choisi. Si l'homme qui n'a point d'éducation n'est pas laborieux, s'il mène une vie oisive, s'il est fainéant et désœuvré, il est bien difficile qu'il soit vertueux. Un laquais, loin d'être occupé toute la journée par son service, passe les trois quarts du jour à ne rien faire; n'ayant aucune ressource en lui-même, ne sachant ni lire ni causer, il s'enivre, il joue; ses mœurs se corrompent, et bientôt il perd toute sa probité: voilà où conduisent l'ignorance, le désœuvrement et l'ennui; au lieu qu'un paysan, toujours occupé, toujours actif, vivant loin des villes et des mauvais exemples, conserve des goûts simples, des mœurs pures, et des vertus naturelles dont nous avons tous le germe au fond du cœur. Sans

doute, j'aime à m'entretenir avec des paysans; leur simplicité, leur naturel m'intéresse et m'attache; leurs expressions sont souvent comiques, mais jamais basses. Leur tour d'esprit original et singulier me rappelle les grâces naïves et piquantes de nos vieux auteurs français; surtout nos bons paysans bourguignons, qui ont conservé dans leur langage une si grande quantité de mots gaulois : enfin j'aime à les voir, à les contempler, parce qu'ils sont laborieux et vertueux; j'aime à les entendre, parce qu'ils sont vrais, et n'emploient jamais la plus légère exagération. L'autre jour, quand le bonhomme Philippe, en voyant courir Caroline, s'écrioit: *Oh! qu'alle est donc gente!* mon amour-propre de mère étoit bien plus satisfait que si j'eusse entendu dire à Paris cette phrase qu'on y prodigue tant : *Elle est ravissante!* Au reste, mes enfans, continua madame de Clémire, songez que je ne vous parle qu'en général, et que dans toutes ces espèces de jugemens il faut admettre plusieurs exceptions. On peut trouver quelques paysans vicieux, et l'on

peut rencontrer quelques domestiques vertueux : vous en avez la preuve en Morel, le laquais de César. D'ailleurs la chère bonne-maman nous contera dans quelques jours une histoire touchante, qui vous prouvera mieux encore qu'il n'est point d'état dans lequel on ne puisse trouver des vertus sublimes. — Maman, vous la savez donc cette touchante histoire? — Oui, et même nous en tenons les détails d'un de nos amis qui en a connu particulièrement les héros. — Oh! que j'ai envie de la savoir, cette histoire!.... — Et moi aussi!.... — Et moi aussi!.... — Dans quatre jours vous aurez cette satisfaction. — Ah! quatre jours! c'est bien long! »

Enfin ces quatre mortels jours s'écoulèrent : avec quel plaisir on vit naître le jour *de la veillée!* avec quelle joie on vit arriver la nuit!.... A huit heures un quart toute la famille avoit soupé; chacun prend sa place, et la baronne conte l'histoire suivante :

LE CHAUDRONNIER,

OU LA RECONNOISSANCE RÉCIPROQUE.

Le roi d'Angleterre Jacques II fut contraint d'abandonner son royaume; il vint se réfugier en France, et Louis XIV lui donna un asile à Saint-Germain. Quelques sujets fidèles avoient suivi le roi Jacques, et s'établirent à Saint-Germain. Madame de Varenne, dont je vais vous conter l'histoire, étoit d'une de ces familles irlandaises. Tout le temps de la vie de son mari elle vécut dans une honnête aisance; mais, devenue veuve, et se trouvant sans protection, sans parens, elle n'eut pas le crédit d'obtenir de la cour une partie de la pension qui avoit fait subsister son mari. Cependant elle écrivit aux ministres, elle envoya plusieurs placets; on lui répondit qu'*on mettroit sa demande sous les yeux du Roi*; elle prit des espérances qu'elle conserva près de deux ans. Enfin, ayant renouvelé ses demandes, elle reçut un refus positif et si formel, qu'il ne lui fut plus possible de s'aveugler sur son sort. Sa

situation étoit déplorable; depuis deux ans elle avoit été obligée de vendre successivement, pour vivre, son argenterie et une partie de ses meubles : il ne lui restoit aucune espèce de ressources. Son goût pour la solitude, sa piété et sa mauvaise santé l'avoient toujours tenue éloignée de la société; et particulièrement depuis la mort de son mari, elle avoit entièrement cessé de voir du monde. Elle se trouvoit donc sans appui, sans amis, sans espérance, dénuée de tout, plongée dans la plus affreuse misère; et pour comble de maux, elle avoit cinquante ans et une santé languissante et délabrée. Dans cette extrémité elle eut recours au véritable dispensateur des consolations et des grâces, à celui qui pouvoit changer son sort, ou lui donner le courage d'en supporter patiemment la rigueur; elle se jeta à genoux, elle pria Dieu avec confiance; et, bientôt fortifiée, élevée au-dessus d'elle-même, elle sentit que le calme renaissoit dans son âme; elle envisagea d'un œil ferme tout ce que son état avoit d'affreux. « Eh bien! dit-elle, puisqu'il faut toujours nécessairement la perdre, cette

existence fragile, qu'importe qu'elle soit anéantie par le dernier terme de la misère, ou par une maladie? Qu'importe de mourir sous un dais ou sur de la paille? Ma mort en sera-t-elle plus douloureuse, parce que je n'aurai rien à regretter sur la terre? Non sans doute; au contraire, je n'aurai besoin ni d'exhortation ni de courage; je n'aurai point de sacrifice à faire; abandonnée de l'univers entier, je ne penserai qu'à celui qui régit l'univers; je le verrai prêt à me recevoir, à me récompenser, et j'attendrai la mort comme le plus précieux de ses bienfaits. »

« Ah! quel courage! interrompit Caroline; est il possible de mourir sans regretter un peu la vie?... — Songez, ma fille, dit la baronne, que madame de Varonne n'avoit point d'enfans; — et qu'elle n'avoit plus ni père ni mari, ajouta madame de Clémire. — D'ailleurs, reprit la baronne, la religion peut donner cette sublime résignation, et je vous ai déjà dit que madame de Varonne avoit la piété la plus vraie (7) et la plus solide. Mais reprenons le fil de son histoire. »

Comme elle réfléchissoit sur sa destinée, Ambroise, son laquais, entra dans sa chambre. Il est nécessaire de vous faire connoître cet Ambroise; ainsi je vais vous le dépeindre. Ambroise avoit alors quarante ans, et depuis vingt années servoit madame de Varonne : il ne savoit ni lire ni écrire; il étoit naturellement brusque, taciturne, grondeur; il avoit toujours eu l'air de mépriser ses camarades et de bouder ses maîtres; sa mine constamment refrognée et son ton rempli d'humeur rendoient son service peu agréable. Cependant son exactitude, sa bonne conduite et sa parfaite fidélité l'avoient fait regarder dans tous les temps comme un excellent sujet et un domestique précieux; mais on ne lui connoissoit que des qualités essentielles, et il possédoit des vertus sublimes : et, sous un extérieur si grossier, il cachoit l'âme la plus sensible et la plus élevée.

Madame de Varonne, quelque temps après la mort de son mari, avoit renvoyé les gens de ce dernier, et n'avoit gardé qu'une cuisinière, une servante et Am-

broise. Enfin le temps étoit venu où il falloit encore congédier ces trois domestiques. Ambroise, comme je vous le disois, entra dans sa chambre : on étoit en hiver ; il tenoit une bûche, et alloit la mettre au feu, lorsque madame de Varonne lui dit : « Ecoutez, Ambroise, il faut que je vous parle. » Le ton ému avec lequel madame de Varonne prononça ces mots frappa Ambroise ; il pose vite sa bûche sur le plancher, il se relève, regarde sa maîtresse en disant : « Mon Dieu ! madame ! qu'est-ce qu'il y a ? — Ambroise, savez-vous ce que je dois à la cuisinière ? — Vous ne lui devez rien, madame, ni à moi, ni à Marie ; vous avez payé le mois hier..... — Ah ! tant mieux ; je ne m'en souvenois pas..... Eh bien ! Ambroise, il faut que vous disiez à la cuisinière et à Marie que je n'ai plus besoin de leurs services.... Et vous-même, mon cher Ambroise, il faut que vous cherchiez une autre condition. — Une autre condition !... Qu'est-ce que c'est que ça ?..... Non, je mourrai en vous servant. Non, madame, je ne vous quitterai point, quelque chose qui arrive.....

— Ambroise, vous ne connoissez pas ma situation. — Madame, vous ne connoissez pas Ambroise..... Eh bien! si on vous retranche tant de votre pension que vous n'ayez pas le moyen de payer vos gens, renvoyez les autres, à la bonne heure; mais moi je ne mérite pas que vous me chassiez avec eux. Je n'ai point l'âme mercenaire, madame..... — Mais, Ambroise, je suis ruinée, totalement ruinée. J'ai vendu tout ce que je possédois, et on m'ôte ma pension.... — On vous ôte votre pension!..... Ça n'est pas vrai, ça ne se peut pas. — Rien n'est plus certain cependant. — Ah! bon Dieu!..... — Il faut respecter, adorer les décrets de la Providence, et s'y soumettre sans murmure. Ambroise, j'éprouve une grande consolation dans mon malheur, c'est de me sentir parfaitement résignée. Hélas! tant d'autres êtres sur la terre, tant de familles vertueuses se trouvent dans la situation où je suis!..... Moi, du moins, je n'ai point d'enfans; je souffrirai seule : c'est peu souffrir..... — Non, non, s'écria Ambroise d'une voix entrecoupée, non, vous ne souf-

feignez pas! J'ai des bras, je sais travailler...
— Ah! mon cher Ambroise, interrompit madame de Varonne attendrie, je n'ai jamais douté de votre attachement;.... je n'en abuserai point. Voici seulement ce que j'en attends: c'est que vous alliez me louer une petite chambre à un cinquième étage. J'ai encore quelque argent qui pourra me suffire pour deux ou trois mois. Je travaillerai, je ferai du filet. Cherchez-moi dans Saint-Germain quelques pratiques: voilà tout ce que je vous demande, et tout ce que vous pourrez faire pour moi.» Pendant ce discours, Ambroise, debout vis-à-vis sa maîtresse, la considéroit en silence; et lorsqu'elle eut fini de parler, il tomba à ses pieds: «Ah! ma respectable maîtresse, s'écria-t-il, recevez le serment du pauvre Ambroise, qui s'engage à vous servir jusqu'à la fin de sa vie!...... et de meilleur cœur, avec plus de respect et plus d'obéissance que je n'ai jamais fait. Il y a vingt ans que vous me nourrissez, que vous m'habillez, que vous me faites vivre, et que vous me rendez la vie heureuse. J'ai bien souvent mésusé de votre

bonté et de votre patience. Ah ! madame, pardonnez-moi toutes les fautes que mon mauvais caractère m'a fait commettre envers vous. Je les réparerai, soyez-en sûre ; je ne demande au bon Dieu des jours que pour cela. » En achevant ces mots, Ambroise, baigné de larmes, se releva et sortit précipitamment, sans attendre de réponse.

Vous jugez facilement de quelle vive et profonde reconnoissance cet entretien dut pénétrer le cœur de madame de Varonne ; elle éprouvoit qu'il n'est point de maux dont ce sentiment si doux ne puisse diminuer l'amertume. Au bout de quelques minutes, Ambroise revint ; il tenoit un petit sac de peau, et le posant sur la cheminée : « Grâce à Dieu, dit-il, grâce à vous, madame, et à défunt monsieur, il y a là-dedans trente louis. Cet argent vient de vous, il vous appartient..... — Ambroise ! le fruit de vos épargnes durant vingt ans ! ô ciel !.... — Quand vous aviez de l'argent, vous m'en donniez ; quand vous n'en avez plus, je vous le rends : l'argent n'est bon qu'à cela. Je sais bien

que cette petite somme ne peut pas tirer madame d'embarras; mais voici comme je compte m'arranger. Il faut que madame se souvienne que je suis le fils d'un chaudronnier, et que je n'ai pas oublié mon premier métier; car, dans mes momens perdus, et quelquefois, quand madame me donnoit la permission de sortir, j'allois chez Nicault, un de mes pays, qui est chaudronnier, et par amusement je lui demandois de l'ouvrage. Eh bien! à présent je travaillerai sérieusement, et avec quel courage!...—Ah! c'en est trop, s'écria madame de Varonne; Ambroise, vertueux Ambroise, dans quel état indigne de vous le sort vous a-t-il placé!...—J'en suis content, reprit Ambroise, si madame peut s'accoutumer à son changement de situation.—Ambroise, votre attachement doit me consoler de tout. Mais comment supporterai-je de vous voir souffrir pour moi?—Souffrir en travaillant! et quand ce travail vous sera utile! Non, madame; pour moi je serai très-heureux. Dès demain je me mets à l'ouvrage. Nicault, qui est un brave homme, ne m'en laissera pas

manquer. Il est accrédité dans Saint-Germain, il a justement besoin d'un bon compagnon : je suis fort, je ferai bien l'ouvrage de deux, et tout ira bien. » Madame de Varonne, ne trouvant plus d'expressions capables de peindre ce qu'elle éprouvoit, levoit les yeux au ciel, et ne répondoit que par ses pleurs.

Cependant le lendemain la cuisinière et la servante furent congédiées. Ambroise loua dans Saint-Germain une petite chambre bien propre et bien claire, à un troisième étage, et il la meubla du peu de meubles qui restoient à sa maîtresse. Il y conduisit madame de Varonne. Elle y trouva un bon lit, un grand fauteuil bien commode, une petite table avec une écritoire et du papier, au-dessus de laquelle ses livres étoient rangés sur cinq ou six planches; une grande armoire qui contenoit son linge, ses robes, et une provision de fil pour travailler; un couvert d'argent, car Ambroise ne vouloit pas qu'elle mangeât dans de l'étain, et la bourse de peau qui renfermoit les trente louis. Dans un coin de la chambre, der-

rière un rideau, étoit cachée la petite vaisselle de terre qui devoit faire la cuisine de madame de Varonne. « Voilà, dit Ambroise, tout ce que j'ai pu trouver de mieux pour le prix que madame vouloit mettre à son loyer. Il n'y a qu'une chambre; mais la servante couchera sur un matelas qui est là roulé sous le lit de madame..... — Comment! la servante? interrompit madame de Varonne. — Pardi! madame peut-elle se passer d'une servante pour faire son pot-au-feu, ses commissions, pour la déshabiller?... — Mais, mon cher Ambroise!... — Oh! cette servante-là ne vous coûtera pas cher: c'est une enfant de treize ans; vous ne lui donnerez point de gages, et elle vivra des restes de madame. Pour ce qui est de moi, j'ai fait mon arrangement avec Nicault. Je lui ai dit que j'avois été compris dans la réforme que madame a été forcée de faire; je lui ai dit que j'étois dans le besoin, et que je ne demandois pas mieux que de travailler. Nicault, qui est riche, et qui est un brave homme et mon pays, me couchera chez lui: c'est à

deux pas d'ici; il me nourrira, et me donnera vingt sous par jour. La vie est à bon marché à Saint-Germain: ainsi, avec vingt sous par jour, madame pourra vivre tout doucement, d'autant qu'elle a quelques provisions, et un peu d'argent comptant. Je n'ai pas voulu dire tout cela devant la petite Suzanne, votre nouvelle servante. A présent je vais vous la chercher. » En achevant ces paroles, Ambroise sortit et revint un moment après, en tenant par la main une jolie petite fille, qu'il présenta à madame de Varonne, en disant: « Voilà la jeune fille dont j'ai eu l'honneur de parler à madame. Son père et sa mère sont pauvres, mais laborieux; ils ont six enfans, et madame fera une très-bonne action en prenant celle-ci à son service.» Après ce préambule, Ambroise, d'un ton sévère, exhorta Suzanne à se bien conduire; ensuite il prit congé de madame de Varonne, et s'en alla chez son ami Nicault.

Qui pourroit rendre compte de tout ce qui se passoit au fond de l'âme de madame de Varonne!... Non-seulement de tels pro-

cédés la pénétroient de reconnoissance et d'admiration, mais le changement subit qu'elle remarquoit dans les manières et dans l'humeur d'Ambroise, ne l'étonnoit pas moins : cet homme, qu'elle avoit toujours vu si brusque, si grossier, ne paroissoit plus être le même homme ; depuis *qu'il étoit* devenu son bienfaiteur, il n'étoit pas reconnoissable : il joignoit les égards aux procédés, la délicatesse à l'héroïsme, et son cœur lui avoit appris en un moment tout ce qu'on doit de ménagement et de respect aux infortunés. Il sentoit combien sont sacrées les obligations que nous imposent nos propres bienfaits ; il sentoit qu'on n'est pas véritablement généreux si l'on humilie, ou seulement si l'on embarrasse le malheureux que l'on secourt. Le lendemain du jour où madame de Varonne prit possession de son nouveau domicile, elle ne vit pas Ambroise dans le cours de la journée, parce qu'il travailloit ; mais il vint le soir un moment. Il pria madame de Varonne de donner une commission à Suzanne ; et quand il se trouva seul avec sa maîtresse, il tira de sa poche vingt sous

enveloppés dans un papier, et les posant sur la table : « *Voilà*, dit-il, *ma journée.* » Alors, sans attendre de réponse, il alla rappeler Suzanne, et retourna chez Nicault. Après un semblable emploi de sa journée, que le sommeil doit être paisible et que le réveil doit être doux ! par ce que nous éprouvons en faisant une bonne action, jugeons de la satisfaction inexprimable que peut procurer une action héroïque renouvelée tous les jours !

Ambroise, fidèle aux devoirs sublimes qu'il s'étoit imposés, venoit chaque soir faire une visite à madame de Varonne, et déposer chez elle le fruit des travaux de sa journée ; il ne se réservoit au bout de chaque mois que l'argent nécessaire pour payer son blanchissage et quelques bouteilles de bière bues les fêtes et dimanches ; encore ne retenoit-il pas cette légère somme, mais il la demandoit à madame de Varonne, et la recevoit comme un don. En vain madame de Varonne, sensiblement affligée de dépouiller ainsi le généreux Ambroise, vouloit lui persuader qu'elle pouvoit vivre en lui coûtant moins.

Ambroise alors, on ne l'écoutoit pas, ou paroissoit l'entendre avec tant de peine qu'elle étoit bientôt forcée de se taire.

Dans l'espoir d'engager Ambroise à se procurer un peu plus d'aisance, madame de Varonne, de son côté, travailloit presque sans relâche. Elle faisoit du filet; Suzanne l'aidoit dans cette occupation, et alloit vendre son ouvrage; mais quand madame de Varonne exagéroit à Ambroise le profit qu'elle retiroit de ce petit commerce, il répondoit simplement : *Tant mieux*, et sur-le-champ il parloit d'autre chose. Le temps n'apporta nul changement dans sa conduite, et durant quatre ans entiers on ne le vit jamais se démentir un seul instant. Enfin le moment approchoit où madame de Varonne devoit ressentir le chagrin le plus cruel et le plus déchirant pour son cœur. Un soir qu'elle attendoit Ambroise comme à l'ordinaire, elle vit entrer dans sa chambre la servante de Nicault, qui vint lui dire qu'Ambroise étoit malade, et qu'il avoit été forcé de se mettre au lit. A cette nouvelle, madame de Varonne pria la servante de la con-

duire sur-le-champ chez Nicault; et en même temps elle ordonna à Suzanne d'aller chercher un médecin. Madame de Varonne, en arrivant chez Nicault, causa beaucoup de surprise à ce dernier, qui ne l'avoit jamais vue. Elle lui dit qu'elle vouloit aller dans la chambre d'Ambroise. « Mais, madame, reprit Nicault, c'est impossible.....—Comment?—Il faut monter une échelle pour arriver à ce grenier...—Une échelle?....Ah! pauvre Ambroise!.... Allons, conduisez-moi..... —Mais, madame, encore une fois, vous risquerez de vous rompre le cou; et puis vous ne pourrez vous tenir debout chez Ambroise, il est niché dans un si vilain trou! » A ces mots, madame de Varonne ne put retenir ses larmes; et priant Nicault de la guider, il la mène au bas d'une petite échelle qu'elle eut bien de la peine à monter, et qui la conduisit dans le coin d'un triste grenier, où elle trouva Ambroise couché sur une paillasse. « Ah! mon cher Ambroise! s'écria-t-elle en le voyant, dans quel état je vous trouve! et vous disiez que votre logement vous plaisoit, que

vous étiez parfaitement bien! » Ambroise n'étoit pas en état de répondre à madame de Varonne; depuis près d'une heure il n'avoit plus sa tête, et madame de Varonne, s'en apercevant bientôt, se livra à la plus juste douleur. Enfin Suzanne revint avec un médecin : ce dernier, en entrant dans le galetas d'Ambroise, fut étrangement surpris de voir auprès de la paillasse d'un pauvre garçon chaudronnier une dame décemment mise, dont l'air noble annonçoit la naissance, et qui paroissoit accablée de désespoir. Il s'approcha du malade, l'examina attentivement, et dit qu'on l'avoit appelé trop tard. Jugez de l'état de madame de Varonne, lorsqu'elle entendit prononcer ce funeste arrêt! « Aussi, dit Nicault, c'est sa faute, à ce pauvre Ambroise : il y a plus de huit jours qu'il est malade et que je voulois l'empêcher de travailler; mais il alloit toujours son train. Il ne s'est alité que ce matin, encore avec bien de la peine. Pour entrer chez nous, il s'étoit chargé de plus d'ouvrage qu'il n'en pouvoit faire; il s'est tué à force de travailler. » Chaque mot

de ce discours étoit un trait mortel pour la malheureuse madame de Varonne. Elle s'avança vers le médecin, et, baignée de larmes, les mains jointes, elle le conjura de ne pas abandonner Ambroise. Le médecin avoit de l'humanité; d'ailleurs tout ce qu'il voyoit excitoit vivement sa curiosité; ainsi il s'engagea facilement à passer une partie de la nuit avec Ambroise. Madame de Varonne envoya chercher chez elle des matelas, des couvertures, du linge; elle voulut faire avec Suzanne un lit pour Ambroise, et dans lequel le médecin et Nicault le posèrent doucement; ensuite madame de Varonne se jeta sur une escabelle de bois, et donna un libre cours à ses pleurs. Sur les quatre heures du matin, le médecin se retira, après avoir fait saigner le malade, en promettant de revenir à midi. Vous imaginez bien que madame de Varonne ne quitta pas Ambroise un moment; elle passa quarante-huit heures à son chevet sans recevoir du médecin la plus légère espérance; enfin, le troisième jour, le médecin dit qu'il croyoit apercevoir du

mieux; et le soir même il déclara qu'il répondoit de la vie d'Ambroise.

La baronne en étoit là de son récit, lorsque madame de Clémire, craignant qu'un plus long discours ne la fatiguât, l'interrompit, quoiqu'il ne fût pas neuf heures et demie, et l'engagea à réserver le reste de son histoire pour le lendemain. « Eh quoi! déjà? s'écria Caroline; il est encore de si bonne heure!...—Et vous ne remarquez pas, dit madame de Clémire, que depuis un quart d'heure votre bonne maman est enrouée, et qu'elle a toussé plusieurs fois?......—Maman!...... —Un cœur sensible devroit rendre plus attentif, un cœur sensible inspire toujours la crainte d'abuser de la bonté qu'on nous témoigne.....—Maman, je sens à présent tout mon tort.—Dans ce cas, je suis sûre que vous n'y retomberez plus, et qu'une autre fois vous n'hésiterez pas à sacrifier vos plaisirs à la reconnoissance, et même à de simples égards de société. » Après cette petite leçon on alla se coucher, et le lendemain la baronne continua son récit de cette manière:

Je ne vous peindrai point la joie, les transports de madame de Varonne en voyant Ambroise hors de danger; elle désiroit de veiller encore la nuit suivante, mais Ambroise, qui avoit repris sa connoissance, ne voulut jamais y consentir. Elle retourna chez elle accablée de fatigue; le médecin fut la voir le lendemain, et il lui témoigna tant d'intérêt, il lui avoit inspiré tant de reconnoissance pour tous les soins qu'il avoit prodigués à Ambroise, que madame de Varonne ne put se défendre de répondre à ses questions. Elle satisfit sa curiosité, et lui conta son histoire. Trois jours après cette confidence, le médecin, qui n'habitoit pas ordinairement Saint-Germain, fut obligé de retourner à Paris; il partit précipitamment, laissant madame de Varonne en bonne santé, et Ambroise convalescent.

Cependant madame de Varonne se trouvoit dans une situation aussi pressante que malheureuse; en huit jours elle avoit dépensé pour Ambroise le peu d'argent qu'elle possédoit : elle en avoit assez pour vivre quatre ou cinq jours; mais à cette

époque Ambroise ne seroit pas encore en état de se remettre à l'ouvrage, et elle frémissoit en songeant que la nécessité le contraindroit à travailler, au risque de retomber malade. Ce fut alors qu'elle sentit l'horreur de sa situation; elle se reprocha amèrement d'avoir accepté les secours du généreux Ambroise. «Sans moi, disoit-elle, il seroit heureux, son travail auroit pu lui procurer une honnête subsistance; son attachement pour moi lui a ravi sa tranquillité, son bonheur,.... et va peut-être lui coûter la vie!.... et moi je mourrai sans m'acquitter.... M'acquitter.... hélas! quand il me seroit possible de disposer à mon gré des événemens, pourrois-je m'acquitter jamais! Dieu seul la sauroit payer, cette dette sacrée! Dieu seul peut récompenser dignement une vertu si sublime!...»

Un soir que madame de Varonne étoit profondément absorbée dans ses douloureuses réflexions, Suzanne, tout essoufflée, entra dans sa chambre, en lui disant qu'une belle dame demandoit à la voir... «Elle se trompe sûrement, répondit ma-

dame de Varonne. — Non, non, répondit Suzanne, je l'ai vue la belle dame; elle a dit comme ça: *Madame de Varonne, qui demeure ici, chez M. Daviet, au troisième étage sur la cour*; elle disoit cela de sa voiture; une voiture avec six beaux chevaux! Moi j'étois sur le pas de la porte: *Madame*, ai-je fait, *c'est ici*. La dame m'a répondu: *Voulez-vous bien aller dire à madame de Varonne que je lui demande en grâce de m'accorder un moment d'entretien?* Là-dessus j'ai pris mes jambes à mon cou...» Comme Suzanne achevoit ces mots, madame de Varonne entendit frapper doucement à la porte; elle se leva avec une extrême émotion, alla ouvrir, et elle vit entrer en effet une dame parfaitement belle, qui s'avança d'un air timide et attendri. Madame de Varonne renvoya Suzanne. Lorsqu'elle se trouva seule avec l'inconnue, cette dernière prenant la parole: « Je suis charmée, madame, lui dit-elle, de vous annoncer que le Roi vient enfin d'être informé de votre situation, et que sa bonté le porte à réparer les injustices de la fortune envers

vous.... — Oh! Ambroise!.... » s'écria madame de Varonne en joignant les mains, et les élevant vers le ciel avec toute l'expression de la joie et de la reconnoissance la plus vive.... A cette exclamation, l'inconnue ne put retenir ses pleurs; elle s'approcha de madame de Varonne, et lui prenant affectueusement les mains: « Venez, madame, lui dit-elle, venez dans le nouveau logement qui vous est préparé!.. — Ah! madame, interrompit madame de Varonne, comment pourrai-je vous exprimer?... Mais, si j'osois... je vous demanderois la permission... Madame, j'ai un bienfaiteur, daignez souffrir qu'avant tout j'aille l'instruire... — Je vais vous laisser en liberté, reprit l'inconnue; dans la crainte de vous gêner, je ne vous accompagnerai point à votre maison, j'irai de mon côté; mais je vais vous conduire à votre voiture, qui vous attend à la porte.. » — Ma voiture!... — Oui, madame, ne perdons plus de temps, venez. » En disant ces mots, l'inconnue donnant le bras à madame de Varonne, qui pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes, sortit

avec elle et descendit l'escalier. Arrivée près de la porte, l'inconnue dit à un laquais qui l'attendoit : « *Appelez les gens de madame de Varonne.* » Cette dernière croyoit rêver; son étonnement s'accrut encore en voyant un laquais vêtu de gris faire approcher une voiture simple et commode, et dire ensuite : « *Voilà la voiture de madame.* » Alors la dame inconnue, faisant ouvrir la portière du carrosse, y fit entrer madame de Varonne, et la quitta pour aller rejoindre sa voiture. Le nouveau laquais de madame de Varonne lui demandant ses ordres, fut prié bien poliment, et avec une voix tremblante, de prendre le chemin de la maison de M. Nicault, le chaudronnier. Vous concevez bien, mes enfans, la vive émotion et le battement de cœur que la vue de cette maison dut causer à madame de Varonne !... Elle tire le cordon : on arrête ; elle ouvre elle-même la portière, et s'appuyant sur l'épaule de son laquais, elle entre dans la boutique de Nicault. Le premier objet qu'elle aperçoit, c'est Ambroise lui-même dans son habit d'ou-

vrier, Ambroise ; à peine convalescent, mais qui, malgré sa foiblesse, avoit voulu essayer de se mettre à l'ouvrage... Madame de Varonne, en le voyant travailler, éprouva un attendrissement d'une douceur inexprimable. Il travailloit pour elle, et elle alloit l'arracher pour jamais à ses travaux pénibles, à la misère, à la fatigue. Elle goûtoit dans toute sa pureté tout le bonheur que la reconnoissance la plus profonde et la mieux fondée peut procurer aux belles âmes. « O mon cher Ambroise ! s'écria-t-elle avec transport, venez, suivez-moi... venez... quittez cet ouvrage ; vous ne le reprendrez plus : votre sort est changé... Venez ; ne différez pas davantage. » Ambroise, frappé d'étonnement, demande en vain des explications ; en vain il veut du moins obtenir le temps nécessaire pour s'habiller et se revêtir de son habit des dimanches ; madame de Varonne n'est en état ni de l'écouter, ni de lui répondre. Elle saisit son bras, elle l'entraîne, sort avec lui, et le force de monter dans sa voiture. Alors son laquais dit : « *Madame veut-elle aller dans sa nou-*

velle maison? » Madame de Varonne tressaillant à ces mots : « Oui, répondit-elle en regardant Ambroise, menez-nous dans *notre maison.* »

Pendant le chemin, madame de Varonne instruisit Ambroise de la visite de la dame inconnue. Ambroise l'écoutoit avec une joie mêlée de crainte et de doute ; il osoit à peine compter sur un bonheur si extraordinaire et si inespéré. Enfin la voiture s'arrête à la porte d'une jolie petite maison dans la forêt de Saint-Germain. Madame de Varonne et Ambroise descendent ; ils entrent dans un salon dans lequel ils trouvent la dame inconnue qui les attendoit. Cette dernière s'avance vers madame de Varonne, en lui présentant un papier : « Voilà, madame, lui dit-elle, ce que le Roi a daigné me charger de vous remettre ; c'est le brevet d'une pension de dix mille livres ; et il vous laisse encore la liberté d'assurer la moitié de cette pension à la personne que vous voudrez désigner. — Ah ! quel bienfait, s'écria madame de Varonne. La voilà, madame, cette personne ; voilà l'homme vertueux et sublime, véri-

tablement digne de votre protection et des grâces de son souverain. » A ces mots, Ambroise, qui jusque-là s'étoit tenu caché derrière sa maîtresse, sentit augmenter son embarras; il fit quelques pas en arrière, d'un air honteux, en ôtant son bonnet; et malgré l'excès de sa joie, il éprouvoit une confusion pénible en s'entendant louer de la sorte; d'ailleurs il étoit assez fâché de paroître devant la dame, à cette première entrevue, sans perruque, avec son tablier de cuir et sa veste sale; et il regrettoit un peu son habit des dimanches... L'inconnue s'approcha de lui: « Arrêtez, Ambroise, lui dit-elle; arrêtez, laissez-moi vous regarder un moment...—Mon Dieu! madame, reprit Ambroise en baissant la tête et en retournant son bonnet, je n'ai rien fait que de bien naturel: il n'y a pas là de quoi s'étonner... » Ici madame de Varonne l'interrompit, pour détailler avec autant de chaleur que de rapidité tout ce qu'elle devoit à Ambroise. Après ce récit, l'inconnue, vivement attendrie, soupira, et levant les yeux au ciel: « Enfin, dit-elle, après avoir vu tant d'ingrats, je goûte donc

le plaisir de découvrir deux cœurs véritablement sensibles et reconnoissans !... Adieu, madame, continua-t-elle : cette maison et tous les meubles qu'elle contient vous appartiennent; et vous allez toucher, dans un moment, le premier quartier de votre pension.» En achevant ces mots, l'inconnue fit quelques pas vers la porte. Madame de Varonne courut à elle, et, avec un visage baigné de larmes, se précipita à ses genoux. L'inconnue la releva, l'embrassa affectueusement et sortit. A peine l'inconnue étoit-elle sortie, que la porte se rouvrit, et madame de Varonne aperçut le médecin auquel Ambroise devoit la vie...

«Ah! je m'en doutois, s'écria César, que c'étoit ce bon médecin qui avoit tout conté à la dame. — Précisément, reprit la baronne; et madame de Varonne, en le voyant, le devina facilement. » Après lui avoir témoigné toute la reconnoissance dont elle étoit pénétrée, elle le questionna, et le médecin lui apprit que l'inconnue se nommoit madame de P***, qu'elle habitoit toujours Versailles, et qu'elle avoit beaucoup de crédit. «Depuis dix ans, continua-

t-il, je suis son médecin : je connoissois sa bienfaisance, j'étois certain de l'intéresser vivement en lui contant votre histoire. En effet, aussitôt qu'elle en a su les détails, elle a fait l'acquisition de cette petite maison, et elle a obtenu du Roi la pension dont elle vous a donné le brevet.»

Comme le médecin achevoit ce récit, un laquais entra, et dit à madame de Varonne qu'elle étoit servie. Elle retint le médecin à souper, et, s'appuyant sur le bras d'Ambroise, elle passa dans sa salle à manger. Alors elle invita Ambroise à s'asseoir à côté d'elle, et ce dernier s'en défendant en disant qu'il n'étoit pas fait pour se mettre à table avec elle : « Eh quoi ! reprit-elle, mon bienfaiteur et mon ami n'est-il pas mon égal ?» Le modeste, le généreux Ambroise obéit ; et madame de Varonne, placée entre lui et le médecin, goûta dans cette heureuse soirée tous les plaisirs purs et délicieux que peuvent procurer à un cœur tendre et la reconnoissance et le bonheur inexprimable de prouver toute l'étendue d'un sentiment si vertueux et si doux.

Vous jugez bien qu'Ambroise, le lendemain, grâce à madame de Varonne, eut des habits convenables à sa nouvelle fortune, et que son appartement fut meublé et arrangé avec autant de recherche que de soins; que madame de Varonne partagea toute sa vie avec lui tout ce qu'elle possédoit; et qu'enfin elle ne reçut et ne vit jamais d'argent sans se rappeler, avec un profond attendrissement, ce temps où le fidèle Ambroise lui apportoit ses vingt sous, en lui disant : *Voilà ma journée.*

«Cette histoire, mes enfans, continua la baronne, prouve, comme nous vous le disions, qu'il n'est point de classe, point d'état où l'on ne puisse trouver des vertus héroïques : elle prouve encore que, si nous entendions bien nos intérêts, nous serions toujours constamment vertueux. Il est bien rare qu'une belle action reste secrète; il est impossible qu'une conduite sublime demeure ignorée et n'obtienne pas une éclatante récompense. Ambroise, en se sacrifiant pour sa maîtresse, n'avoit consulté que son cœur; mais supposons un moment qu'il n'eût eu que de l'esprit

et de l'ambition, il n'auroit pu suivre un meilleur plan de conduite pour arriver à la fortune. Voici la manière dont il eût raisonné dans ce cas: « Je veux m'élever au-dessus de mon état; comment m'y prendrai-je? Je suis pauvre, obscur; comment ferai-je pour attirer les regards et la bienveillance de ceux qui pourroient changer mon sort? Quels sont les plus sûrs moyens de fixer sur soi l'attention des hommes, et de leur inspirer un vif intérêt? Des talens, je n'en ai point. Mais quand j'en aurois même de supérieurs, je serois confondu avec tant d'autres! D'ailleurs, si les talens peuvent plaire, éblouir, ils ne sauroient séduire qu'une très-petite classe; peu de gens en connoissent le prix, et la froide admiration qu'ils inspirent ne vient jamais du cœur. Quel est donc le mérite qui intéresse universellement? Ce charme irrésistible n'appartient qu'à la seule vertu; mais, pour me faire distinguer, la probité ne me suffira pas; elle obtient l'estime, et non l'admiration....... Le sort m'offre une occasion d'atteindre le but que je me propose. Madame de Varonne est près de

succomber sous le poids de la misère : qu'elle me doive son existence. Sa reconnoissance tôt ou tard trouvera bien les moyens de donner de l'éclat à cette bonne action : en attendant, je la tairai ; car, si elle n'étoit divulguée que par moi, elle perdroit tout son prix.....»

—Ah ! rien n'est plus vrai, interrompit César : c'auroit été raisonner à merveille. L'intérêt personnel auroit pu seul conseiller à Ambroise tout ce que la vertu lui fit faire.—Sans doute, ajouta madame de Clémire ; et ce rapport qui vous frappe existe pour tous les hommes et dans toutes les occasions de la vie. L'intérêt personnel bien entendu doit nous engager à être sincères, droits, équitables, généreux. Aussi un écrivain célèbre a dit (*a*) : *C'est par sottise qu'on est méchant ; c'est par sottise qu'on est fourbe ; et c'est par une sottise plus grande qu'on attache des idées de force et de grandeur au crime impudent ; des idées d'esprit et de talens à la fraude et à l'artifice.*

(*a*) M. Gaillard, *Histoire de Charlemagne*, t. I, page 279.

—Comment! maman, s'écria Caroline, *il* existe des gens qui trouvent de la grandeur dans le crime? —Malheureusement, répondit madame de Clémire, l'histoire vous en fournira plus d'une preuve. Presque tous les historiens prodiguent le surnom de *grand* à des hommes, à des souverains qui ne sont célèbres que par leurs injustices et leurs usurpations; aux conquérans, par exemple. — L'on peut donc devenir célèbre sans être vertueux? — Assurément; mais on sera malheureux et haï. Il suffit de faire des choses extraordinaires pour être célèbre; tandis qu'on n'obtient une célébrité désirable, c'est-à-dire glorieuse, qu'en faisant des actions vertueuses. — J'entends et je comprends aussi que, faute de réfléchir, on puisse quelquefois admirer les conquérans, parce que leur courage fait excuser leur injustice. —Mais, maman, comment peut-on regarder l'artifice comme une preuve d'esprit? — Il n'y a que les sots qui pensent ainsi; les sots forment une classe très-nombreuse : voilà pourquoi vous trouverez tant de gens qui ont adopté cette

opinion. Écoutez encore à ce sujet l'auteur que je vous citois tout-à-l'heure. Tout homme de mauvaise foi, dit-il (a), *est essentiellement maladroit, va directement contre son but, et il sera tôt ou tard, mais infailliblement, et par la nature des choses, la victime de ses artifices, parce qu'il n'en est point qu'on puisse dérober entièrement aux regards, ou du moins aux soupçons, et qu'il n'en est pas qui n'irrite et ne révolte dès qu'il est aperçu.* » Cette citation termina la cinquième veillée du château. Madame de Clémire se leva, et chacun se retira, charmé de l'histoire de madame de Varonne, et de la vertu du bon Ambroise.

On étoit alors au vingt-cinq de février; le froid étoit excessif; cependant madame de Clémire avoit promis à César de faire avec lui une longue promenade le lendemain matin. César conjura sa mère de le mener au bois de Foulin. Madame de Clémire y consentit; et comme Caroline et Pulchérie étoient enrhumées, elles ne

(a) *Histoire de Charlemagne*, tom. II, pag. 460.

furent point de cette partie. A dix heures précises, madame de Glémire et son fils sortirent à pied, suivis d'une voiture; car la course étant de trois lieues, il falloit en faire la moitié en voiture, afin de ne pas retarder le dîner, qu'on servoit toujours à midi. Le froid n'avoit pas encore été aussi piquant de tout l'hiver. César s'en plaignit d'abord un peu; ensuite, au bout d'un quart d'heure, il dit qu'il le trouvoit fort supportable. « Cependant, reprit madame de Glémire, il est aussi vigoureux qu'au moment où nous sommes partis; mais vous y êtes accoutumé, et vous n'en souffrez plus. Il en est ainsi de tous les maux physiques; on s'accoutume à tous ceux qu'on peut supporter sans mourir : l'habitude familiarise avec les objets qui paroissent les plus effrayans, les plus dangereux : elle fait plus encore; elle familiarise avec la douleur même, ou, pour mieux dire, elle en émousse, elle en détruit le sentiment. Il est très-salutaire de se pénétrer de cette vérité, afin de pouvoir envisager avec courage et tranquillité toutes les peines attachées à la condition humaine. — Mais, in-

terrompit César, il y a des personnes naturellement si délicates, qu'elles ne pourroient s'accoutumer à souffrir. Je me souviens, maman, de vous avoir entendu dire que madame de B..., après la perte de son procès, ne put jamais s'accoutumer à la pauvreté et au séjour de la campagne. — Cela est vrai, répondit madame de Clémire; mais cet exemple est rare : il faut ne le regarder que comme une exception; et cette exception n'a lieu que pour les personnes décidément lâches. Au reste, cette lâcheté n'est point dans la nature; elle n'est jamais que l'effet de la corruption causée par une mauvaise éducation. — Ainsi donc, maman, beaucoup de gens qui nous paroissent bien malheureux, ne le sont pas autant que nous le croyons. — C'est-à-dire qu'ils souffrent moins que nous ne l'imaginons; mais par-là même ils sont plus dignes de notre intérêt et de nos secours. L'infortuné qui se soumet courageusement à son sort, et qui souffre sans se plaindre, est sans doute un être aussi respectable qu'intéressant. Ainsi il faudroit avoir une âme bien grossière et

bien insensible, pour refuser de la pitié à *l'homme* malheureux qui, à force de souffrir, s'est endurci contre la douleur. Cette résignation vertueuse doit exciter notre admiration, et rendre notre compassion plus tendre et plus active. Enfin, il est d'*ailleurs* très-naturel de plaindre vivement des maux que l'on supporteroit soi-même facilement. Ce sentiment, qui a quelque chose de sublime, est commun à toutes les belles âmes, et nous en voyons tous les jours mille preuves frappantes. Par exemple, je me regarde saigner, je tiens *moi-même* la lumière; ce qui est fort simple; et je ne puis, sans quelque peine, voir piquer une autre personne. J'ai vu votre père se casser le bras, se le faire remettre sans se plaindre, et je l'ai vu près de se trouver mal le jour où il fut témoin du même accident arrivé à Thibaut, le valet-de-chambre de votre oncle. —Ah! je comprends bien cela, dit César: assurément je tombe, je me blesse, je me coupe sans aucun chagrin, et je ne puis voir couler le sang de qui que ce soit, sans éprouver une vraie douleur. —Vous

sentez donc, reprit madame de Clémire, qu'il *n'est* pas toujours naturel de se préférer aux autres, et que l'homme constamment personnel (*a*) n'est qu'un être dégradé et corrompu. »

Comme madame de Clémire achevoit ces mots, elle se trouva à l'entrée d'une vaste prairie couverte de neige, et traversée par un ruisseau gelé, sur lequel César eut envie de faire quelques glissades : il se mit ensuite à courir vers un petit bois qui bordoit un des côtés de la prairie. Il entra dans le taillis, et madame de Clémire le perdit de vue. Au bout d'un instant, madame de Clémire voit reparoître César, qui s'écrie de toute sa force, en s'avançant vers elle : « Ah ! venez, venez : peut-être ne sont-ils pas morts..... — Que voulez-vous dire ? demanda madame de Clémire ; qu'avez-vous vu ?.... — Hélas ! deux pauvres petits enfans que le froid a saisis, et qui sont là couchés sans connoissance. » A ces mots madame de Clémire doubla le pas.

(*a*) C'est-à-dire, qui rapporte tout à lui, qui n'est touché que de ce qui lui est propre.

César, pénétré d'attendrissement et de pitié, la conduit auprès d'un buisson où l'on aperçoit les deux enfans couchés de manière qu'on ne pouvoit voir leur visage. Madame de Clémire approche; elle voit alors le plus grand des deux enfans déshabillé et nu en chemise, couché sur l'autre enfant. « O ciel, *s'écria-t-elle*, ce sont sans doute deux frères, et l'aîné a eu la générosité de se dépouiller de tous ses habits pour en revêtir son frère!.... O charmant enfant!... Pourvu que nous ne soyons pas arrivés trop tard!... » En disant ces paroles, elle s'avance en ordonnant à ses gens de prendre les deux petits paysans, et de les mettre dans sa voiture. César, au moment même, défait sa redingote et la jette sur l'aîné des enfans. Alors Morel, le laquais de César, prend dans ses bras ce petit paysan, en disant : *Il est bien roide, je le crois mort.* En faisant ce mouvement, il découvrit le visage de l'enfant. César le regarde et s'écrie en fondant en larmes : « Dieu! c'est notre bon petit Augustin, avec Colas son frère! » César ne se trompoit pas. Cette reconnoissance redoubla aussi l'in-

térêt et l'attendrissement de madame de Clémire; elle mêla ses pleurs à ceux de César. Son cœur se déchiroit en voyant la mort peinte sur le visage du généreux Augustin, et surtout en se représentant le désespoir que sa perte feroit éprouver à la malheureuse mère de ce précieux enfant. Cependant Morel et un autre laquais tenoient les deux enfans dans leurs bras, en assurant qu'ils étoient morts. « N'importe, dit madame de Clémire, mettez-les dans ma voiture. Morel, montez-y avec eux. Essayez de les réchauffer tout doucement, et conduisez-les au château le plus promptement que vous pourrez. Labrie restera avec mon fils et moi, et nous nous en retournerons à pied. » En effet, Morel, obéissant sans délai à sa maîtresse, porta les deux enfans dans la voiture, et sur-le-champ y monta avec eux. Au bout de quelques minutes madame de Clémire et César perdirent de vue la voiture. Ils hâtèrent leur marche autant qu'il leur fut possible, et ils entrèrent dans l'avenue du château, extrêmement fatigués, et surtout remplis d'inquiétude sur le sort d'Augustin et de

son petit frère. Enfin, à la moitié de l'avenue, madame de Clémire aperçut l'abbé avec Caroline et Pulchérie. Ces deux dernières, aussitôt qu'elles purent être entendues de leur mère, s'écrièrent qu'Augustin et Colas vivoient... A cette nouvelle, César pleura de joie, et courut embrasser ses sœurs avec transport. On rentre au château précipitamment, et madame de Clémire, suivie de ses enfans, court à la chambre où l'on avoit établi Augustin et Colas. Elle les trouva un peu ranimés, mais n'ayant pas encore repris leur connoissance. Elle envoya chercher leur mère, qui arriva au moment où le petit Colas, qui avoit moins souffert que son frère, commençoit à ouvrir les yeux, et à prononcer quelques mots. Une heure après, Augustin donna quelques signes de connoissance. Il reconnut sa mère, et bégaya le nom de son frère. Enfin sur le soir, un médecin, qu'on avoit envoyé chercher, arriva, et il déclara que, quoique les enfans fussent encore dans un état très-inquiétant, il les croyoit cependant hors de danger. Madeleine, un peu tranquillisée,

questionnée par madame de Clémire sur ce triste événement, lui conta que ses deux enfans étoient sortis de la maison à huit heures pour aller ramasser des feuilles dans le bois, mais qu'ils avoient été plus loin qu'à l'ordinaire; que, sur les neuf heures et demie, ne les voyant pas revenir, elle avoit envoyé son mari les chercher; et que ce dernier, trompé par les traces d'autres petits enfans, avoit suivi un sentier qui aboutissoit au côté du bois opposé à celui où ses enfans étoient évanouis.

César et ses sœurs ne furent occupés toute la soirée que d'Augustin : toute la maison prenoit à cet aimable enfant le plus vif intérêt. Afin de voir l'effet des remèdes qu'on lui donnoit, personne dans le château ne voulut se coucher avant minuit, et plusieurs domestiques passèrent la nuit entière dans la chambre d'Augustin. À la pointe du jour, César étoit à sa porte; il apprit avec une vive satisfaction que les deux petits frères étoient presque entièrement guéris, qu'ils parloient et qu'ils avoient leur parfaite connoissance.

L'après midi Augustin se leva; César eut la permission d'entrer dans sa chambre. Il le vit et l'embrassa avec un plaisir inexprimable; enfin le jour suivant Augustin fut en état de conter lui-même les détails de son aventure.

La famille de madame de Clémire forma un cercle autour d'Augustin qui, placé entre sa mère et son frère, fit tous les frais de la veillée. Il conta de la manière la plus naïve et la plus intéressante, que Colas, au lieu de ramasser des feuilles, avoit voulu *s'asiter*, et qu'un moment après le froid l'avoit saisi au point de lui ôter l'usage des sens. Augustin dit qu'alors il essaya vainement de réchauffer son frère avec son haleine et en lui frottant les mains; qu'enfin, le voyant toujours *violet* et sans mouvement, il fit retentir le bois de ses cris; qu'il appela plusieurs fois son père à son secours, et que personne ne répondant, *il se mit à pleurer;* que ses larmes couloient sur le visage de Colas, et *s'y geloient presque* au même moment, ce qui *le fit pleurer bien plus fort;* que cependant, ne perdant pas cou-

rage, il tâcha de soulever Colas pour l'emporter sur ses épaules; mais que, déjà transi de froid, il n'en eut pas la force, et qu'il tomba à côté de son frère; que dans cette extrémité *il s'avisa, pour dernière ressource*, d'ôter son habit, *et puis sa veste, et puis tout le reste*, afin d'en couvrir Colas; que, dans cet instant, Colas ouvrit les yeux, regarda fixement Augustin, et *repoussa l'habit, comme s'il eût voulu le rendre*... « *Là-dessus*, poursuivit Augustin, *je me sentis tout je ne sais comment; une espèce de sommeil me prit : je ne souffrois quasi plus, et je me laissai aller sur Colas. V'la tout, n'ot dame; je ne peux pas me souvenir d'autre chose.* »

A peine Augustin avoit-il fini son récit, que César se leva impétueusement et alla se jeter à son cou. Augustin fut très-surpris de ce mouvement; car il trouvoit tout ce qu'il avoit fait si naturel et si simple, qu'il ne concevoit pas qu'on pût l'admirer. Un moment après, sa mère l'emmena coucher; et quand il fut sorti : « Cette histoire, mon fils, dit madame de

Clémire, cette action héroïque d'un enfant, ne vous prouve-t-elle pas la vérité de ce que je vous disois l'autre jour, qu'il n'est pas aussi naturel qu'on le croit communément, de se préférer aux autres? Augustin s'est dépouillé de tous ses habits, parce qu'il souffroit moins de la douleur qu'il éprouvoit, que de celle qu'endureroit son frère... Oh! quel sentiment sublime que la pitié, puisqu'il peut donner de semblables vertus! Loin d'amollir l'âme, il l'élève; il fait oublier les dangers, braver la mort et la douleur!... Ne vous défendez donc jamais d'un mouvement si beau. Conservez avec soin cette compassion active et tendre, si naturelle au cœur de l'homme, et qu'il ne peut perdre qu'en se corrompant. » En achevant ces mots, madame de Clémire se leva pour aller se coucher; mais César la retint encore pour lui dire qu'il éprouvoit un vrai chagrin en pensant qu'Augustin retourneroit sous deux jours dans sa chaumière. « Eh bien! reprit madame de Clémire, vous serez satisfait; je demanderai Augustin à ses parens; je me chargerai

à jamais de lui, et il sera élevé avec vous. — A cette promesse, César sauta de joie. — Je lui apprendrai tout ce que je sais, s'écria-t-il. — Mais, dit Pulchérie, comment son père et sa mère pourront-ils consentir à se séparer d'un si charmant enfant ? — Sûrement ils n'hésiteront pas, répondit madame de Clémire, à sacrifier leur propre satisfaction à l'intérêt de leur enfant ; et c'est ainsi qu'il faut aimer ; on peut même dire, quand on pense autrement, l'on n'aime point. — En effet, dès le lendemain madame de Clémire parla aux parens d'Augustin, qui acceptèrent ses offres avec autant de joie que de reconnoissance. Augustin pleura beaucoup en apprenant qu'il alloit quitter son père et sa mère, et le pont Gelas. Cependant il étoit très-sensible à l'amitié que lui témoignoit César, et il avoit un grand désir de s'instruire, et d'apprendre, disoit-il, toutes les belles choses que savoit M. César.

Augustin avoit tellement occupé les enfans de madame de Clémire pendant trois ou quatre jours, qu'ils en avoient

oublié les veillées; mais enfin ils rappelèrent à madame de Clémire qu'elle leur devoit une histoire. « Vous avez, leur dit-elle, justement admiré la délicatesse et la vertu d'Ambroise : vous imaginez sans doute qu'il n'est pas possible de montrer plus de générosité, d'attachement et de grandeur d'ame : eh bien! je vais vous conter une histoire où vous trouverez l'exemple d'une conduite plus sublime encore. Je vous ai dit beaucoup de mal des femmes-de-chambre en général, parce qu'en effet rien n'est plus commun que d'en trouver de malhonnêtes. Cependant croyez qu'il en existe de raisonnables et de vertueuses; et pour vous en convaincre, écoutez une histoire qu'on pourroit intituler *l'héroïsme de l'attachement*, et qui s'est presque passée sous mes yeux. »

Dans une des provinces septentrionales de la France, il existe un petit coin de terre, où l'honneur et la vertu tiennent lieu de loi, et procurent aux heureux habitans de cette paisible contrée une félicité aussi pure qu'inaltérable. « O maman, quel charmant pays!... Comment

s'appelle-t-il ?..... — Il se nomme S***.
— Y avez-vous jamais été, maman? — Oui : dans ma première jeunesse, j'ai goûté le plaisir d'admirer un spectacle si doux. J'ai vu là des cultivateurs simples et laborieux qui n'ont ni dans leurs manières, ni dans leur langage, la rudesse et la grossièreté des autres paysans. » Là, toutes les mères sont tendres, tous les enfans reconnoissans et soumis, toutes les jeunes filles modestes; là enfin, la cupidité, l'envie, sont des vices inconnus, et l'on y trouve la douce égalité, l'union, les mœurs pures, et les vertus qui faisoient le bonheur des hommes dans les premiers siècles du monde. Le seigneur de cette terre avoit une femme digne, à tous égards, d'habiter ce fortuné séjour. Madame de S*** joignoit à une raison supérieure une âme bienfaisante, un esprit éclairé. Elle aimoit l'étude, la lecture et l'ouvrage. Elle brodoit, elle faisoit de la tapisserie, elle cultivoit des fleurs. Elle avoit dans son jardin des ruches de mouches à miel (8), elle soignoit ses mouches, elle élevoit des vers à soie.

Chargée d'ailleurs de conduire sa maison, elle s'occupoit avec activité de ses soins domestiques; elle n'en négligeoit aucun, parce qu'ils font partie des devoirs d'une femme, et qu'ils sont tous intéressans par eux-mêmes, surtout lorsqu'on vit à la campagne. Elle visitoit avec grand plaisir et sa basse-cour et sa laiterie, et elle trouvoit, dans ces détails économiques, de l'amusement, de l'instruction, et les moyens de vivre dans l'aisance avec des revenus très-modiques. « De l'instruction! maman, interrompit Caroline, et quelle instruction?... — Une très-réelle, reprit madame de Clémire. Vous savez déjà que l'histoire naturelle est une science fort étendue; eh bien, il y a une infinité de parties de cette science (et ce ne sont pas les moins utiles et les moins curieuses) qu'on apprend tout naturellement et sans étude en vivant à la campagne, et en s'occupant des soins de son ménage. Les faits et les objets nous instruisent beaucoup mieux que les livres. Souvent les livres ne laissent que des mots dans la tête; les faits y font naître des idées, et

y gravent des souvenirs ineffaçables. J'ai connu une femme à Paris, qui, après avoir fait un cours d'histoire naturelle, n'auroit pas su distinguer les fleurs d'un pommier de celles d'un cerisier. Quand on n'a jamais habité la campagne, on est communément d'une ignorance ridicule à beaucoup d'égards. Comment étudier les merveilles de la nature à Paris? On n'y voit des légumes et des fruits qu'à la halle ou sur des tables, et des fleurs que dans des carafes. On ne peut s'y former une idée des travaux rustiques, des plaisirs champêtres; plaisirs innocens et tranquilles, qui ne sont dédaignés que par ceux qui n'ont jamais su les goûter. Aussi un des plus illustres écrivains de ce siècle a-t-il dit : « Tout ce que nous voulons au-delà de ce que la nature peut nous donner, est peine, et rien n'est plaisir que ce qu'elle nous offre (a). » — Mais, maman, dit Pulchérie, il y a pourtant des personnes qui aiment passionnément Paris et le grand monde : elles y trouvent donc de grands

(a) M. de Buffon.

plaisirs ? — Ces personnes sont dans une agitation continuelle, dans une espèce d'enivrement qui leur ôte non-seulement la faculté de penser, mais même celle de sentir; et, dans cette situation, il n'est pas de bonheur qu'on puisse goûter, parce que cet état est produit par un dérèglement d'imagination qui ouvre notre cœur aux passions violentes et aux désirs impétueux. — Maman, qu'est-ce qu'une passion ? — C'est avoir pour une chose ou un objet une préférence absolument exclusive; par conséquent, c'est se livrer à un penchant déraisonnable. — Mais, maman, il y a des passions raisonnables et légitimes ?... — L'excès peut quelquefois n'être pas criminel, mais il est toujours insensé. Par exemple, une femme qui aime son mari avec passion, est dans ce cas. — Quoi! cette femme n'est pas raisonnable? — Non, assurément; et elle est très-malheureuse; car il n'y a pas de bonheur sans la raison. — Cependant, maman, il faut aimer son mari de tout son cœur. — Certainement. — Comme vous aimez papa ?... — Sans doute. — Eh bien ! pour-

man, vous préférez papa à tout?......— Qu'appelez-vous préférer à tout?...... *Préférence exclusive*, comme je disois tout-à-l'heure?......— Mais vous aimez mieux un quart d'heure d'entretien avec papa que de jouer du clavecin, que de lire, que de vous promener?......— J'en conviens. Je préfère sa conversation, ou le seul plaisir de le voir, à tous les amusemens du monde; et de plus, son bonheur m'est beaucoup plus cher que le mien......
— Quoi, maman, ce n'est pas là de la passion?...... — Point du tout. — Mais que feroit donc de plus la passion? — Des extravagances. Pour vous en donner une idée, vous connoissez madame d'Orgimont?..... — Oui, maman: cette dame dont le mari fit, pour son plaisir, un voyage en Russie l'année passée, et que vous allâtes consoler, parce qu'elle étoit, dans son lit, malade de chagrin? — Précisément; et voilà la passion. C'est la passion qui ravit le courage et la force, et qui fait qu'on ne peut résister à ses peines. — Pourtant on ne peut pas s'empêcher d'avoir la fièvre. — Non. Mais

quand on n'est pas dominé par la passion, une absence ne la donne pas, parce qu'on fait usage de la raison, et qu'on se résigne à son sort. Madame d'Orgimont a véritablement pour son mari une préférence exclusive : non-seulement elle préfère sa société à toute autre, mais il n'y a pas de société qui puisse lui plaire sans M. d'Orgimont. Elle ne sacrifiera pas le plaisir de le voir, pour s'occuper de l'éducation de ses enfans..... — Ah ! vous n'êtes pas comme cela, vous, maman ; et cependant, au fond, vous avez autant d'attachement pour papa que madame d'Orgimont peut en avoir pour son mari, puisque le bonheur de papa vous est plus cher que le vôtre. Madame d'Orgimont aime plus fort, mais vous aimez mieux. Je vois aussi par cet exemple que même *une passion légitime* nous fait faire bien des fautes, sans compter qu'elle nous rend malades... Négliger ses enfans, et puis la fièvre ! tout cela ne vaut rien...— Toute passion, quelle qu'elle soit, nous prive de la raison, et par conséquent nous égare plus ou moins, suivant les circonstances.

— Maman, peut-on s'empêcher d'avoir des passions?... — Assurément, et même elles sont toutes notre propre ouvrage; comme elles ne naissent que par degrés, nous pouvons toujours en arrêter facilement les progrès. Quand nous sentons qu'une inclination prend trop d'empire sur nous, il faut aussitôt se surmonter, et... — Mais à quoi connoît-on qu'on a un petit commencement de passion?... — C'est lorsque nous sommes tentés de sacrifier à un objet, à un amusement ou à un goût quelques-uns de nos devoirs... — Eh! mon Dieu! maman, s'écria Pulchérie, j'ai donc bien des passions? car, si j'en étois la maîtresse, je sacrifierois souvent mes études à la promenade, au jeu de palet, à mon serin, à mon écureuil, à... — Cela prouve seulement, reprit madame de Clémire, que l'étude vous ennuie quelquefois, ce qui est assez commun à votre âge; mais, en vous procurant d'autres amusemens, vous ne regretteriez ni votre serin, ni votre écureuil, vous n'avez pas pour eux de véritable préférence, ainsi vous n'avez point de passion. Vous êtes légère, étourdie et

paresseuse; voilà tout. — Ah! j'entends, il faut un commencement de préférence, et puis avec cela les tentations de manquer à ses devoirs... — Justement. — Maman, si par hasard en grandissant j'allois préférer l'étude à tous les autres plaisirs, faudroit-il me vaincre?... — Non; car cette préférence seroit très-bien fondée... — Eh bien! maman, voilà donc une passion permise? — Non : une simple préférence ne suffit pas pour constater la passion... — Ah! c'est vrai, j'oublois les tentations... — Si le plaisir d'apprendre et de s'instruire faisoit négliger les devoirs de la société, l'on seroit condamnable. Le goût le plus légitime, le plus utile, le plus pur, cesse d'être vertueux dès qu'il devient une passion. La passion nous aveugle, nous rend foibles, injustes, extravagans... — Cela est triste! Ainsi donc, ma chère maman, quand vous dites : *J'aime ma petite Pulchérie à la passion*, ce n'est qu'une façon de parler? — Et quand je dis : *Je l'aime à la folie*, désireriez-vous que cela fût vrai? — Oh! non, maman, assurément je ne voudrois pas vous voir folle... — Mais,

d'après tout ce que nous venons de dire, ne concevez-vous pas que la passion et la sagesse sont incompatibles; qu'il n'y a point de passion sans un certain degré de folie?.. Aussi, *j'aime à la folie, j'aime à la passion*, sont des phrases absolument synonymes; par conséquent, ne seriez-vous pas cruelle de désirer que je vous aimasse avec passion? J'y perdrois la raison et des vertus, et vous n'y gagneriez aucune preuve désirable de tendresse. S'il falloit donner ma vie pour sauver celle de l'un de vous trois, je la sacrifierois sans hésiter cette vie que vous rendez si heureuse. Je ferois pour vous tout ce que la passion peut inspirer d'héroïque; mais je ne trahirois pour vous aucun de mes devoirs, c'est-à-dire que mon affection ne peut que m'élever, et ne sauroit m'égarer ou m'avilir... Pourriez-vous, Pulchérie, me souhaiter d'autres sentimens?... — Oh! non, ma chère maman, s'écrièrent à la fois tous les enfans, en se jetant dans les bras de leur mère, qui les serra tendrement contre son sein, et ne put retenir ses larmes en sentant couler sur sa main celles de Pulchérie. Après un moment

de silence causé par l'attendrissement, on se remit à causer. « Maman, dit César, j'ai encore une question à vous faire sur les passions. Lorsqu'on a eu le malheur de se livrer à une passion, et que cette passion est bien violente, peut-on s'en guérir? — Oui, sans doute ; car il n'est pas de victoire que nous ne puissions remporter sur nous-mêmes quand nous le voulons sincèrement. Mais, dans le cas dont vous parlez, cet effort est très-pénible. Il est bien facile de se préserver des passions; il en coûte beaucoup pour les vaincre. — Maman, comment s'en préserve-t-on?...— En s'accoutumant de bonne heure à consulter toujours la raison, et à se surmonter dans toutes les petites choses qui la blessent; en songeant souvent qu'on est éternellement sous les yeux de l'Être suprême, cet Être souverainement sage, auquel tout excès déplaît; enfin, avec le secours de la religion, de l'empire sur soi-même, et le goût de l'occupation et de l'étude, on est pour jamais à l'abri des passions violentes. — Maman, puisque tout excès, quel qu'il soit, est condamnable, doit-on admirer la

conduite de M. de Lagaraye, cet homme extraordinaire dont vous parloit l'autre jour M. l'abbé, qui renonça au monde, fit de son château un hôpital pour les pauvres malades, et les soigna toute sa vie?... — Sans doute on doit admirer cette conduite, et la regarder comme le modèle de la perfection..... — Cependant M. de Lagaraye poussoit l'humanité jusqu'*à la passion?*... — On n'appelle communément passion que les sentimens intéressés qui ont pour base notre satisfaction personnelle, tels que le penchant qui nous porte vers certains objets, ou l'attrait que nous trouvons à de certaines jouissances (*a*), ou le goût que nous prenons à divers amusemens (*b*), ou enfin différens vices auxquels on a assez improprement donné le nom de passion; comme, par exemple, la colère. Mais l'amour de l'humanité est le plus désintéressé de tous les sentimens; plus il est étendu et vague, plus il est sublime. Se dépouiller

(*a*) Comme l'avarice, qui se plaît à accumuler les richesses.

(*b*) Telle est la passion du jeu.

de tous ses biens en faveur d'un objet qu'on aime, n'est faire une action noble et louable; car ce sacrifice est toujours beau; mais donner tout ce qu'on possède à des infortunés auxquels nul sentiment particulier n'attache, excepté celui de la pitié; leur consacrer sa vie, se priver pour eux de mille jouissances agréables, les traiter comme des enfans chéris, uniquement parce qu'ils sont souffrans et malheureux, voilà l'effet d'une vertu véritablement héroïque et divine. La bienfaisance, portée à cet excès, peut bien en effet être appelée *une passion*; mais c'est une passion bien différente de toutes les autres, puisqu'elle est absolument désintéressée, puisqu'elle ne produit que des actions sublimes, et qu'enfin elle n'est inspirée que par Dieu même; car sans religion, il est impossible de parvenir à ce point admirable de perfection. — Maman, si M. de Lagaraye avoit eu des enfans, auroit-il pu donner tout son bien aux pauvres? — Non sûrement; car il faut, avant tout, remplir les devoirs qui nous sont imposés par la nature. M. de Lagaraye n'auroit pu donner aux infor-

tunés que son superflu ; et, obligé d'élever ses enfans, il eût été dans l'impossibilité de se consacrer au service des pauvres.

—A présent, maman, dit Caroline, que vous avez eu la bonté de répondre à toutes nos questions, j'espère que vous voudrez bien reprendre l'histoire de madame de S***. —Volontiers, reprit madame de Clémire; mais je ne sais plus où j'en étois... —Maman, vous nous avez dit que madame de S*** étoit heureuse, parce qu'elle étoit bienfaisante; et puis, qu'elle aimoit la campagne, qu'elle cultivoit des fleurs, qu'elle lisoit, qu'elle travailloit, qu'elle avoit des ruches, des vers à soie.... Vous en étiez demeurée là....—Eh bien donc, reprit madame de Clémire, madame de S***, satisfaite de son sort, menoit une vie aussi douce qu'innocente. Son mari, très-peu riche, ne lui laissoit pas la possibilité de secourir les infortunés avec de l'argent : cependant elle ne passoit jamais un jour sans faire quelque bonne action. Il n'y avoit dans son village ni médecin ni chirurgien ; elle savoit un peu de botanique; elle avoit lu avec attention l'*His-*

toire des Plantes usuelles par Chomel (a); elle savoit par cœur l'*Avis au peuple* (b), ouvrage également intéressant et estimable par son utilité et les principes d'humanité qui l'ont dicté. Madame de S***, avec ces connoissances, n'exerçoit pas absolument la médecine, car c'est un art qu'on ne peut pratiquer sans imprudence et sans folie, à moins que d'y être consommé; mais elle visitoit les villageois malades; elle les empêchoit de faire des remèdes dangereux; elle leur en indiquoit quelquefois qui ne pouvoient être nuisibles; elle leur portoit du bouillon, du bon vin, du linge, et elle les consoloit par sa présence, ses discours et son humanité. Elle prouvoit qu'il est possible d'être bienfaisante avec la fortune la plus bornée,

(a) Dans laquelle on explique la manière de se servir de ces plantes, leur dose, leurs propriétés; et les principales compositions de pharmacie dans lesquelles on les emploie : ouvrage en trois volumes, très estimé, et que tous ceux qui vivent à la campagne, privés du secours des médecins, devroient lire.

(b) De M. Tissot.

et lorsqu'on fait tout le bien qu'on peut faire, on jouit de tout le bonheur que la bienfaisance peut procurer.

Madame de S*** avoit une femme-de-chambre nommée Marianne, qui la servoit depuis douze ans; cette fille étoit véritablement distinguée par sa parfaite honnêteté, son désintéressement et son attachement pour sa maîtresse, dont elle avoit les vertus et dont elle imitoit la conduite exemplaire. Il est vrai qu'elle n'avoit jamais été à Paris, et que rien n'avoit pu corrompre ou même altérer son caractère et son heureux naturel. Madame de S*** l'aimoit tendrement, et le soin de la rendre heureuse formoit un de ses plus doux plaisirs. Marianne, un peu plus âgée que madame de S***, se flattoit bien de mourir à son service; mais la Providence en ordonna autrement. Madame de S*** fut attaquée d'une maladie qui n'étoit rien dans son principe, et qui, mal traitée, devint mortelle. Elle envisagea la mort non-seulement sans effroi, mais avec cette douce sérénité d'une âme vertueuse et pénétrée des grandes vérités de la religion;

et tandis que tout ce qui l'environnoit s'abandonnoit à la juste douleur qu'inspiroit la certitude de la perdre, elle montroit une tranquillité inébranlable. Un régime salutaire et exactement suivi prolongea sa vie quelques mois; le courage lui donnoit des forces; elle ne gardoit pas le lit, elle se promenoit, elle lisoit, elle faisoit venir comme à l'ordinaire plusieurs jeunes filles du village, qu'elle se plaisoit à instruire, à faire travailler; elle s'entretenoit avec sa fidèle Marianne; elle recevoit de fréquentes visites de son curé, et jamais sa douceur et son égalité ne l'abandonnèrent un instant.

Un matin, dans les beaux jours du mois de mai, elle se leva avec l'aurore, et suivie de Marianne, elle alla se promener dans les champs. Elle gagna le haut d'une colline de laquelle on découvroit une vue délicieuse; elle se coucha sur le gazon, et Marianne s'assit à ses pieds. Au bout d'un instant, madame de S***, se levant et s'appuyant sur le bras de Marianne: « Que ce lieu me plaît! dit-elle; quel charmant paysage! regarde, Ma-

rianne, cette belle prairie que nous avons parcourue tant de fois; c'est là que nous rencontrâmes un jour la bonne vieille Véronique, accablée sous le faix de sa hotte, et tenant d'une main l'anse d'un lourd panier rempli de pommes; tu voulus te charger de la hotte, et moi, malgré sa résistance, je la débarrassai du panier : nous la conduisîmes ainsi à sa chaumière. Te souviens-tu de notre gaîté durant ce trajet, et de la reconnoissance de la bonne femme, et du déjeuner qu'elle nous donna? Tourne les yeux à droite; tiens, voilà l'allée des saules sur le bord de l'étang, où dans notre jeunesse nous avons si souvent pêché à la ligne. C'est aussi dans ce même lieu, qu'avec la jeune Marthe et la petite Babet, nous avons fait tant de corbeilles de jonc, que nous remplissions ensuite de violettes, de muguet et de noisettes... Reconnois-tu là-bas cette cabane? c'est celle de Françoise. Te rappelles-tu d'avoir fait en deux jours l'habit de noces que je lui donnai?... Un peu plus loin, vers la gauche, je découvre le commencement du bois, où les jours

de fête je tenois ma petite école dans les belles soirées d'été. Que j'ai passé là d'agréables momens, environnée d'une partie des jeunes filles du village! Tu n'as point oublié les histoires si longues et si naïves que nous contoit Marguerite, et les romances que chantoit Honorine avec une voix si jeune et si juste ?... Ici chaque objet me retrace un souvenir intéressant... Oh! combien, dans la situation où je suis, de tels souvenirs paroissent doux !....»

Comme madame de S*** prononçoit ces mots, Marianne détourna la tête pour cacher à sa maîtresse des larmes qu'elle ne pouvoit plus retenir...... Après un instant de silence, madame de S*** joignant les mains et les élevant vers le ciel : « O Dieu! s'écria-t-elle; toi que je crois voir à travers ces nuages brillans et qui parent les cieux : toi qui m'entends et qui lis dans mon âme, je te remercie comme mon créateur, mon père et mon bienfaiteur; je te remercie de m'avoir placée dans une condition qui me mettoit à l'abri des persécutions de la haine, des noirceurs de l'envie, de la contagion des mauvais exem-

ples, et de la séduction des conseils dangereux! Rien n'a pu altérer ma raison et corrompre mon cœur. Je n'ai connu ni la cour ni la ville; j'ai su qu'il existoit des flatteurs, des ambitieux, de faux philosophes, des hommes enfin avilis par la cupidité ou pervertis par l'orgueil; j'ai gémi de leurs erreurs, ce sentiment a souvent troublé le charme de mes rêveries; j'ai plaint les méchans, mais j'ai toujours vécu loin d'eux. Soustraite aux passions violentes, aux plaisirs tumultueux et trompeurs, ma vie s'est écoulée dans une heureuse obscurité. Mon bonheur fut d'autant plus pur qu'il ne m'attira point d'envieux; l'innocence et la paix, l'amitié fidèle, les tendres sentimens de l'humanité, ont embelli tous les instans de ma carrière; j'ai possédé tous les vrais biens!.... et dans ce moment redoutable où la mémoire du passé fait le supplice du méchant, les plus doux souvenirs viennent en foule s'offrir à mon imagination... et je me rappelle avec transport que je n'ai dû qu'à la vertu le bonheur si pur dont j'ai joui. O grand Dieu! quelle est ta bonté suprême!

Quand tu nous ordonnes de détester et de fuir le vice, tu nous enseignes les seuls moyens d'être heureux sur la terre, et tu nous promets encore, au-delà de cette vie fragile, une immortelle récompense !... »

En finissant ces paroles, madame de S*** se laissa aller doucement dans les bras de Marianne; la chaleur avec laquelle elle venoit de parler avoit épuisé ses forces. Marianne la regarda, et, la voyant pâle, immobile et les yeux fermés, elle poussa un cri douloureux. Madame de S*** rouvrit les yeux, et serrant tendrement la main de Marianne qu'elle tenoit dans les siennes: « D'où vient cet effroi? lui dit-elle avec un doux sourire; eh quoi! ma chère Marianne, toi dont la piété est si sincère, n'es-tu pas résignée?... ton sacrifice n'est-il pas déjà fait?... Nous nous rejoindrons, mon enfant, et pour ne plus nous séparer!... Que ma sérénité, ma tranquillité, te consolent..... Je suis flattée que tu trouveras toujours un asile dans le château de S***. Hélas! que ne puis-je t'assurer un sort! J'emporte encore un autre regret, il faut que je l'avoue..... » Ici Marianne

regarde fixement sa maîtresse, et l'attention qu'elle prêtoit à ce discours arrêta et suspendit ses larmes.

« Tu sais, continua madame de S***, qu'il y a ici une maîtresse d'école pour apprendre à lire aux enfans du village. La grande partie des habitans est en état de la payer, mais il existe beaucoup de pauvres paysans qui ne peuvent lui donner la modique rétribution qu'elle exige. Si j'eusse vécu quelques années de plus, j'aurois amassé l'argent nécessaire (c'est-à-dire cent écus) pour faire une petite rente à cette sœur d'école, afin qu'elle pût instruire *gratis* les pauvres filles du village. Mais, puisque Dieu n'a pas permis que j'eusse cette satisfaction, je dois me soumettre sans murmure à sa volonté. » A ces mots, Marianne saisit avec transport une des mains de madame de S***, en s'écriant : « O ma chère maîtresse!.... » Elle n'en put dire davantage, ses sanglots lui coupèrent la parole, et madame de S***, se levant et s'appuyant sur son bras, reprit avec elle le chemin du château.

Madame de S*** ne survécut que peu

de jours à cette conversation. Parvenue au dernier degré d'abattement et de foiblesse, elle fut obligée de garder le lit. Marianne, au désespoir, ne quitta plus son chevet : tous les domestiques fondoient en larmes dans tous les coins de la maison. La cour du château étoit remplie des habitans du village, qui venoient tour à tour s'informer des nouvelles de *leur dame*, de leur bienfaitrice, et qui ne sortoient du château que pour aller à l'église former les vœux les plus ardens pour la conservation d'une vie si pure et si précieuse. Enfin, madame de S***, toujours aussi tranquille et aussi résignée, vit approcher sa dernière heure avec ce courage sublime que la religion seule peut donner. Marianne reçut son dernier soupir...

« Ah Dieu ! s'écria Pulchérie en pleurant, la pauvre Marianne, que va-t-elle devenir !...—Les veilles, la fatigue et le chagrin causèrent une funeste révolution dans sa santé ; elle tomba dangereusement malade ; mais à peine fut-elle en état de se lever, qu'elle prit la résolution de quitter S***. Elle fit ses paquets, se rendit à l'é-

glise où sa maîtresse étoit enterrée, baigna de larmes son tombeau, et partit ensuite pour Charleville, sa patrie (a), vivement regrettée du curé et des habitans. On fut deux ans sans entendre parler d'elle. Enfin, au bout de ce temps, le curé reçut d'elle une boîte qui contenoit cent écus, et une lettre conçue en ces termes :

De Charleville, ce 24 septembre 1765.

« MONSIEUR LE CURÉ,

» Les voilà enfin, ces cent écus que ma chère et digne maîtresse, comme vous le savez, désiroit à l'article de la mort. Dieu soit loué! ses dernières volontés seront exécutées, et la bonne œuvre qu'elle projetoit aura lieu. Si j'avois eu du surplus d'argent, je vous aurois porté moi-même les cent écus de ma maîtresse; mais je n'ai pas seulement de quoi payer la moitié du

(a) Charleville est une ville charmante, à cinquante-deux lieues de Paris, en Champagne, dans le ci-devant Rethelois. Elle n'étoit sujette à aucune espèce d'imposition. Elle est située sur la Meuse; elle n'est séparée de la jolie ville de Mézières que par un pont et une chaussée.

voyage. Avec cela, j'ai le cœur aussi content que je peux l'avoir, après la perte que j'ai faite ; et je suis soulagée d'un terrible poids qui m'oppressoit jour et nuit. Je vous conjure, monsieur le curé, de faire tout de suite la rente à la sœur d'école. Ce sera pour moi une grande consolation d'apprendre qu'elle est en fonction d'enseigner à lire *gratis* aux pauvres jeunes filles, et que toutes les bonnes mères du village, et même des environs, qui ne pouvoient pas la payer, lui envoient leurs enfans. J'espère que tous ces petits innocens et leurs familles prieront Dieu pour ma maîtresse, leur bienfaitrice, et que vous leur direz, monsieur le curé, qu'ils le doivent. Maintenant je ne demande plus qu'une grâce au Seigneur; c'est d'avoir les moyens de retourner quelque jour à S***. Quand j'aurai vu de mes yeux l'école de charité fondée par ma chère maîtresse, je n'aurai plus rien à désirer en ce monde.

» Je suis avec respect, monsieur le curé,

» Votre très-humble, etc.

» Marianne Rambour. »

Le curé fut pénétré d'admiration en lisant cette lettre : son âme étoit faite pour sentir toute la sublimité d'une semblable action. Le lendemain, au prône, il lut à haute voix la lettre de Marianne. Cette lecture touchante fit fondre en larmes tous les habitans ; et le curé lui-même, ne pouvant retenir ses pleurs, fut plusieurs fois obligé de s'interrompre...... « Je le crois, interrompit César. Oh! comme j'aurois pleuré, si j'eusse été là..... Mais, maman, la fondation a-t-elle eu lieu?..... — Assurément. Le curé a placé les cent écus. Cette somme, fruit des veilles et du travail sans relâche, durant deux ans, de la vertueuse Marianne, a produit une rente pour la sœur d'école, qui l'a mise en état de montrer *gratis* à tous les pauvres enfans de S***.

» A présent, mes enfans, dites-moi si cette action ne vaut pas bien celle d'Ambroise?.. — Oh! maman, elle est encore plus belle; car la pitié faisoit agir Ambroise tout naturellement; et puis la reconnoissance de madame de Varonne le récompensoit à mesure... — Sans doute : au lieu que le

seul respect que Marianne avoit pour la mémoire de sa maîtresse, l'engageoit à tous les sacrifices qu'Ambroise avoit faits pour conserver les jours de madame de Varonne. La conduite d'Ambroise est digne d'admiration; celle de Marianne est au-dessus de tous les éloges. Enfin, pour en sentir le mérite, jugez d'après ce que Marianne a fait pour une maîtresse qui n'existoit plus, de ce qu'elle eût été capable de faire pour lui sauver la vie. Mais, continua madame de Clémire, croyez-vous, mes enfans, que l'histoire de Marianne soit finie? — Comment, maman?....—Ne trouvez-vous pas qu'il y manque un denoûment? Ne sommes-nous pas convenus qu'il étoit impossible qu'une action héroïque ne fût pas tôt ou tard récompensée?...—Ah! tant mieux! Marianne aura une récompense, et la veillée n'est pas finie : quelle joie!.... Eh bien, maman?....—Eh bien! Marianne, après avoir donné tout ce qu'elle possédoit, se remit à travailler sur de nouveaux frais, mais non avec autant d'ardeur, car elle ne travailloit plus que pour

se procurer sa subsistance. Vers ce même temps, un de ses parens mourut, qui, touché de la vertu de Marianne, lui laissa deux cent soixante livres de rente. Avec ce petit héritage, Marianne, travaillant toujours, se trouva riche dans un pays exempt d'impositions, et qui produit avec abondance toutes les choses nécessaires à la vie; mais elle ne dépensa que ce qu'il falloit indispensablement pour sa subsistance, afin d'être en état de donner quelques secours aux pauvres....— Eh quoi! maman, interrompit Caroline d'un ton chagrin, deux cent soixante livres de rente, voilà toute la récompense de la vertueuse Marianne?.... — Mais, reprit madame de Clémire, songez qu'une personne de la condition de Marianne, avec deux cent soixante livres de rente et le goût du travail, est plus riche à Charleville qu'une mère de famille à la cour, avec vingt-cinq mille livres de rente. En général, toute fortune qui nous tire de notre état, ne doit pas nous rendre heureux.... — Mais pourquoi? dit César. — Supposez, répondit madame de Clémire,

que Morel, votre laquais, gagne demain deux millions à la loterie. — Eh bien! maman, Morel sera parfaitement heureux. Il a un bon cœur: il fera beaucoup de bien, de bonnes actions... — En admettant que cet événement ne lui tourne pas la tête, ne le rende pas vain, orgueilleux, *insensé*, il sera toujours fort à plaindre. Morel sait lire et écrire, il a d'excellens sentimens, il est très-distingué dans l'emploi qu'il occupe; mais quelle figure fera-t-il dans le grand monde? à quelles moqueries ne sera-t-il pas exposé? comment fera-t-il les honneurs de sa maison? quelle sera sa conversation, son maintien? saura-t-il gouverner ses terres? saura-t-il démêler si un régisseur est intelligent, honnête ou non? Il voudra se marier: il n'épousera certainement, ni une marchande, ni une fermière; il choisira une femme aimable et bien élevée en apparence: cette femme ne l'aura épousé que pour sa fortune: par conséquent elle ne sera point estimable, et elle fera le tourment de sa vie. Ainsi vous voyez que Morel, avec cent mille livres de

rente, seroit aussi malheureux que ridicule. Au lieu de cela, supposez qu'il ne gagne à la loterie que douze mille francs: il achètera quelques arpens de terre, il épousera une bonne et jolie ménagère, bien honnête, bien laborieuse, et qui lui apportera en dot cinq ou six mille francs. Aimé, respecté de sa femme, vivant dans la plus grande aisance, considéré des fermiers ses voisins, parce qu'il est bon, charitable, et qu'il a plus d'instruction qu'on n'en a communément dans son état, voilà Morel le plus fortuné de tous les hommes. — Cela est vrai, maman; mais si Morel, en gagnant deux millions, veut rester dans son état, s'il ne va pas habiter une ville, s'il se contente d'une petite ferme et d'une jolie ménagère pour femme, et s'il emploie tout le reste de sa fortune à faire de belles actions, on ne se moquera pas de lui et il sera heureux. — Morel est un fort honnête homme; mais, dans cette supposition, vous en faites un philosophe et un héros; et je ne le crois ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, pour suivre votre idée, il faudroit encore que la ménagère qu'il épousera fût aussi

une héroïne, et que tous les enfans qu'il en aura fussent autant de philosophes ; sans cela, la ménagère sera très-fâchée que Morel ne se réserve pas soixante mille livres de rente au moins ; les enfans partageront ce sentiment, et le malheureux Morel n'entendra dans sa famille que des *plaintes* et des reproches..... —Eh bien ! il n'a qu'à ne se pas marier... —Et s'il le désire ?... —Supposons qu'il ne le désire pas. —Il n'aura jamais d'enfans ; de quel bonheur vous le priverez !... —Ah ! chère maman !... donnons-lui une bonne mère, il n'aura rien à regrétter. —Aimable enfant !... Mais je le veux bien, je consens à tout ce que vous voulez. Je suppose avec vous que Morel ait une mère tendre et chérie, qu'il se retire avec elle dans une petite terre, qu'il ne se réserve que douze ou quinze cents livres de rente, et qu'il donne le reste aux infortunés : je lui vois encore bien des chagrins... —Quels sont-ils ? —Morel ne connoît ni les hommes, ni les affaires ; des fripons adroits, souples et entreprenans, s'empareront de sa confiance, sous prétexte de l'éclairer et de

diriger ses vues bienfaisantes. Morel trompé, dupé, volé, ruiné par eux, en voulant faire le bien, ne parviendra qu'à enrichir des intrigans et des méchans. — Mais s'il ne donne sa confiance qu'à des gens éclairés et honnêtes ?..... — Malheureusement, ceux qui ne le sont pas forment la classe la plus nombreuse. Ainsi remarquez, je vous prie, combien il faut faire de suppositions extraordinaires, et même extravagantes, pour admettre que Morel pût être heureux, si la fortune lui donnoit demain cent mille livres de rente...... — Cela est juste. Je sens à présent qu'il ne suffit pas d'être bon pour faire le bien, qu'il faut encore être éclairé; et puis je comprends aussi que c'est un fort grand malheur que de sortir de son état. — C'est-à-dire pour une personne de la condition de Morel et de la vertueuse Marianne, pour une personne enfin qui manque d'éducation ; car, avec des vertus, des lumières, de l'instruction, et la connoissance du monde et des hommes, on peut trouver le bonheur dans tous les états, et du moins on ne sera déplacé dans aucun. — C'est une bonne

chose qu'une bonne éducation. — Oui, elle rend susceptible de tout ; elle nous offre mille ressources dans l'adversité, elle nous préserve du fol orgueil qu'inspirent trop souvent les faveurs de la fortune, ou du moins elle nous apprend à le cacher. Elle répare l'inégalité des conditions; elle nous donne les qualités qui font aimer, et les agrémens qui préviennent et qui attirent; elle nous rend la solitude agréable, et nous fait paroître avec éclat dans le monde; enfin elle perfectionne la raison, forme le cœur, et développe le génie. Jugez donc, mes enfans, de la reconnoissance qu'une personne bien élevée doit à tous les gens qui ont concouru à son éducation. — Et surtout à sa mère, à son père... — Sans doute; et si l'on sent bien, comme vous, mes enfans, tout ce qu'on leur doit, on respecte et l'on aime véritablement les instituteurs et les maîtres auxquels ils ont remis une partie de leur autorité. »

En achevant ces paroles, madame de Clémire se leva, embrassa ses enfans et les envoya coucher.

Le jour suivant César et ses sœurs, se-

lon leur coutume, s'entretinrent entre eux de leur histoire de la veille. Ils ne se lassoient pas de répéter l'éloge de la vertueuse Marianne Rambour ; mais, malgré tout ce que madame de Clémire leur avoit dit à ce sujet, ils ne pouvoient s'empêcher de trouver que Marianne n'étoit pas si heureuse qu'elle méritoit de l'être. « Car enfin, disoit Pulchérie, cette bonne fille, avec ses deux cent soixante livres de rente, n'a tout juste que ce qu'il lui faut pour vivre ; aussi, pour pouvoir secourir les pauvres, elle est obligée de travailler toujours et de se réduire, comme dit maman, à l'absolu nécessaire : voilà ce qui me fait de la peine. Je voudrois qu'elle eût du moins la possibilité de faire l'aumône sans se mettre mal à son aise. »

Le soir, à l'heure de la veillée, madame de Clémire adressant la parole à Pulchérie : « J'ai entendu tantôt, lui dit-elle, toute votre conversation relativement à Marianne Rambour. Pourquoi rougissez-vous, Pulchérie ?...—Maman !...— Si vous êtes fâchée que j'entende vos entretiens particuliers avec votre frère et votre sœur,

il ne faudra pas une autre fois parler si haut à dix pas de mon métier. —Ah ! maman, je n'aurai jamais rien de caché pour vous... —Pourquoi donc venez-vous de rougir? répondez à cette question. —C'est que, malgré vos réflexions d'hier, j'ai soutenu encore que l'action de Marianne n'étoit pas assez récompensée, et je sens bien à présent que j'ai tort d'avoir une opinion qui n'est pas celle de ma chère maman.— En effet, vous devez croire que votre opinion ne vaut rien quand elle diffère de la mienne; et, lorsque vous n'êtes pas frappée de la vérité des principes que je cherche à vous donner, c'est à moi qu'il faut exposer vos doutes : je suis toujours prête à vous entendre, à vous répondre. Ainsi, quand vous n'êtes pas de mon avis, je trouve très-bon que vous m'en fassiez l'aveu; je le désire même, et je l'exige. Mais, en le disant aux autres, vous manquez à l'affection et au respect que vous me devez. D'ailleurs, si vous m'avez mal comprise, je ne pourrai pas vous faire connoître votre erreur, si je ne suis pas présente à la critique que vous faites de mes opinions.....

— La critique!... Oh! ma chère maman, quelle expression!... — Elle est peut-être un peu forte; mais enfin n'avez-vous pas dit que vous ne trouviez pas que Marianne fût assez récompensée de son action, et que vous ne pouviez penser comme moi à cet égard?... Voulez-vous à présent écouter mes raisons?... — Ah! maman, de tout mon cœur, et je vais tâcher de vous bien comprendre, afin de penser comme vous. — Ce qui vous fâche, c'est que vous ne croyez pas que Marianne soit parfaitement heureuse, n'est-ce pas?..... — Oui, justement, maman. — Qu'est-ce qui peut rendre *parfaitement heureuse* une personne pieuse, simple, laborieuse, une personne enfin qui porte la vertu jusqu'au degré d'héroïsme le plus sublime?... De l'argent?... vous ne le pensez pas.... — Mais, maman, lorsqu'on ne le désire que pour le donner, l'argent ajoute au bonheur. — Selon vous, la bienfaisance pourroit rendre ambitieux, et cela n'est pas. On ne désire réellement les richesses que par orgueil ou par cupidité. Quand ce n'est pas la vanité qui porte aux actions vertueuses,

on est pleinement satisfait en secourant les malheureux autant qu'on en a le pouvoir. Le riche bienfaisant donne avec plus d'éclat : le pauvre bienfaisant donne avec plus de plaisir.....— Pourquoi cela, maman?...— Vous allez le comprendre; plus une action est vertueuse, plus elle nous procure de satisfaction....— Ah! cela est certain. — Une action est plus ou moins belle, suivant les sacrifices qu'elle coûte. L'homme qui possède cinquante mille livres de rente, et qui se réduit à vingt-cinq afin de donner le reste aux pauvres, fait assurément une belle action, et malheureusement trop rare. Cependant de quoi se prive-t-il? de quelques brillantes bagatelles; il se retranche quelques diamans, un peu de dorures, etc. En gardant vingt-cinq mille livres de rente, il se réserve toutes les commodités de la vie, un bon carrosse, une maison agréable, une jolie terre, en un mot, les seuls agrémens réels que puisse procurer la fortune : il n'a renoncé qu'à de vaines superfluités; et ce sacrifice, aussi brillant que peu pénible, ajoute à sa considération et lui obtient l'es-

time générale. Il est heureux sans doute, il est digne de l'être; mais le pauvre bienfaisant jouit d'un bonheur cent fois au-dessus du sien. Figurez-vous Marianne Rambour avec ses deux cent soixante livres de rente; figurez-vous cette fille angélique n'agissant que pour Dieu et sa conscience; représentez-vous-la travaillant tout le jour, afin de porter secrètement, le soir, chez un malade, ou chez une mère de famille, la petite somme qui doit donner du bouillon au pauvre infirme, et du pain à quatre ou cinq enfans. Après cette action, suivez-la, voyez-la revenir chez elle les yeux encore humides des douces larmes qu'elle a versées. Elle rentre dans sa petite chambre: elle n'aura pour son souper qu'une salade, peut-être; mais elle dira : Le plat dont je suis privée aujourd'hui a donné du pain à cinq infortunés... Cette réflexion remplit son cœur d'une joie délicieuse. Elle se rappelle les remercîmens de la pauvre mère de famille, elle croit l'entendre, elle croit voir encore les petits enfans se jetant avec avidité sur la nourriture qu'ils demandoient en vain depuis deux jours! Oh! com-

bien de tels souvenirs rendent chère à Marianne la frugalité de son repas! En sortant de table, avec quel plaisir, avec quelle confiance elle va prier Dieu, cet Être souverainement bon qui a dit : « Prenez bien garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes afin qu'ils vous voient, autrement vous n'en recevrez point de récompense de votre Père qui est dans les cieux (*a*). » Marianne n'a point eu le bonheur et la gloire d'arracher à la misère une multitude d'infortunés, elle n'a point formé d'établissement utile et durable, elle n'a point fondé d'hôpital; mais elle a donné en secret, et c'est une partie de son nécessaire qu'elle a donné. Elle n'a recherché ni les louanges ni l'approbation des hommes, elle n'est guidée que par la religion et par l'humanité; elle trouve dans ses réflexions, dans son cœur, dans le souvenir de ce qu'elle a fait, et surtout dans ses sacrifices, une source inépuisable de félicité; enfin, elle goûte déjà d'avance une partie de l'immortel bonheur des anges; elle est satis-

(*a*) Évangile de saint Matthieu, chap. v.

faite d'elle-même; elle est sûre que Dieu l'approuve et la protége. A présent, vous devez comprendre que, si Marianne avoit assez de fortune pour secourir les pauvres sans perdre sur son nécessaire, ses aumônes ne lui procureroient pas autant de satisfaction, puisqu'elle auroit moins de mérite en les faisant : vous en pouvez juger par vous-même. L'autre jour, on vous envoya un panier de pommes que vous avez partagé avec votre frère et votre sœur. Avant-hier, Madeleine vous apporta un petit agneau; votre sœur en eut envie, et vous le lui donnâtes. De ces deux actions quelle est celle que vous avez faite avec le plus de plaisir? — De donner le joli petit agneau blanc à ma sœur. — Cependant vous regrettiez beaucoup le joli petit agneau. — Oh! oui, maman; mais c'est précisément à cause de cela : je sentois tout le plaisir qu'il devoit faire à ma sœur. Je me disois : ma sœur sera enchantée si je lui porte ce petit agneau : je me représentois sa surprise, sa joie, et je pensois que cela me feroit bien plus de plaisir que de garder l'agneau. Je demandai du ruban

couleur de rose à ma bonne ; je parai mon agneau, et je lui mis un collier et des bracelets, et puis je courus chercher ma sœur ; le cœur me battoit en chemin d'une force !... mais c'étoit de joie ; j'étois charmée... — C'est ce qu'on éprouve toujours quand on fait un sacrifice généreux ; plus ce sacrifice est grand, plus on est content de soi-même ; et par la joie que vous ressentiez en vous représentant celle que le don du petit agneau causeroit à votre sœur, jugez donc du sentiment qu'on doit éprouver en portant des secours à une famille infortunée près d'expirer de faim et de misère !... — Oh ! maman, je l'imagine facilement. Ah ! quand nous ferez-vous jouir du bonheur d'aller secourir des malheureux ?... — L'hiver prochain, quand nous serons à Paris, si vous vous conduisez parfaitement jusque-là... — Oh, c'est la récompense que nous aimerons le mieux... Mais, maman, il n'y a personne ici dans cet excès de misère ; et comment cela peut-il se trouver à Paris, dans une si belle ville, et habitée par des gens si riches !... — Voilà le funeste effet du luxe ; c'est-à-

dire de la plus méprisable vanité, celle de vouloir briller par une folle magnificence, au lieu de chercher à se distinguer par la vertu : cette manie, qui ne donne que des ridicules haïssables, et qui ne produit pas une seule jouissance réelle, est précisément ce qui fait qu'on trouve beaucoup plus d'infortunés dans les grandes villes que dans les villages les plus pauvres. — Ah ! cela seul dégoûteroit de la ville, et feroit aimer la campagne. Mais, maman, comment fait-on pour découvrir ces infortunés dont vous parlez? car je sais bien que ceux qui demandent l'aumône ne sont pas les plus à plaindre... mais ceux qui sont malades, qui ne sortent point. — Hélas ! Paris en est plein; il n'y a presque point de rues où l'on ne puisse en trouver..... — Oh ciel ! comment ! on passe sans cesse devant les maisons de ces pauvres malheureux, on passe devant leurs portes, on les a pour voisins ! Ah ! maman, croyez-vous qu'il y en ait dans notre rue à Paris?... Cette idée-là m'empêcheroit de dormir. Comment s'endormir tranquillement quand on pense qu'on est peut-être

à cent pas d'un pauvre malade couché sur de la paille!..—Conservez cette humanité, ma fille; et, quand vous aurez de l'argent, si vous êtes souvent tentée d'acheter des superfluités, rappelez-vous cette touchante réflexion que vous venez de faire; dites-vous : Avec l'argent que je mettrais à ce *chiffon*, *dont* je serai dégoûtée dans deux jours, je puis sauver la vie à un enfant mourant et à une mère désolée!....—Ah! je n'achèterai jamais de superfluités...—Ne prenez point cet engagement, parce qu'il est vraisemblable que vous ne le remplirez pas. Ne se réserver que le nécessaire, et donner le reste aux pauvres, est l'effet d'une vertu qui n'est faite ni pour l'enfance ni pour la première jeunesse. Contentez-vous de savoir qu'elle existe, et qu'elle assure le seul bonheur réel qui soit sur la terre. Accoutumez-vous dès à présent à réfléchir sur la frivolité des joujoux et des bagatelles qui font souvent l'objet de vos désirs. Songez qu'ils ne procurent que des amusemens passagers, des plaisirs aussi vains que peu durables, tandis que le seul récit d'une bonne action vous émeut,

vous transporte et fait couler vos larmes... Que seroit-ce donc si vous la faisiez vous-même cette action ?... Songez quelquefois à la multitude d'infortunés qui manquent de pain tandis que vous jetez ou que vous perdez celui qu'on vous donne pour votre goûter ; qui souffrent toutes les rigueurs du froid faute de vêtemens, tandis que vous coupez vos robes pour en habiller votre poupée. Ces réflexions, en ouvrant votre cœur à la compassion, vous rendront économe, et, sans l'économie, il est impossible d'être généreux. Ainsi, d'abord, prenez l'habitude de ne rien perdre ; ensuite imposez-vous de temps en temps quelques petits sacrifices volontaires ; acquérez de l'empire sur vous-même ; rappelez-vous bien qu'on ne peut se distinguer que par la vertu, qu'on ne peut être estimé, heureux et chéri que par elle ; rappelez-vous enfin et nos conversations et les histoires de nos veillées, et peu à peu votre âme s'élèvera, votre raison se perfectionnera, vous deviendrez véritablement bienfaisante, et vous serez les délices et la gloire de votre mère. — Je voudrois faire votre bonheur

dès à présent, ma chère maman. Se peut-il qu'il soit impossible à mon âge d'être assez bonne pour sacrifier aux pauvres toutes ses fantaisies?...—On n'est pas capable à votre âge, et dans la grande jeunesse, d'une réflexion assez suivie pour pouvoir atteindre le point de perfection dont vous parlez. Vous n'avez rien vu, tout est nouveau pour vous, tout vous charme; mais, quand vous saurez vous occuper solidement, la plupart des choses frivoles, qui vous plaisent et vous tentent maintenant, vous paroîtront insipides, vous n'attacherez de prix qu'à ce qui touche le cœur; et rien ne le satisfait pleinement que le constant usage de la bonté. Au reste, on n'est pas obligé de donner tout son superflu aux pauvres; l'Évangile nous prescrit de faire l'aumône (a), et ne nous ordonne pas de nous dépouiller entièrement en faveur des autres. Il est vrai que celui qui se pénétreroit parfaitement de l'esprit de l'É-

(a) Donnez à celui qui vous demande, n'évitez pas celui qui veut emprunter de vous. (*Évangile de saint Matthieu*, chap. v.)

vangile, donneroit aux pauvres tout ce qu'il possède; mais enfin la religion n'exige pas que nous sacrifiions à l'humanité toutes les commodités de la vie; elle exige seulement que nous mettions un frein à nos fantaisies, afin que nous soyons en état d'expier notre frivolité par des actes de bonté et de bienfaisance. — J'entends tout cela. Quand on est médiocrement bon, on donne une petite partie de son superflu; quand on est bien bon et bien pieux, on donne beaucoup plus de la moitié; quand on est parfait, on donne tout. — Voilà une définition très-juste. — Maman, vous avez dit tout-à-l'heure qu'il n'est pas possible d'être généreux sans être économe? — Certainement; ce qu'on prodigue, ce qu'on perd, est un vrai vol qu'on fait aux pauvres. Cette négligence est d'autant plus condamnable, qu'elle ne nous procure aucune sorte de plaisir. Par exemple, Pulchérie, voici le compte que votre bonne m'a montré des choses que vous avez perdues dans le cours de cette année: un manteau de taffetas noir, six mouchoirs de poche, quatre paires de gants,

deux dés à coudre, trois étuis remplis d'aiguilles et une paire de ciseaux. Toutes ces choses forment la somme de quarante francs qu'il m'a fallu donner pour racheter de nouveau tout ce que vous avez perdu. Si vous eussiez été plus soigneuse, j'aurois eu quarante francs de plus, que j'aurois pu employer, ou pour votre agrément, ou à faire une bonne action. Si vous ne mettez tous vos soins à vous corriger de ce défaut, il me coûtera bien plus d'argent à mesure que vous avancerez en âge, parce qu'en grandissant votre entretien deviendra beaucoup plus cher; et je vous conterai demain, à ce sujet, une petite histoire qui, je l'espère, vous fera quelque impression. — Mais, maman, pourquoi ne pas nous la dire aujourd'hui? il est de si bonne heure ! — C'est que je n'ai pas encore achevé de vous conter celle d'hier... — Quoi? s'écrièrent à la fois tous les enfans, l'histoire de Marianne Rambour ?... — Je ne vous ai point dit qu'elle fût finie; vous m'avez toujours interrompue, et vos questions ne m'ont pas laissé le temps de la reprendre. J'ai tâché de vous faire com-

prendre qu'en général les personnes sans éducation sont très à plaindre, lorsqu'un événement imprévu les sort de leur état. Je crois avoir prouvé à Pulchérie que Marianne Rembour devoit être heureuse avec deux cent soixante livres de rente; mais je n'ai point dit que ce petit héritage fût le seul prix que le ciel eût réservé à sa vertu. Je vous ai rappelé cette maxime, que *jamais une action héroïque ne reste sans récompense, même dès ce monde*. Là-dessus vous vous êtes récriés tous sur la modicité d'une rente de deux cent soixante livres, sans vous informer si c'étoit en effet toute sa récompense. — Ah! je vois qu'il ne faut pas se presser de juger, et qu'avant de décider, il faut se bien faire expliquer les choses. Nous mériterions, pour notre punition, d'être privés du reste de l'histoire de Marianne; ce seroit pourtant un bien grand chagrin. — Je ne vous le donnerai pas. C'est assez pour moi que vous preniez la résolution de juger à l'avenir avec moins de précipitation et de légèreté.

» Mais revenons à Marianne. Elle apprit dans sa retraite que le curé de S*** avoit

lu sa lettre au prône; loin d'en être flattée, elle s'en affligea. Elle écrivit au curé à ce sujet : « Je suis fâchée, lui mandoit-» elle, que vous ayez rendu publique une » action que j'aurois voulu qui n'eût été » connue que de Dieu et de vous. » Malgré la sincérité de ce regret, tout le monde sut bientôt à Charleville l'histoire de Marianne. Les personnes les plus distinguées de la ville voulurent la voir, la connoître, l'attirer chez elles. Plusieurs même tentèrent tous les moyens imaginables pour l'engager à recevoir des secours que sa situation devoit lui rendre nécessaires. Mais Marianne les refusa constamment, et répondit toujours qu'elle n'avoit besoin de rien, et qu'elle étoit parfaitement satisfaite de son sort. Enfin le curé de S*** fit un voyage à Paris : il y parla plus d'une fois de Marianne Rambour ; il conta, entre autres, cette histoire touchante à une femme à laquelle il donna quelques lettres de Marianne, et une copie de l'acte de fondation faite par elle. Cette femme remit ces différentes pièces à un homme de lettres de ses amis, afin qu'il les in-

sérât dans un ouvrage intéressant qu'il faisoit alors imprimer (*a*). — Quoi ! la vie de Marianne Rambour est imprimée ? Ah ! que j'en suis aise ! voilà donc déjà Marianne célèbre.... — Malgré toute sa modestie, la voilà tirée de l'obscurité qu'elle aimoit ; mais écoutez le reste. — Voici le dénouement, le cœur me bat... *Eh bien !* maman ?... — Il existe un jeune prince à peu près de votre âge, César ; il a neuf ans, et déjà son caractère donne l'espérance heureuse de le voir un jour aussi distingué par ses vertus et sa bienfaisance que par le rang auguste où le sort l'a placé. Ainsi que vous, mes enfans, un de ses plus grands plaisirs est celui d'entendre conter des histoires intéressantes ; il les écoute avec avidité, elles font une profonde impression sur son cœur et se gravent dans son souvenir. Un jour la personne chargée de présider à son éducation lui conta l'histoire de Marianne

(*a*) Intitulé *la Fête de la Rose*, et qui se trouve à la suite du charmant roman qui a pour titre : *les Amours de Pierre le Long*.

Rambour. Quand ce récit fut achevé, le jeune prince fondant en larmes, s'écrie : « *Ah! que je suis malheureux de n'être qu'un enfant!.....* — Pourquoi, monseigneur? lui demanda-t-on. — Je ferois une pension à cette vertueuse fille... — Mais vous avez le plus tendre des pères... — Croyez-vous que je puisse lui demander?... — N'en doutez pas, vous le comblerez de joie... » A ces mots, le jeune prince, transporté, hors de lui, se lève, sort en courant de la chambre, traverse un corridor, descend précipitamment deux étages, arrive dans une salle de billard, dans laquelle il trouve huit ou dix personnes; mais il n'y voit que le prince son père, et, malgré sa timidité naturelle, il se jette dans ses bras, en disant d'une voix entrecoupée : *Papa, j'ai une grâce à vous demander;* et il l'entraîne dans la chambre voisine. Là il expliqua ce qu'il désiroit de la manière la plus touchante. Il reçut, pour première récompense de sa sensibilité, les tendres embrassemens de son père, qui le serra contre son sein, en lui disant : « Je vais donner l'ordre qu'on fasse

en votre nom le brevet d'une pension de six cents livres pour Marianne Rambour.»

« Ah ! maintenant, maman, interrompit Pulchérie, je suis satisfaite... — Oh ! le charmant petit prince! qu'il dut être content!... — Il voulut écrire lui-même à Marianne Rambour, pour lui annoncer cette nouvelle... — Lui-même !... — Assurément, et voici la lettre qu'il écrivit :

De Saint-Leu, ce 2 août 1782.

« Je suis bien heureux, mademoiselle, » qu'on m'ait appris l'action que vous a » fait faire votre attachement pour ma» dame de S***, puisque j'ai la liberté de » vous dire à quel point j'en suis touché. » On vouloit me prouver combien la ver» tu est belle, combien elle mérite d'être » aimée, et l'on m'a conté votre his» toire. Je vous dois une leçon que je n'ou» blierai jamais, et que je me rappelle» rai toujours avec attendrissement. Re» cevez, mademoiselle, le brevet de la » pension de six cents livres que je vous » envoie comme un témoignage de mon

» admiration, et du vif et tendre intérêt
» que je prendrai toute ma vie à votre
» bonheur.

» Je fais joindre à ma lettre une res-
» cription de cent cinquante livres pour
» le premier quartier de votre pension,
» qui commence à courir du premier juil-
» let dernier. »

» Jugez, mes enfans, de l'effet que cette lettre produisit sur le cœur sensible de Marianne, d'autant mieux que le brevet qui l'accompagnoit étoit conçu dans les termes les plus honorables et les plus touchans.... Ainsi Marianne est aujourd'hui très-riche dans son état, surtout dans le pays qu'elle habite, et elle jouit de la seule considération flatteuse, celle qu'on ne doit qu'à la vertu. — Ah! maman, la charmante histoire!..... Que j'aime ce jeune prince déjà si bon! — J'espère que la veillée, demain, ne nous paroîtra pas moins intéressante. Mais il est tard; il faut terminer celle-ci. — Ma chère maman, encore un mot. Quel est le titre de l'histoire que vous aurez la bonté de nous dire demain?.. *Églantine ou l'Indolente corrigée.* — Églan-

tine ! le joli nom ! Et elle étoit indolente? Mais, au reste, ce n'est pas là un grand défaut. — Vous verrez quels en peuvent être les inconvéniens. En attendant, allons nous coucher. » Ce peu de mots de madame de Clémire inspira beaucoup de curiosité, et fit désirer vivement la neuvième veillée, que madame de Clémire commença de la sorte :

Doralice, femme d'un financier, jouissoit d'une fortune considérable ; mais elle avoit trop d'esprit et un trop bon cœur pour aimer le faste, et pour vouloir se distinguer par une vaine magnificence. Elle savoit que le luxe, toujours condamnable, est véritablement ridicule dans les personnes que leur état dispense de toute espèce de représentation. Elle n'avoit point de diamans, elle habitoit une maison aussi simple que commode ; elle ne donnoit point de fêtes, mais elle faisoit de bonnes actions ; et sa fortune, loin de l'exposer à l'envie des sots, au mépris des gens raisonnables, lui attiroit les bénédictions des infortunés et l'estime générale. Rien chez elle n'annonçoit l'os-

tentation et le puéril désir de briller. Quoiqu'elle sût se suffire à elle-même, elle aimoit la société. Afin de s'en former une véritablement agréable, elle n'avoit donné la préférence exclusive à aucune classe sur une autre : elle n'avoit point dit : *Je ne verrai que les gens d'un tel état*, ou bien : *Je ne verrai point les gens d'un tel état* ; mais elle s'étoit décidée à recevoir toutes les personnes véritablement distinguées par les qualités du cœur et les agrémens de l'esprit, de quelque condition qu'elles fussent. Doralice n'avoit qu'une fille : cette enfant, âgée de six ans, annonçoit un bon cœur ; elle étoit douce, obéissante, sincère ; elle ne manquoit point de mémoire ni d'intelligence ; mais elle étoit excessivement indolente, par conséquent elle n'avoit nulle activité, aucune application. Elle faisoit tout avec lenteur et nonchalance, et elle étoit également négligente et paresseuse. — Comment, maman, interrompit Caroline, l'indolence entraîne tous ces défauts-là ?... — Réfléchissez-y, et vous n'en serez pas surprise. Qu'est-ce que l'indolence ? C'est une certaine lâcheté

qui donne du dégoût pour tout ce qui pourroit fatiguer le moins du monde, soit l'esprit, soit le corps. Avec cette disposition, on ne veut ni courir, ni sauter, ni danser, ni jouer au volant, parce que ces amusemens sont fatigans. Par la même raison, on n'aime point l'étude, parce qu'on ne veut pas prendre la peine de *s'appliquer*. On ne réfléchit point, on ne pense à rien, et l'on végète au lieu de vivre. Tel étoit l'état d'Églantine, la fille de Doralice. Elle prenoit ses leçons avec beaucoup de douceur; mais elle n'écoutoit pas un mot de tout ce qu'on lui disoit, et elle ne faisoit nulle espèce de progrès. D'un autre côté, sa gouvernante se plaignoit sans cesse du peu de soin dont elle étoit capable. En effet, on trouvoit dans tous les coins de la maison, les mouchoirs, les ciseaux, les poupées d'Églantine. Elle aimoit mieux perdre que de ranger et de serrer les choses à son usage; tout étoit en désordre dans sa chambre, tout y étoit de la malpropreté la plus dégoûtante. Églantine, obligée de passer une partie du jour à chercher ses livres, son ouvrage, ses joujoux, s'en-

ennuyoit mortellement, et consumoit dans cette désagréable occupation un temps précieux qu'elle eût pu employer utilement, ou du moins donner à ses plaisirs.

Tous les matins il falloit la gronder pour la décider à sortir de son lit. Ensuite nouveaux sermons sur l'engourdissement qu'elle conservoit régulièrement plus d'une heure après son réveil, et qui se manifestoit par des bâillemens redoublés. Autres sermons sur la longueur excessive de son déjeûner; et puis la promenade, où les remontrances recommençoient, parce qu'Églantine vouloit s'asseoir au lieu de marcher, et se plaignoit ou du froid ou du chaud. Les leçons ne se passoient pas mieux : Églantine n'en prenoit guère sans pleurer ou sans en avoir envie. Les récréations n'étoient pas plus amusantes; il falloit chercher les joujoux égarés et perdus, et s'entendre gronder à ce sujet.

Doraline avoit tous les talens nécessaires pour former une excellente institutrice; mais elle manquoit d'expérience; cette éducation étoit la première à laquelle elle eût présidé. En toutes choses, il faut payer

son apprentissage par des fautes, et dans cette occasion elle en fit une grande. Elle ne prévit pas toutes les conséquences fâcheuses qui pouvoient résulter du défaut dominant de sa fille (défaut, à la vérité, qu'il est le plus difficile de détruire). Elle se flatta que l'âge et la raison donneroient insensiblement à Églantine *l'activité dont* elle étoit dépourvue : elle se contenta de la gronder de temps en temps au lieu de la punir, et elle ne sentit son erreur que lorsqu'il étoit trop tard pour y remédier. — Vous croyez, maman, que si l'on eût mis Églantine en pénitence, on l'auroit corrigée?... — Il est rarement nécessaire d'employer des moyens violens pour corriger les enfans actifs et sensibles, parce qu'ils prennent tout vivement : un rien les affecte, un mot suffit pour les punir. Mais les caractères indolens et froids s'émeuvent difficilement; il leur faut de temps en temps quelques secousses qui puissent les tirer de leur assoupissement habituel. —Maman, quelles pénitences auriez-vous données à Églantine? — Les plus rigoureuses pour elle, et cependant les plus

simples. Quand elle n'auroit voulu ni courir ni marcher d'un bon pas à la promenade, j'aurois prolongé sa promenade d'une heure. Quand elle auroit pris une leçon avec nonchalance, j'aurois fait recommencer la leçon ; ainsi du reste. Églantine alors, pour s'éviter de la peine, se seroit appliquée, auroit pris une activité apparente, qui finit toujours par en donner une réelle, et, insensiblement, elle eût changé de caractère.

Doralice ne suivit point cette méthode, et s'en repentit amèrement dans la suite. Cependant, voyant la négligence d'Églantine augmenter tous les jours, elle imagina de faire un journal, dans lequel elle écrivit chaque soir le détail le plus exact de toutes les choses qu'Églantine avoit perdues dans la journée, avec le prix de toutes les choses perdues. Elle mettoit dans cette liste les livres déchirés ou dépareillés, les joujoux brisés, les robes neuves tachées et gâtées de manière à ne pouvoir plus les porter ; les morceaux de pain jetés dans tous les coins du jardin, les bijoux cassés, le papier, les plumes et les crayons inutile-

ment prodigués. Toutes ces déprédations, jointes aux choses perdues, formèrent au bout du mois la somme de quatre-vingt-dix-neuf livres, c'est-à-dire quatre louis et trois livres.... « O Dieu! s'écria Pulchérie, cela est incroyable. Moi, grâce au ciel, dans toute l'année je n'ai perdu que la valeur de quarante francs!... — Oui, reprit madame de Clémire; mais on n'a compté que ce que vous avez perdu, et non ce que vous avez gâté et prodigué follement. D'ailleurs, je ne suis pas riche : vous ne portez ni mousseline brodée, ni dentelles, vous ne pouvez perdre que des choses communes. Vous n'avez pour bijoux que des étuis de paille et des boîtes de bergamote, et tous vos joujoux ne valent pas six francs.... — Tant mieux! maman, interrompit Pulchérie; je suis comme Henriette, la fille de madame Steinhausse : je sens que de beaux ajustemens me gêneroient. Un beau tablier garni de dentelles me rendroit malheureuse, car je veux aussi, comme Delphine, cueillir des roses sans craindre les épines.... — Ce souhait est naturel. Mais songez qu'Hen-

richesse, aussi simple que vous, étoit plus raisonnable encore; car elle ne perdoit rien. Et songez aussi que, suivant la proportion des fortunes, vous m'occasionnez une aussi forte dépense en perdant votre dé d'ivoire et vos ciseaux anglois, etc., qu'Églantine en causoit à sa mère en perdant son dé d'or et ses ciseaux damasquinés. — Mais aussi, maman, pourquoi Doralice n'élevoit-elle pas sa fille dans la simplicité? En lui donnant toutes ces frivolités si chères, elle ne faisoit pas là un bon emploi de ses richesses. — Doralice possédoit une fortune considérable; elle n'avoit point de fantaisies pour elle: il lui étoit bien permis de disposer de son superflu en faveur de sa fille. — Mais c'étoit inspirer à cet enfant le goût de toutes ces bagatelles? — C'est en les gardant pour soi, et non en les donnant, qu'on en inspire le goût. — Maman, disoit Églantine à sa mère, pourquoi n'avez-vous qu'une montre d'or unie avec un petit cordon de soie? — Ma fille, c'est qu'une montre unie est infiniment plus commode à porter, et par conséquent plus agréable qu'une belle montre... — Mais,

maman, reprenoit Églantine, vous m'en avez donné une émaillée, garnie de diamans, avec une chaîne de chatons? — C'est qu'à votre âge on est frivole, on manque d'esprit et de raison; tout ce qui brille séduit; on n'a que des goûts puérils; on aime les perles, les poupées, les diamans, le clinquant, les bijoux. Ainsi, quand je vous donne tous ces colifichets, je vous traite en enfant. « Doralice, en parlant de la sorte, n'exagéroit pas: elle disoit la vérité. Et en effet, toute personne d'un âge mûr qui trouve encore quelque plaisir à se parer de ces vaines superfluités, n'a pas plus de raison et de solidité qu'un enfant de six ans. Mais reprenons le fil de notre histoire.

Au bout d'un an Doralice montra à sa fille le compte de toutes les choses qu'elle avoit perdues ou dissipées dans le cours de l'année; le total des sommes montoit à plus de douze cents livres. Églantine, qui n'avoit alors que sept ans, fut peu touchée de ce calcul. Sa mère se flattant qu'elle en seroit plus frappée lorsqu'elle connoîtroit la valeur de l'argent, continua toujours

son journal avec la même exactitude: elle fut aidée dans ce travail par la gouvernante d'Églantine, qui, chaque soir, donnoit à Doralice, sur une feuille volante, le détail des prodigalités dont elle avoit été témoin. Doralice mettoit toutes ces feuilles dans une cassette, sans les joindre au journal qu'elle écrivoit de son côté, et bientôt les mémoires de la gouvernante devinrent si nombreux, qu'il auroit fallu beaucoup de temps pour faire le relevé de toutes les sommes qu'ils contenoient. Alors Doralice, les serrant toujours avec soin, se décida à n'en faire la supputation que lorsqu'Églantine auroit atteint un âge raisonnable.

En attendant, plus le temps s'écouloit, plus le journal de Doralice prouvoit que l'indolence d'Églantine ne faisoit qu'augmenter, au lieu de diminuer. Eglantine alloit souvent se promener au bois de Boulogne; elle y perdit, en quatre mois, la valeur de cinquante ou soixante louis de bijoux; tantôt une bague, tantôt un flacon, une autre fois un médaillon, sans compter les mouchoirs ou les gants oubliés sur l'herbe. En outre, elle brisoit régulière-

soit tous les jours un éventail, et cassoit le grand ressort et la glace de sa montre, ou dérangeoit la répétition, et il falloit payer sans cesse des mémoires d'horlogers. L'hiver la dépense étoit encore plus forte. Églantine, comme toutes les personnes indolentes, étoit extrêmement frileuse ; elle se traînoit dans les cendres, elle y laissoit tomber tout ce qu'elle tenoit, elle brûloit ses robes, ses jupons, ses manchons : on étoit obligé de renouveler sa garde-robe tous les mois. En outre, quand ses maîtres venoient, elle avoit presque toujours un mal de tête qui ne lui permettoit pas de prendre ses leçons. On donnoit un cachet au maître, et on le renvoyoit.... — Comment, maman ! dit César, ces maux de tête n'étoient donc pas véritables ?... — Non, Églantine s'en plaignoit uniquement pour se dispenser de l'étude.... — Mais cela est horrible : elle mentoit !... — Voilà où la conduisoit l'indolence, ce défaut qui semble d'abord si léger. Et c'est ainsi qu'il n'est point de défaut qui, lorsqu'il est dominant, n'entraîne les plus affreuses conséquences. Églantine étoit naturellement sincère,

mais elle étoit encore plus paresseuse; et, pour s'éviter la plus petite fatigue, elle avoit recours au mensonge, non sans efforts et sans remords, mais communément la paresse triomphoit de ses scrupules. Cependant Églantine commençoit à sortir de l'enfance; elle touchoit à sa dixième année. Sa mère lui donna de nouveaux maîtres.

Églantine, excédée du clavecin, et n'y faisant aucun progrès, avoua enfin qu'elle avoit un dégoût invincible pour cet instrument, et prétendit qu'elle avoit envie d'apprendre à jouer du luth. Doralice lui permit d'abandonner le clavecin, quoiqu'elle en jouât depuis l'âge de cinq ans, et on lui donna un maître de luth. En même temps le prix qu'avoit coûté le maître de clavecin, l'achat de la musique, du clavecin, du piano-forté, l'entretien de cet instrument, tout cet argent se trouvoit perdu, puisque Églantine renonçoit à ce talent; de manière que Doralice écrivit sur son journal cette dépense, qui se montoit à plus de huit mille francs (*a*). Églantine ne

(*a*) Ce qui est très-croyable au bout de cinq ans.

joua du luth qu'un an; son maître, rebuté de son peu d'application, la quitta. Alors elle apprit à jouer de la guitare avec aussi peu de succès. Enfin la guitare fut abandonnée comme le luth et le clavecin, et la harpe remplaça ces trois instrumens.

Églantine avoit en outre beaucoup d'autres maîtres. Elle apprenoit le dessin, la géographie, l'anglais, l'italien. Elle avoit un maître de danse, un maître de chant, un répétiteur pour l'accompagner du violon, un maître à écrire; et tous ces maîtres coûtoient dix-neuf à vingt louis par mois. L'indolente Églantine n'en étoit pas plus savante, et la dépense qu'elle occasionnoit n'avoit plus de bornes. Tous les deux ou trois mois, sa musique, ses livres, ses cartes de géographie étoient déchirés et en morceaux, il falloit en acheter d'autres;

un bon maître de clavecin coûte trois louis par mois pour trois leçons par semaine, et beaucoup plus quand il vient tous les jours. Un bon clavecin coûte cinquante louis; un piano-forté, qninze ou vingt. Un facteur, pour accorder ces deux instrumens, coûte douze à quinze livres par mois. La musique est excessivement chère, etc.

n'ayant aucun soin de sa harpe, elle la laissoit à l'humidité devant les fenêtres ouvertes; on étoit obligé de la remonter presque tous les jours : elle dépensoit en cordes de harpe, en crayons, en papiers, etc., près du quadruple de ce qu'une personne soigneuse eût coûté.

Comme son excessive indolence lui rendoit insupportable toute espèce de sujétion, elle étoit d'une malpropreté honteuse. En deux ans on avoit été forcé de renouveler deux fois les meubles de son appartement; elle se décoiffoit sur tous les fauteuils de sa chambre, les remplissoit de poudre et de pommade, et ne manquoit jamais de jeter négligemment à terre toutes ses épingles; ses robes étoient toujours couvertes de crayon, d'encre, de taches de cire. Tous ces désagrémens gâtoient en elle la plus jolie figure du monde; elle passoit un temps prodigieux à sa toilette, parce qu'elle ne faisoit rien qu'avec une extrême lenteur; en même temps personne n'étoit plus mal mis; elle regardoit sans voir, elle agissoit sans penser, et elle n'avoit aucune espèce de goût en quoi que ce

pût être. D'ailleurs, elle manquoit absolument de grâce ; n'ayant jamais voulu s'assujétir à mettre des gants, ses mains étoient également rudes et rouges ; et elle avoit un vilain pied et marchoit de la manière la plus désagréable, parce qu'elle portoit constamment des souliers en pantoufles.

Telle étoit Églantine à treize ans. Dorbalice s'étoit plue à lui former une jolie bibliothèque, dans l'espoir qu'elle prendroit du goût pour la lecture. Églantine, pour obéir à sa mère, lisoit à sa toilette, et dans l'après-midi ; c'est-à-dire elle tenoit un livre, car elle lisoit avec si peu d'attention qu'il étoit impossible qu'elle acquît la plus légère instruction ; aussi, à seize ans, elle étoit d'une ignorance d'autant plus inexcusable, qu'on n'avoit rien épargné pour son éducation ; elle ne savoit ni l'histoire, ni la géographie, ni même l'orthographe ; elle étoit également hors d'état de faire un extrait et d'écrire une lettre ; et quoiqu'elle eût appris dix ans l'arithmétique, il n'y avoit guère d'enfans de huit ans qui ne comptassent mieux qu'elle.

Vers ce temps, un jeune homme, nommé le vicomte d'Arzelle, se fit présenter chez Doralice; il avoit vingt-trois ans, et il étoit aussi distingué par son esprit, ses vertus, sa réputation, que par sa naissance, sa fortune et ses agrémens personnels. Il parut avoir le plus vif désir de plaire à Doralice et d'obtenir son amitié; il sentoit tout le prix de sa simplicité, de sa douceur, de son égalité parfaite; il aimoit également ses manières, son ton naturel et noble, et sa conversation à la fois solide, intéressante et agréable; il la rencontroit souvent chez une de ses parentes; il lui avoit fait plusieurs visites, et il n'avoit point encore vu Églantine. Enfin Doralice pria le vicomte à souper, et à neuf heures Églantine parut dans le salon; sa mère avoit ce jour-là présidé à sa toilette. Églantine n'avoit rien de recherché dans sa parure; mais ses cheveux ne traînoient point sur ses épaules, ses oreilles n'étoient point couvertes de poudre et de pommade, et elle avoit lavé ses mains. Le vicomte l'examina avec beaucoup d'attention; d'abord il la trouva parfaitement belle, un instant

après il remarqua qu'elle n'avoit aucune grâce, et au bout d'un quart d'heure il ne la regarda plus, et il oublia même qu'elle fût dans la chambre.

Cependant il continua toujours d'aller aussi assidument chez Doralice. Un jour qu'il la trouva seule, il lui parla avec une confiance qui autorisa *Doralice* à *lui* demander s'il songeoit à se marier. « Oui, madame, répondit-il ; mais, quoique mes parens me laissent absolument la liberté du choix, je sens que je ne me déciderai pas facilement ; l'intérêt ou l'ambition ne me détermineront pas ; une passion aveugle ne me fera jamais faire des folies ; je veux me marier, non pour acquérir plus de fortune ou plus de considération, mais pour être plus heureux ; ainsi il faudra que je trouve une personne parfaitement bien élevée, qui joigne les vertus aux agrémens et aux talens ; il faudra encore que ses parens soient estimables, afin que je puisse les estimer et les chérir ; et que sa mère, par exemple, ait toutes les qualités qui vous distinguent, puisqu'elle sera le mentor et le guide de ma femme. » Comme

le vicomte achevoit ces mots, survint une visite qui mit fin à la conversation. Quelques jours après, Doralice apprit que le vicomte d'Arzelle avoit chargé un de ses gens de questionner adroitement ceux de Doralice relativement à Églantine, et qu'en outre le vicomte lui-même s'étoit adressé directement à plusieurs maîtres d'Eglantine, auxquels il avoit sans peine fait dire l'exacte vérité; de manière qu'il sut, à n'en pouvoir douter, qu'Églantine n'avoit retiré aucun fruit de l'éducation dispendieuse et distinguée que sa mère lui avoit donnée : depuis ce moment le vicomte parut beaucoup moins chez Doralice, et bientôt il cessa entièrement d'y aller. Doralice, certaine qu'il auroit épousé Églantine si elle eût été plus aimable, regretta beaucoup pour sa fille un établissement aussi brillant qu'avantageux, et que le seul mérite personnel du vicomte lui auroit fait préférer à tout autre.

Elle devoit éprouver encore des peines bien plus sensibles. Églantine, plus indolente que jamais, lui causoit tous les jours de nouveaux chagrins. A dix-sept ans elle

avoit encore tous les maîtres qu'on quitte ordinairement à quatorze; elle n'avoit de goût pour aucune espèce d'occupation. Cependant, comme son cœur étoit bon, et qu'elle aimoit sa mère, elle essayoit quelquefois de vaincre sa nonchalance naturelle; alors on étoit étonné de l'intelligence et des dispositions qu'elle *montroit*; le cœur sensible de Doralice se rouvroit à l'espérance et à la joie; mais ce bonheur duroit peu; au bout de cinq ou six jours, Églantine retomboit dans son apathie ordinaire: elle sentoit confusément ses torts, et cette connoissance, au lieu de lui donner le désir de les réparer, ne lui inspiroit que du découragement. D'ailleurs, accoutumée à ne point penser, c'est-à-dire, ne réfléchissant jamais, elle ne voyoit pas toute l'ingratitude qu'il y avoit à répondre si mal aux soins de la plus tendre mère; elle se disoit seulement: « Il est vrai que j'ai causé beaucoup de dépenses inutiles, mais cette dépense n'a pu déranger une fortune aussi considérable que celle de mon père; au reste, je suis jeune, je suis riche, on dit que je suis belle, je puis

bien me passer d'instruction et de talens.» C'est comme si elle eût dit : *Je puis me passer de montrer ma reconnoissance à ma mère, je puis bien me passer de faire son bonheur, et en même temps d'être aimable et d'être aimée.* Voilà comme on raisonne quand on est incapable de réfléchir.

Églantine, n'ayant aucun désir de plaire et d'obtenir l'approbation de ceux qui l'entouroient, n'avoit nulle espèce de considération dans la maison de sa mère ; les domestiques et les amis de Doralice la regardoient toujours comme un enfant ; elle étoit si peu obligeante et si singulièrement insipide, faute de réflexion, elle disoit si souvent des choses si déplacées, qu'elle étoit dans la société également importune, ennuyeuse et désagréable. Toute contrainte lui paroissoit insupportable, et presque tout étoit contrainte pour elle ; tous les usages reçus dans le monde lui sembloient tyranniques ; elle trouvoit la politesse gênante, et elle n'étoit à son aise qu'avec des personnes subalternes et sans éducation. Loin de rechercher les con-

seils dont elle avoit besoin, elle les craignoit parce qu'elle sentoit qu'elle n'auroit pas le courage de les suivre ; aussi, quand Doralice lui représentoit les inconvéniens de son caractère, Églantine l'écoutoit avec plus de dépit que de repentir. Ces conversations étoient toujours suivies d'un embarras et d'une humeur de *la part d'É*-glantine, qu'elle ne pouvoit ni vaincre ni dissimuler ; car, accoutumée à céder lâchement aux impressions qu'elle recevoit, n'ayant aucun empire sur elle-même, elle aimoit toujours mieux aggraver ses torts que de se donner la peine de chercher les moyens de les réparer.

Églantine, en prenant tant de nouveaux défauts, n'avoit perdu aucun de ceux qu'on lui reprochoit dans son enfance. Elle avoit pour son entretien, depuis deux ans, une pension aussi forte que si elle eût été mariée ; cependant elle étoit toujours mal mise et faisoit des dettes. Enfin elle atteignit sa dix-huitième année, époque heureuse pour elle, parce que c'étoit celle où l'on devoit congédier sans retour tous les maîtres. Ce jour même, Doralice vint le

matin dans la chambre d'Églantine; elle tenoit un livre, elle le posa sur une table, et s'asseyant auprès de sa fille : « Vous avez aujourd'hui dix-huit ans, lui dit-elle; c'est l'âge où l'éducation est ordinairement finie; j'ai fait pour vous jusqu'à ce moment tout ce que je pouvois faire, je vous en apporte la preuve. Voici le journal dont je vous ai parlé souvent, il contient le détail de toutes les choses que vous avez perdues depuis votre enfance, et de toutes les dépenses inutiles que vous avez occasionnées; j'y ai joint les anciens mémoires de votre gouvernante, ceux de votre femme-de-chambre, etc. J'ai fait le relevé de ces différentes sommes; ce qui produit un total de cent trois mille francs.. —Ah! maman, s'écria Églantine, est-il possible!...—Et vous croyez bien que je ne fais pas entrer dans ce calcul les dépenses nécessaires tant pour votre entretien que pour les maîtres qui ont réussi à vous apprendre quelque chose. Par exemple, vous avez une jolie écriture, vous lisez passablement la musique, je n'ai point parlé de ces deux maîtres dans mon

journal, quoique j'aie été obligée de vous les conserver beaucoup plus long-temps que je n'aurois fait si vous eussiez eu plus d'application. J'ai dû mettre encore au nombre des dépenses perdues tout ce qu'ont coûté les maîtres d'instrumens, de dessin, de géographie, d'histoire, de blason, d'arithmétique, etc., *sans oublier* la maîtresse qui vous a appris à broder pendant deux ans, et l'énorme quantité de soie, de chenilles, de paillettes, de satin, de velours, etc., que vous avez dépensée sans avoir jamais fait un ouvrage qui pût servir....—Mais, répartit Églantine, cent trois mille francs!... je ne puis le concevoir.—Votre surprise cessera, dit Doralice, si vous voulez vous rappeler ce que je vous ai dit mille fois, qu'il n'est point de petites dépenses qui, souvent répétées, ne deviennent exorbitantes, et par conséquent ruineuses : un exemple vous en fera juger. Vous avez deux montres: depuis l'âge de huit ans jusqu'à ce moment, vous n'avez point passé de mois sans les envoyer chez l'horloger ou chez le bijoutier, tantôt pour y remettre des

glaces, ou même un cadran neuf, ou pour faire raccommoder la répétition, et tantôt pour y faire remettre des aiguilles ou des diamans, etc. Il n'y a pas de mois que ces montres n'aient au moins coûté sept ou huit francs d'entretien; il y en a beaucoup où elles ont coûté trois ou quatre louis; de manière qu'au bout de dix ans ce seul article se monte à cent huit louis. On doit bien regretter l'argent qu'on a prodigué ainsi, en songeant à combien d'autres usages on auroit pu l'employer. Cent trois mille francs que vous avez perdus, ma fille, auroient pu assurer un sort heureux à plus de vingt familles infortunées. »

Cette dernière réflexion de Doralice fit couler les larmes d'Églantine; elle prit une des mains de sa mère, en la serrant dans les siennes: « Oh! que je suis coupable! s'écria-t-elle... Mais, ma chère maman, quoique je sois sans talens, quoique je n'aie pas d'instruction, cependant il me reste les élémens de tout ce qu'on m'a appris... — Sans doute, reprit Doralice; et, si vous vouliez vous appliquer, étudier sérieusement, vous pourriez en-

core regagner une partie de l'argent que vous avez perdu, mais il faudroit que vous eussiez désormais autant de persévérance et d'activité, que vous avez montré jusqu'ici d'inconstance et de paresse. » A ces mots Églantine soupira et tomba dans la rêverie. « Je sais, continua Doralice, que votre fortune et les louanges qu'on donne à votre figure, vous persuadent que vous avez moins besoin de talens et de grâces que beaucoup d'autres personnes; mais parce qu'on possède les avantages les plus fragiles et les moins estimables de tous, est-ce une raison pour dédaigner ceux qui seuls peuvent procurer des suffrages véritablement flatteurs? Est-ce la beauté qui fait aimer? Séparée des grâces, elle n'a même pas le droit de plaire. Sont-ce les richesses qui rendent heureux? N'êtes-vous pas consumée d'ennui, toujours mécontente des autres et de vous-même?.... D'ailleurs, connoissez-vous l'état des affaires de votre père? et s'il se ruinoit?... » Ces derniers mots réveillèrent l'attention d'Églantine; elle regarda sa mère avec une espèce d'effroi. Doralice cessa de parler,

leva les yeux au ciel, et, après quelques momens d'un morne silence, qu'Églantine n'osoit rompre, elle reprit la parole, changea d'entretien, et au bout d'un demi-quart d'heure elle se leva, sortit, et laissa sa fille accablée de tristesse et d'inquiétude.

Les alarmes d'Églantine n'étoient que trop fondées. Mondor, son père, aussi insatiable que Doralice étoit modérée, n'avoit pu se contenter de deux cent mille livres de rente; il s'étoit engagé dans des entreprises immenses, et couroit à grands pas vers sa ruine totale. Doralice ne connoissoit pas toute l'étendue de son malheur, mais elle en soupçonnoit une partie, et c'est ce qu'elle avoit voulu faire entendre à sa fille. Mondor, mieux instruit, dans l'espoir de conserver son crédit, tâchoit de cacher le mauvais état de ses affaires; mais bientôt plusieurs banqueroutes de ses associés en découvrirent le désordre affreux. Mondor n'avoit pas une âme faite pour supporter l'adversité; il tomba malade, et les soins de Doralice et d'Églantine ne purent l'arracher au trépas; il expira en détestant l'ambition et la

cupidité, funestes causes et de sa ruine et de sa mort. Doralice alors s'occupa du soin de satisfaire tous ses créanciers. La fortune entière de Mondor n'y put suffire: Doralice possédoit une terre de quinze mille livres de rente, sur laquelle les créanciers n'avoient aucun droit; mais, afin de compléter la somme nécessaire pour payer les dettes de son mari, elle abandonna pour six années les revenus de cette terre, le seul bien qui lui restât. Églantine sacrifia au même usage tous les diamans qu'elle tenoit de sa mère.

Ces arrangemens faits, il ne restoit à Doralice, pour vivre pendant six ans, que ses bijoux et quelque argenterie: elle les vendit, et en eut vingt mille francs. « Il faut, dit Doralice à sa fille, que nous allions habiter un pays où l'on puisse vivre pendant six ans avec la somme qui nous reste; mon intention est de m'établir en Suisse jusqu'au moment où je recouvrerai la terre dont j'ai cédé les revenus. — O ma mère! s'écria douloureusement Églantine, vingt mille francs! voilà donc tout ce qui vous reste!.... Quelle pensée pour moi, quand

je me rappelle tout ce que je vous ai coûté !.... — N'y pense plus, interrompit Doralice en l'embrassant. Si j'eusse prévu les malheurs que le sort nous réservoit, tu n'aurois jamais su un détail dont le souvenir est une peine de plus pour toi ; je l'ai brûlé, ce journal ; et tout ce qu'il contenoit est pour jamais effacé de ma mémoire.... — Ah ! reprit Églantine, en tombant aux pieds de sa mère, j'éprouve un repentir trop vrai pour les oublier jamais, ces fautes que vous me pardonnez avec tant de générosité !.... Le désir et l'espoir de les réparer et de faire votre bonheur peuvent seuls maintenant m'attacher à la vie.... — O maman ! je le sais, une fille digne de vous pourroit vous consoler de vos malheurs : eh bien ! je me corrigerai, j'acquerrai les vertus qui me manquent. Il vous faut une amie : je deviendrai la vôtre ; et, pour obtenir un titre si cher, je pourrai tout sur moi-même.... »

Pendant ce discours Doralice contemploit avec ravissement Eglantine baignée de larmes et serrant ses genoux ; elle la releva, la prit dans ses bras, et la pressant

contre son sein : « Tu me fais éprouver dans cet instant, dit-elle, toute la joie que le cœur d'une mère peut ressentir ; va, ne gémis plus sur mon sort... » En prononçant ces paroles, Doralice ne pouvoit retenir ses pleurs ; mais ces larmes étoient les plus douces qu'elle eût jamais versées. Le soir même qui suivit cet entretien, Eglantine se plaignit d'un violent mal de tête. Le lendemain on lui trouva de la fièvre. Doralice envoya chercher un médecin, qui, après avoir attentivement examiné la malade, déclara qu'elle avoit tous les symptômes qui précèdent la petite-vérole. Il ne se trompoit pas : cette maladie se manifesta de la manière la plus inquiétante ; le médecin ne cacha point à Doralice que la petite-vérole étoit confluente et de la plus mauvaise qualité. Doralice, accablée de désespoir, ne quitta plus le chevet d'Eglantine, et passa quatre jours dans cette mortelle inquiétude. Eglantine, dans les accès d'un délire affreux, recevoit les soins de sa mère sans la reconnoître ; elle étoit dans ses bras et l'appeloit en s'écriant douloureusement : *Ma mère m'abandon-*

ne!.... Je l'ai mérité!... Je ne l'ai pas rendue heureuse!... Je meurs sans recevoir sa bénédiction!.... O mon Dieu! pardonnez-moi!...

Ces discours, entrecoupés de soupirs et de sanglots, perçoient l'âme de Doralice: en vain elle répondoit à sa fille, en vain elle la baignoit de ses larmes, Eglantine ne l'entendoit pas, et recommençoit toujours ses tristes plaintes. La maladie faisant de rapides progrès, se porta surtout au visage d'Eglantine; et bientôt, couvrant ses yeux d'une croûte épaisse, la priva totalement de la lumière. Ce nouvel accident, assez ordinaire dans la petite-vérole, n'inquiéta pas d'abord; mais ensuite il devint si considérable, que le médecin en fut vivement alarmé, et ne put dissimuler à Doralice qu'il craignoit qu'Eglantine ne perdît la vue pour jamais. « O ciel! s'écria la malheureuse mère, ma fille seroit aveugle?...—Le mal, reprit le médecin, ne me paroît pas encore sans remède, et je vais vous en proposer un qui m'a réussi dans une circonstance semblable; il s'agit de donner un cours à l'humeur qui se porte sur les yeux... Avec de l'argent il n'est point de secours qu'on

ne puisse obtenir, surtout à Paris.... Il ne seroit pas difficile de trouver une personne dans la misère qui voulût consentir à rendre à mademoiselle votre fille le service pénible et dégoûtant qui pourroit lui conserver la vue; mais il seroit à désirer que cette personne fût parfaitement saine (*a*)... — Quel service? interrompit vivement Doralice, et que voulez-vous dire? — Il faudroit,

(*a*) Si le trait qu'on va lire étoit inventé, il n'auroit aucun prix. On n'est pas excusable lorsque, dans un sujet d'invention, on offre des détails faits pour répugner à l'imagination et révolter les sens; mais ces mêmes détails ajoutent à l'intérêt et deviennent sublimes quand on ne peut douter de leur vérité. C'est une personne très-connue, madame de R.....; car je ne puis m'empêcher d'écrire au moins les lettres initiales du nom d'une si bonne mère, qui a été capable de cette action touchante. Un trait semblable auroit seul suffi pour justifier la confiance qu'une grande princesse a témoignée à cette personne estimable, en lui donnant la place de sous-gouvernante de la première éducation des trois princes ses enfans.

Comme Doralice étoit une excellente mère, je n'ai pu me défendre de lui attribuer cette action, certaine, par les détails de son histoire, qu'elle eût été capable de la faire.

répondit le médecin, que quelqu'un consentît à sucer doucement le venin qui se porte sur les yeux de mademoiselle votre fille.—O Dieu! je vous rends grâces, s'écria Doralice en joignant les mains, je vous rends grâces de m'avoir donné un sang pur et une bonne santé... Ah! de ce moment seul je sens tout le prix de ce bienfait! Allons, monsieur, continua-t-elle en se retournant vers le médecin, ne perdons point de temps, allons chez ma fille, venez... —Quoi! madame, dit le médecin, seroit-il possible que vous voulussiez vous charger vous-même d'une opération semblable!... quand vous pourriez avec de l'argent...— Qui, moi! j'abuserois ainsi de la misère d'un infortuné, je le forcerois à vaincre un dégoût invincible pour lui, et si facile à surmonter pour moi! pouvant faire une action de mère, j'en ferois une inhumaine et lâche!... pouvant rendre un service important à ma fille, je me dispenserois de ce devoir cher et sacré!... —Mais, madame, aurez-vous le courage?...—Je suis mère, ma fille est en danger; et vous doutez de mon courage!... — Mais vous exposez

votre santé...—Venez, ne différons plus.» En disant ces mots, Doralice, sans écouter davantage le médecin, l'entraîna dans la chambre de sa fille.

Madame de Clémire en étoit là de son récit, quand la baronne regardant à sa montre donna le signal de la retraite : elle se leva; on demanda vainement une prolongation de veillée, il fallut s'aller coucher. Le lendemain madame de Clémire reprit l'histoire d'Églantine en ces termes:

Nous en étions restés au moment où Doralice se disposoit à entrer dans l'appartement de sa fille. Cette dernière avoit repris toute sa connoissance depuis la veille. Doralice, en l'engageant à souffrir le remède ordonné par le médecin, se garda bien de lui dire qu'elle-même se chargeoit de l'opération. « J'ai trouvé, lui dit-elle, une femme disposée à vous rendre ce service, et elle en sera si bien récompensée que vous ne devez pas la plaindre! — O ciel! interrompit Églantine, comment ne plaindrois-je pas une personne assez infortunée pour se décider à se charger de cette horrible opération! Eh quoi! ne peut-on me rendre

la vue qu'à ce prix?... Mon cœur se soulève à la seule idée de ce que cette malheureuse femme va souffrir..... Ah! l'humanité permet-elle d'acheter un semblable secours!... — Songez à votre mère, reprit Doralice, songez à la mortelle inquiétude qui déchire son âme! D'ailleurs, cette femme ayant eu la petite-vérole ne peut craindre la contagion de cette maladie, et soyez sûre qu'uniquement occupée de votre guérison et de sa récompense, elle ne trouvera rien de pénible dans l'emploi auquel elle se consacre. Enfin, ma fille, j'exige de vous cette preuve de soumission....— Vous obéir, répliqua Eglantine, est le premier de mes devoirs; vous l'ordonnez, il ne m'est plus permis de balancer. »

A ces mots on fit entrer une femme qui s'approcha du lit de la malade, et qui l'assura d'un ton ferme de son zèle et de son courage. « Allons, dit Doralice, commencez donc cette opération : je vous laisse, et je reviendrai quand elle sera finie.» En disant ces paroles, Doralice feignit de sortir de la chambre; ensuite elle se rapprocha doucement du lit d'Eglantine, elle se mit à la

place de la femme, qui se tint derrière elle afin qu'Eglantine de temps en temps pût entendre cette voix inconnue qui lui avoit parlé d'abord. Eglantine, croyant sa mère sortie, conjura le médecin de différer encore un moment l'opération; alors croyant s'adresser à la femme inconnue, elle saisit une des mains de sa mère, et la serrant dans les siennes : « O malheureuse femme, lui dit-elle, pardonnez-moi l'affreuse extrémité où vous réduit la fortune.... Hélas! je sens trembler votre main !.... Eh quoi! vous pressez la mienne ! O ciel ! implorez-vous ma pitié ?... Cette opération est-elle au-dessus de vos forces ? Ah ! je le conçois.... Ah Dieu ! poursuivit Eglantine, elle me serre dans ses bras ! je l'entends pleurer....—Vos discours, interrompit le médecin, et votre humanité l'attendrissent; vous changez son zèle en affection. » A ces mots la voix inconnue prit la parole, protesta que sa résolution étoit inébranlable, et qu'elle lui coûtoit mille fois moins qu'Eglantine ne pouvoit l'imaginer. Quand elle eut cessé de parler, le médecin imposa silence à tout ce qui étoit dans la chambre,

et fit commencer l'opération, qui dura à peu près six minutes. Au bout de ce temps, le médecin renvoya la femme, en lui recommandant de venir le soir; ce qu'elle promit, après avoir reçu les plus tendres remercîmens d'Églantine, et l'assurance d'une reconnoissance éternelle.

Ce secours, renouvelé plusieurs fois, produisit un mieux sensible. Enfin, le troisième jour, le médecin déclara qu'on n'emploieroit plus qu'une fois ce remède si affligeant pour Églantine. Durant cette dernière opération, Églantine, se croyant toujours dans les bras d'une femme étrangère, tout-à-coup fit un cri de joie, en s'écriant : « J'aperçois le jour ! » En disant ces paroles, elle lève la tête pour voir celle qui lui rendoit la vue; mais, au lieu de la figure inconnue qu'elle cherche, quel est l'excès de sa surprise et de son saisissement, en reconnaissant le visage chéri de la plus tendre des mères !.... « Juste Dieu ! s'écria-t-elle, quoi ! c'est vous ! c'est ma mère !... » Ses sanglots lui coupent la parole; et se jetant sur le sein de Dovalice, elle ne peut d'abord exprimer

les transports passionnés de sa reconnoissance que par des larmes... Le médecin lui confirme qu'elle n'a jamais dû qu'à Doralice tous les secours qu'elle a reçus. « O ma mère! dit Églantine, combien la vie me devient chère !... Ah ! qu'il me seroit douloureux de la perdre avant d'avoir pu vous témoigner ma tendresse et ma reconnoissance !... Je ne veux vivre que pour faire votre bonheur, et je ne puis être heureuse que par vous... » Églantine parloit avec tant d'action et de feu, que le médecin, craignant pour elle l'effet d'une émotion si violente, l'interrompit, et fit cesser une conversation qui auroit pu redoubler sa fièvre.

Depuis ce jour la maladie ne donna plus d'inquiétude; mais le médecin déclara qu'elle laisseroit des traces fâcheuses sur la figure d'Églantine. En effet, Eglantine perdit sa beauté : quoiqu'elle ne fût pas excessivement marquée de la petite-vérole, et qu'elle n'eût aucune couture sur le visage, elle étoit à peine reconnoissable; elle avoit perdu les plus beaux cheveux du monde, ses traits étoient

grossis, et elle n'avoit plus cet éclat brillant que donne un teint uni et d'une blancheur éblouissante. Sachant combien elle étoit changée, elle n'eut aucun empressement de se regarder dans un miroir; cependant, lorsqu'elle se leva pour la première fois, elle ne put éviter de se voir. Sa mère lui donnoit le bras, et en la conduisant vers une chaise longue, elle la fit passer devant une glace. Eglantine, en jetant les yeux sur la glace, ne put s'empêcher de tressaillir, et s'arrêtant: « Est-ce là, dit-elle, cette figure qu'on louoit tant il y a trois semaines? — Quel seroit votre sort, reprit Doralice, si vous aviez eu la folie d'attacher un grand prix à cette beauté fragile qu'un instant peut enlever... et qu'il faut nécessairement perdre dans le court espace de quelques années!. »

« Maman, interrompit Caroline, je crois que Doralice exagéroit un peu, afin de consoler Eglantine; car on peut, en perdant la jeunesse, conserver la beauté... — Non. La beauté ne peut exister sans la jeunesse. — Mais cependant madame de Palmis, que tout le monde trouve si

jolie, n'est plus jeune; elle a, dit-on, trente-six ans.—Aussi n'est-elle plus jolie; on voit seulement qu'elle a dû l'être. Il est vrai qu'on lui répète tous les jours qu'elle a l'air d'avoir dix-huit ans, etc. Lorsqu'elle avoit cet âge, beaucoup de femmes critiquoient sa figure; maintenant toutes s'accordent à la louer, précisément parce qu'elles ne la trouvent plus ce qu'elle étoit. Les jeunes personnes savent bien que les seuls agrémens de la première jeunesse sont toujours préférés à la plus parfaite régularité que puisse offrir un visage de trente-six ans; et les femmes qui approchent de quarante ans ne manquent pas de préférer la beauté de trente-six ans à la beauté de vingt. Voilà pourquoi tant de personnes soutiennent que madame de Palmis est plus belle que la comtesse Rosalie. L'une, à son déclin, ne cause plus d'ombrage; l'autre, à son aurore, excite la basse et ridicule envie de toutes les femmes assez bornées et assez frivoles pour regarder la beauté comme le plus précieux de tous les avantages. Pour moi, je n'ai jamais vu de

femme qui, passé trente ans, fût aussi jolie qu'à dix-huit, et qui fût véritablement charmante sans le secours de l'art, c'est-à-dire, sans le rouge, sans parure, ou sans l'illusion des lumières.—Allons, maman, dit Caroline, je vois bien à présent que Doralice n'exagéroit pas, et qu'elle avoit bien raison de dire qu'il faudroit être insensée pour attacher quelque prix à un avantage si frivole, et dont on jouit si peu de temps. Mais ayez la bonté, chère maman, de reprendre la charmante histoire. Je suis sûre qu'Eglantine est à présent corrigée pour toujours, et qu'elle va faire le bonheur de sa mère.

—Vous ne vous trompez pas, reprit madame de Clémire. Eglantine, éclairée par le malheur et par la reconnoissance, sut vaincre tous ses défauts, et devint aussi raisonnable, aussi active, aussi digne d'être aimée, qu'elle avoit été indolente, paresseuse, inconstante et légère. Aussitôt que sa santé fut entièrement rétablie, Doralice partit avec elle pour la Suisse. Les deux voyageuses se rendirent d'abord à Lyon, prirent ensuite la route

de Genève; elles passèrent par le fort de l'Ecluse (entre Châtillon et Coulonges), très-remarquable par la singularité de sa situation. Elles s'arrêtèrent à Bellegarde pour y voir ce que les gens du pays appellent *la perdition du Rhône*. C'est un endroit près du pont de Luce (*a*), où l'on voit en effet le Rhône se perdre sous d'énormes rochers dans de vastes gouffres, et reparoître ensuite en se précipitant en cascades sous d'autres rochers. Ce lieu environné de montagnes, de précipices profonds, de rochers couverts de mousse et de verdure, suffiroit seul pour dégoûter à jamais de ces froids jardins à l'anglaise où l'on a voulu follement imiter de semblables effets. Après avoir passé quelques jours à Genève, Doralice parcourut les rives charmantes du lac, dans l'intention de chercher une maison où elle pût s'établir; et elle prit la résolution de se fixer à Morges, jolie ville entre Genève et Lau-

(*a*) Alors, la moitié de ce pont appartenoit à la France, et l'autre à la Savoie.

sanne (*a*), sur le bord du lac et dans une situation ravissante.

Doralice loua une petite maison dans cet agréable séjour; les fenêtres du salon donnoient d'un côté sur les campagnes riantes et fertiles, et de l'autre elles laissoient voir le lac de Genève, et par delà les immenses montagnes chargées de glace qui le bornent. On ne peut se faire une idée de ces montagnes; elles offrent mille aspects différens dans un jour, par l'effet de divers accidens de lumière qui s'y succèdent. Au lever de l'aurore, leurs sommités et leurs rochers sont couleur de rose, et les monceaux de glace qui les couvrent ressemblent à des nuages transparens. Quand le soleil devient plus vif, les montagnes prennent des couleurs plus foncées, et paroissent successivement gris de lin, violettes et bleu brun. Au coucher du soleil elles se dorent; on croit voir d'énormes masses de topazes, et les yeux sont éblouis de l'éclat brillant de leur

(*a*) A dix lieues de Genève, et à deux lieues de Lausanne.

couleurs. Le lac de Genève présente des variétés aussi piquantes. Lorsqu'il est tranquille, son onde pure et limpide réfléchit la couleur des cieux; mais, lorsqu'il est agité, il ressemble à la mer: il en produit le bruit imposant, il en a la majesté. Tour à tour tumultueux et paisible, il attire, il charme, il étonne les yeux par des spectacles toujours nouveaux.

Églantine ne pouvoit se lasser de contempler cette vue ravissante. « Que tout ce que j'ai admiré jusqu'ici, disoit-elle, me paroîtroit insipide à présent! avec quelle indifférence je reverrai les environs de Paris, ces plaines monotones, et ces jardins si vantés! me voilà brouillée pour toujours avec les rivières factices, les petits rochers et les petites montagnes..... — Si vous aviez fait le voyage d'Italie, ajouta Doralice, vous n'aimeriez pas davantage *les petites ruines*....—Il me semble, reprit Églantine, que les poètes et les peintres ne devroient ni décrire les beautés de la nature, ni faire des paysages, sans avoir vu l'Italie et la Suisse.—Je suis de votre avis,

répondit Doralice; Auteuil et Charenton peuvent inspirer de jolis vers, mais non les grandes idées qui produisent dans ce genre des ouvrages immortels. Louis Bakhuifen, fameux peintre hollandais(*a*), s'exposa mille fois sur la mer agitée par de violentes tempêtes, pour observer le mouvement des vagues, le choc et les débris des vaisseaux échoués contre les écueils, le travail et le trouble des matelots épouvantés. Le célèbre Rugendas(*b*), peintre de batailles, vit le siége, le bombardement, la prise et le pillage d'Augsbourg. Il brava la mort plusieurs fois, afin de considérer à loisir les effets des boulets et des bombes, et toutes les horreurs d'un assaut. On l'a vu dessiner au milieu du carnage, et en rapporter les dessins exécutés avec le même soin que

(*a*) Mort en 1709.

(*b*) Mort en 1742. Une maladie lui ayant ôté, pour un temps, la possibilité de peindre de la main droite, il s'exerça à peindre de la gauche, et y réussit parfaitement. (Voyez *Extraits des différens ouvrages publiés sur la vie des peintres*, ouvrage estimable, en 1 vol., par M. P. D. L. F.)

s'ils eussent été faits dans son cabinet. Vander-Meulen (*a*) suivit Louis XIV dans toutes ses conquêtes, dessinant sur les lieux les villes fortifiées et leurs environs, toutes les différentes marches de l'armée, les campemens, les haltes et les escarmouches, afin d'en composer les tableaux qu'il fit de l'histoire de ce prince. Voilà l'activité, le courage que peut donner le noble désir de se distinguer : mais quand on préfère à la vraie gloire les petits succès du moment, on n'a besoin ni d'instruction ni de grands talens. On reste chez soi, on intrigue, on cabale, on se fait un parti, on peint ou l'on écrit sans chaleur et sans vérité, et par conséquent sans génie; mais on est loué deux jours. Au reste, il y a beaucoup de gens qui se rendent justice, en ne poussant pas plus loin leur ambition. »

Églantine écoutoit sa mère avec un plaisir qu'elle n'avoit jamais éprouvé. Autrefois, insensible aux charmes si doux de la conversation, son indolence et sa distraction

(*a*) Mort à Paris, en 1690.

l'empêchoient d'y prendre part; mais ses malheurs avoient produit en elle une révolution aussi subite qu'étonnante. Son caractère étoit absolument changé; elle réfléchissoit, elle sentoit vivement, et elle goûtoit une satisfaction inexprimable à s'entretenir avec sa mère. D'ailleurs, voulant dédommager Doralice de tous les chagrins qu'elle lui avoit causés par son indolence, elle s'occupoit avec une activité qui la fatigua d'abord, mais qui bientôt cessa de lui paroître pénible. La lecture, la musique et le dessin remplissoient tous ses momens. Comme elle s'appliquoit véritablement, l'étude et le travail, loin de l'ennuyer, l'amusoient et l'attachoient également. Dans les commencemens elle n'avoit été guidée que par le désir de rendre sa mère heureuse et de lui prouver sa reconnoissance; mais ensuite, charmée et surprise elle-même de la rapidité de ses progrès, elle étudia pour son propre plaisir; et, à force d'ardeur, de patience et d'application, elle parvint à regagner tout le temps qu'elle avoit perdu. Elle acquit des connoissances solides et des talens su-

périeurs; l'agréable séjour qu'elle habitoit lui devenoit tous les jours plus cher.

Comme deux personnes peuvent vivre à Morges dans l'aisance avec mille écus par an, elle ne s'apercevoit pas de la perte de sa fortune; elle occupoit une maison commode; elle avoit un cabinet charmant. Assise à son bureau, elle voyoit le lac et les montagnes; elle trouvoit que cette vue valoit bien celle de la Seine et des boulevarts. Elle faisoit beaucoup meilleure chère que dans le temps de son opulence; de bons fruits, du gibier, le laitage délicieux de la Suisse, l'excellent poisson du lac de Genève, ne lui laissoient rien à désirer à cet égard. Morges, ses environs et Lausanne lui offroient de plus toutes les ressources de société qu'on peut souhaiter.

Dans cet heureux pays, que le luxe n'a point encore corrompu, on trouve toute la simplicité des mœurs les plus pures; et les femmes y sont également aimables, instruites et vertueuses.

Doralice et sa fille alloient souvent à Lausanne; elles y firent connoissance avec une jeune veuve nommée Isabelle, qui

joignoit à tous les charmes extérieurs mille talens agréables, un esprit fin, et les qualités les plus estimables et les plus attachantes. Elle devint l'amie de Doralice et d'Églantine, et les suivoit souvent à Morges, ou dans les courses qu'elles faisoient aux environs de Genève. Tantôt elles s'engageoient dans de longues promenades sur le lac, tantôt on rassembloit à Morges une société choisie de douze à quinze personnes, et l'on faisoit de la musique, ou bien l'on formoit un bal champêtre sous une feuillée décorée de guirlandes de fleurs naturelles. Églantine étoit le principal ornement de ces petites fêtes, par ses agrémens, sa gaîté et ses talens. Elle n'étoit plus belle; mais elle plaisoit mille fois davantage que dans le temps où l'on admiroit justement la régularité de ses traits et l'éclat éblouissant de son teint. Elle avoit conservé la plus belle taille du monde, et elle avoit acquis les grâces et le maintien sans lesquels cet avantage est à peine remarqué. Elle n'étoit plus habillée avec magnificence, mais elle étoit mise avec goût. On la regardoit sans étonne-

ment; mais plus on la regardoit, plus on aimoit sa figure. Son visage avoit pris de l'expression; enfin elle n'avoit plus la beauté qui frappe tous les yeux; elle avoit mieux, elle possédoit le charme qui les attire et qui les fixe.

Il y avoit plus de dix-huit mois que Doralice habitoit Morges, sans qu'elle eût pu se résoudre à s'en éloigner et à voyager dans la Suisse, comme elle en avoit toujours eu le projet. Cependant, voulant faire connoître à sa fille un pays si intéressant, elle se décida enfin à quitter pour quelque temps et sa petite maison et l'aimable Isabelle. Elle partit avec Eglantine sur la fin de juin, et alla d'abord à Berne, ville charmante par sa régularité et la beauté de sa situation. Ses rues sont extrêmement larges et coupées dans le milieu par un petit ruisseau d'une eau coulante et pure. Des deux côtés des rues il y a de belles arcades qui forment des galeries couvertes, pavées en larges pierres de taille; et le fond de ces arcades, si commodes pour les gens de pied, est rempli de jolies boutiques. Les promenades de

Berne sont ravissantes, et la terrasse, située sur l'Aar, présente de tous côtés une vue admirable (*a*).

Doralice passa quelques jours à Berne; et après avoir été à Indelbank, village où l'on voit de superbes tombeaux (9), elle partit de Berne, et dirigea sa route vers les fameuses glacières de Grindelwald, à vingt lieues de Berne.

De toutes les glacières qui se trouvent dans les Alpes, la plus remarquable est celle de Grindelwald, auprès d'un village qui porte son nom. Le sommet de la montagne est occupé par un immense réservoir d'eau glacée. La roche qui sert de bassin à ce lac, est d'un marbre noir veiné de blanc; la partie qui descend en pente est d'un beau marbre varié. Des eaux su-

(*a*) On trouve dans un coin de cette terrasse une inscription qui concerne la mémoire d'un événement singulier. Un écolier, étant à cheval, tomba du haut de la terrasse en bas; il fit une chute de cent vingt pieds; son cheval fut tué, mais l'écolier en fut quitte pour deux jambes cassées. Il a vécu quarante ans depuis; il a été ministre, et est mort l'an 1694.

perflues du lac et des glaçons qui sont à la surface, obligés de s'écouler et de rouler successivement sur un plan incliné, forment ce qu'on appelle particulièrement *les glacières*, c'est-à-dire cet assemblage de glaces en pyramides qui tapissent toute la pente de la montagne. Rien n'est comparable à la beauté de ce brillant amphithéâtre, couvert de tours et d'obélisques qui paroissent être du cristal le plus pur, et qui s'élèvent à plus de trente ou quarante pieds de hauteur. Ce spectacle est éblouissant, surtout lorsqu'en été le soleil darde ses rayons sur ces groupes de pyramides glacées. Alors toute la glacière commence à fumer et à jeter un éclat que les yeux ont peine à soutenir. Le vallon est bordé des deux côtés par deux montagnes couvertes de verdure et d'une forêt de sapins.

Doralice et sa fille, après avoir vu Grindelwald, continuèrent leur voyage dans l'intérieur de la Suisse; et, voulant connoître l'auteur du poème d'Abel, elles allèrent à Zurich (*a*). Elles virent un grand

(*a*) Situé sur la Limmat.

poète, d'autant plus intéressant qu'il devoit une partie de ses talens à la sensibilité de son âme et à la pureté de ses mœurs. S'il n'eût pas aimé la campagne, s'il n'eût pas habité le plus délicieux pays du monde, enfin s'il n'eût pas été bon père et bon mari, il n'auroit point fait ces idylles charmantes, où la vertu se montre sous des traits si touchans et sous une forme si séduisante. Pourquoi ses ouvrages, d'un genre si simple, ont-ils tant de charmes? pourquoi sont-ils traduits dans toutes les langues? C'est que l'auteur a senti tout ce qu'il exprime, c'est qu'il a vu tout ce qu'il peint. Il accompagna Doralice dans presque toutes ses promenades. En parcourant les bords enchantés du lac de Zurich, de la Sil, de la Limmat, Gessner montroit à Doralice les lieux charmans qu'il avoit dessinés (*a*) ou décrits dans ses vers; et Doralice admira surtout le bocage de pampres où Gessner composa la délicieuse idylle de *Mirtyle.*

Doralice et Eglantine passèrent huit

(*a*) Gesner dessine aussi bien qu'il écrit.

jours avec Gessner. Elles le contemplèrent au milieu de sa famille, de ses occupations, et elles virent toujours en lui un sage heureux, un vrai philosophe, et un digne peintre de la nature.

Après une absence de deux mois, Doralice et sa fille se retrouvèrent avec transport dans leur petite maison *de Morges*. Isabelle vint embellir leur retraite en passant avec elles une partie de l'hiver. Le printemps ramena les plaisirs, les fêtes champêtres et les longues promenades. Il y avoit deux ans que Doralice avoit quitté Paris; Eglantine touchoit à sa vingtième année; elle faisoit les délices de sa mère, et ne connoissoit le bonheur que depuis qu'elle habitoit Morges.

Un soir qu'Eglantine et Doralice se promenoient sur les bords du lac, elles rencontrèrent un jeune homme vêtu de noir, qui marchoit lentement et paroissoit plongé dans la plus triste rêverie. En passant à côté de Doralice, il leva les yeux, fit un mouvement de surprise, et s'avança. Alors Doralice reconnut avec étonnement le vicomte d'Arzelle. Après les premiers

complimens, le vicomte lui apprit qu'il avoit éprouvé le plus grand des malheurs, celui de perdre un père chéri ; et il ajouta que, depuis cette perte, le séjour de Paris lui étant devenu odieux, il avoit pris la résolution de voyager ; qu'il comptoit passer deux mois en Suisse, et partir ensuite pour l'Italie. Comme il finissoit ce récit, Doralice, voyant la nuit s'approcher, reprit le chemin de sa maison. Le vicomte demanda la permission de la suivre, et lui offrit son bras. Dans ce moment il se ressouvint que Doralice avoit une fille, et il s'aperçut qu'elle étoit avec elle. Il lui adressa la parole, mais ne put la voir : elle étoit cachée par sa mère ; et d'ailleurs l'obscurité n'auroit pas permis de distinguer ses traits. Doralice arriva à la porte de sa petite maison. Elle sonne : une servante vient ouvrir. On entre dans la cour, et le vicomte dit à Doralice avec attendrissement : *Quoi! madame, c'est ici votre demeure!* En disant ces mots, il se rappelle l'immense fortune dont jouissoit jadis Doralice, le digne usage qu'elle en faisoit, et qu'elle ne l'a perdue tout entière qu'a-

fin de payer toutes les dettes de son mari. Cependant on monte l'escalier, on arrive dans un petit salon orné de jolis dessins, et meublé avec goût. « Ce cabinet n'est-il pas charmant? dit Doralice; tout ce qu'il renferme est l'ouvrage d'Eglantine : elle a brodé ce meuble, elle a dessiné tous ces paysages.. » A ces mots le vicomte ne peut s'empêcher de montrer une surprise qui ressembloit à de l'incrédulité : en même temps il jette les yeux sur Eglantine, et, frappé du changement de sa figure, il la regarda fixement sans pouvoir la reconnoître. Eglantine sourit en rougissant un peu, et ce sourire embellit tellement son visage, que le vicomte, qui la regardoit toujours, témoigna un nouvel étonnement. Il avoit d'abord considéré Eglantine avec curiosité; il commença à la contempler avec intérêt. Il remarqua qu'elle étoit grandie; il admira la beauté de sa taille, la noblesse de son maintien, l'expression de sa physionomie, et trouva que les grâces qu'elle avoit acquises valoient mille fois mieux que l'éclat et la froide régularité qu'elle avoit perdus. Sa conversation

le surprit bien davantage encore en l'écoutant; il avoit peine à se persuader qu'elle fût la même personne qu'il avoit trouvée autrefois si insipide et si peu aimable, et il ne pouvoit concevoir que trois années pussent produire un changement si remarquable et si extraordinaire. En quittant Doralice, il lui demanda avec empressement la permission de revenir la voir, et, dès le lendemain, il vint passer une partie de la journée avec elle. On faisoit ce jour-là de la musique chez Doralice; le vicomte entendit Églantine chanter et jouer de la harpe. Il croyoit rêver, en se rappelant que cette jeune personne si charmante étoit cette même Églantine qu'il n'avoit pas voulu épouser, malgré sa fortune et sa beauté, parce qu'elle lui paroissoit alors aussi bornée qu'ignorante.

Le vicomte habitoit Lausanne, il n'y entendoit parler que d'Églantine; elle avoit gagné tous les cœurs par ses agrémens, son esprit, et surtout sa douceur, sa parfaite égalité, et sa vive tendresse pour sa mère. Le vicomte écoutoit avec plaisir les éloges qu'on lui donnoit. Isabelle louoit Églan-

tine avec toute la chaleur de l'amitié, et le vicomte préféroit à toute autre la société d'Isabelle. Cependant il y avoit plus de deux mois que le vicomte étoit en Suisse, et il ne parloit plus de l'Italie. Il consacroit à Doralice tout le temps qu'elle lui permettoit de passer chez elle. Timide et réservé avec Églantine, à peine osoit-il lui parler; mais il l'écoutoit et l'observoit avec une attention dont rien ne pouvoit le distraire, et il témoignoit à Doralice tout le respect et toute l'affection du fils le plus aimable et le plus tendre. Il passa encore un mois à Lausanne. Enfin, connoissant parfaitement Églantine, et par sa réputation et par l'étude qu'il avoit faite de son caractère, il cessa de dissimuler des sentimens que la raison même approuvoit. Il ouvrit son cœur à Doralice, et lui demanda sa fille. « Vous la méritez, répondit Doralice; vous l'avez refusée belle et riche, vous la choisissez lorsqu'elle a perdu et sa beauté et sa fortune. Les grâces, les talens et la vertu pouvoient seuls vous inspirer un attachement véritable. On doit compter sur la durée d'un

semblable sentiment. Cependant, comme il est possible de s'abuser soi-même, j'exige que vous fassiez encore de sérieuses réflexions sur un engagement qui doit fixer votre sort et celui de ma fille. Partez, voyagez six mois. Au bout de ce temps, si vous êtes dans les mêmes dispositions, revenez, Églantine est à vous. » A ces mots, le vicomte se jeta aux pieds de Doralice, et la conjura de ne point retarder son bonheur. Mais Doralice, inébranlable, ne se laissa toucher ni par ses prières ni par ses protestations, et le vicomte, au désespoir, fut obligé de partir le lendemain. Ne pouvant s'arracher du pays qu'habitoit Églantine, il erra dans la Suisse, et y passa tout le temps de son exil. Les six mois expirés, il vola à Morges. Quand il arriva, Doralice étoit seule dans son cabinet avec sa fille. Tout-à-coup la porte s'ouvre; le vicomte paroît : il va se précipiter aux genoux de Doralice. Pour la première fois il parle de ses sentimens devant Églantine; il demande sa main. Il proteste de ne jamais la séparer de sa mère. Églantine déclare que ce n'est qu'à

cette condition qu'elle peut se résoudre à changer un sort qui remplissoit tous les désirs de son cœur; et le vicomte assure Églantine qu'un sentiment si naturel la rend encore plus chère à ses yeux. Le soir même de cette conversation, Doralice, la plus heureuse des mères, signa le contrat de mariage de sa fille, et trois jours après le vicomte, au comble de ses vœux, épousa l'aimable Églantine.

« Ah! maman, dit Caroline, voilà une jolie histoire. Allons, je vous promets, maman, de ne plus perdre de mouchoirs, de gants, de ne plus jeter mon goûter dans le jardin; je vous promets d'être bien soigneuse, bien appliquée, afin qu'on ne me trouve pas à dix-sept ans maussade et imbécile, et surtout afin de ne pas vous causer de chagrin. — Et si par la suite, ajouta madame de Clémaire, on vous trouve belle, rappelez-vous encore, mon enfant, l'histoire d'Églantine. Songez que la beauté n'attire que de vains complimens, et que les grâces, réunies aux qualités du cœur et de l'esprit, ont seules le droit d'obtenir des succès flatteurs et d'inspirer des sen-

timens solides.» Ici finit la dixième veillée, et madame de Clémire, en se séparant de ses enfans, leur dit qu'elle les mèneroit dîner le lendemain chez M. de la Palinière. « Vous verrez là, ajouta-t-elle, de belles médailles; car M. de la Palinière, malgré sa perruque ronde et noire, et son air distrait, est rempli d'esprit et d'instruction.... — Maman, qu'est-ce que c'est que des médailles?.... — Je vous expliquerai cela demain à déjeuner.» Le lendemain matin les enfans renouvelèrent leurs questions au sujet des médailles; car sachant qu'ils entreroient dans le cabinet de M. de la Palinière, ils désiroient du moins avoir une idée superficielle de ce qu'ils devoient y voir. Madame de Clémire leur lut un extrait fait pour eux, tiré de l'ouvrage qui a pour titre: *Sciences des Médailles* (10). Ensuite les enfans demandèrent si on employoit aussi les *symboles* dans les emblèmes. « Assurément, répondit madame de Clémire; et même le symbole est indispensable dans l'emblème, et il ne l'est pas dans la médaille. Savez-vous ce que c'est qu'un emblème, c'est-à-dire une de-

vise?... — Oui, maman, à peu près. — Une devise est une espèce d'allégorie, c'est un symbole qui doit exprimer le caractère ou la situation de la personne qui la choisit. Par exemple, madame de M***, que vous connoissez, est une personne simple, modeste, aimant peu le grand monde, ne désirant plaire qu'à ses amis, et ne montrant tous les agrémens de son esprit que dans le cercle choisi d'une société intime. Aussi a-t-elle pour devise une violette à moitié cachée sous l'herbe; et pour *âme* (*a*) ces mots : *Il faut me chercher.* — Ah! dit César, elle est fort jolie, cette devise..... — Voyons, reprit madame de Clémire, si vous comprendrez aussi bien celle-ci. Un grand homme a pris pour devise un bouquet de lis et de roses, avec ces mots : *Tout pour eux et pour elles.* Qu'est-ce que cela signifie? — J'en comprends bien la moitié, répondit César. Les lis sont l'emblème du roi et de la patrie; mais les roses..... — Eh bien! les

(*a*) Dans une devise, on appelle l'objet qu'elle représente *le corps*, et les paroles qui entourent cet objet, *l'âme*.

roses, interrompit Pulchérie, sont les femmes; je le parierois.... — Cela n'est pas mal deviné pour votre âge, dit madame de Clémire, s'il est vrai que votre mémoire ne vous ait pas aidée sans que vous le sachiez, et que je n'aie jamais parlé de cette devise devant vous. Mais enfin, puisqu'entre vous deux vous venez de l'expliquer entièrement, vous devez sentir qu'elle est charmante. — Ah! oui, maman.... Cependant il me semble que *tout pour les femmes*, comme *tout pour le roi*, c'est trop dire. Pour sa mère, ses sœurs, sa femme, à la bonne heure; mais pour toutes les femmes en général, je trouve cela exagéré. — Cette espèce d'exagération s'appelle *de la galanterie;* on ne la donne pas pour la vérité : par conséquent elle ne peut être ridicule, d'autant plus que l'usage l'autorise. Mais, pour revenir à cette devise, elle joint au mérite de la précision celui d'être également fine et délicate. — Maman, en quoi est-elle fine? — En ce qu'elle est claire, s'entend facilement, et cependant ne s'explique qu'à demi. — Comment cela? — Elle dit seulement :

Tout pour eux et pour elles ; et si elle s'expliquoit entièrement, elle diroit : *Il n'y a rien qu'on ne puisse faire, point de périls qu'on ne puisse braver, pour servir son roi et sa patrie, et mériter les suffrages des grâces et de la beauté.* — Cette devise eût été un peu longue. J'aime mieux : *Tout pour eux et pour elles.* — Vous avez raison ; s'expliquer avec un détail aussi superflu, c'est être lourd et pesant ; voilà le contraire de la finesse. — Maman, ne peut-on pas, à force de finesse, devenir obscur ?.... — Dès qu'on est obscur, on n'est plus fin ; on devient ce qu'on appelle *entortillé, alambiqué,* c'est-à-dire qu'on est dépourvu de raison et de goût. Toute pensée qui manque de justesse et de clarté n'a qu'un faux air de finesse, et ne peut plaire qu'aux esprits superficiels. »

Comme madame de Clémire achevoit ces paroles, on vint l'avertir que ses chevaux étoient mis. César fit ses adieux au petit Augustin, qui s'attendrit en le voyant partir, car il commençoit à s'attacher sincèrement à lui ; et César de son côté aimoit tendrement Augustin, et se plaisoit, dans

ses momens de récréation, à lui répéter une partie des leçons qu'il recevoit de son précepteur. Quand la famille fut en voiture, César fit l'éloge d'Augustin, et vanta avec chaleur sa bonté, son application et le désir qu'il montroit de s'instruire. « J'espère, dit la baronne, que vous trouverez toujours un grand plaisir à l'associer à vos études, et qu'en même temps ses bonnes qualités vous donneront de l'émulation, et que vous tâcherez de devenir attentif, réfléchi, appliqué comme lui : sans cela son histoire pourroit bien ressembler un jour à celle du cardinal d'Ossat... —Ma bonne maman, voulez-vous bien me la dire cette histoire? —Volontiers.

» Arnaud d'Ossat, né à Cassagnabère, petit village auprès d'Auch, de parens pauvres, se trouva sans père, sans mère et sans bien à l'âge de neuf ans; il fut élevé avec le fils du seigneur du village, qu'il devança si fort dans le cours de ses études, qu'il devint par la suite son précepteur. —Ah! j'espère qu'Augustin ne deviendra pas le mien. Mais, maman, ce même d'Ossat a été cardinal? —Oui, ayant fait son

droit sous Cujas, fameux jurisconsulte, il suivit le barreau de Paris avec distinction; les protecteurs qu'il s'acquit par son mérite lui procurèrent une charge honorable dans la magistrature. Paul de Foix, archevêque de Toulouse, nommé par Henri III à l'ambassade de Rome, choisit d'Ossat pour secrétaire de son ambassade. Après la mort de l'archevêque, d'Ossat fut chargé en chef des affaires de France; Henri le Grand dut à ses soins son absolution et sa réconciliation avec la cour de Rome; les services importans de d'Ossat furent récompensés par le chapeau de cardinal. Il mourut à Rome, en 1604, âgé de soixante-sept ans. Nous avons de lui un grand nombre de lettres qui sont très-estimées.

» Vous voyez, mes enfans, quelle fortune le mérite et les taleus peuvent procurer, et quel éclat ils peuvent répandre sur la vie; mais, pour faire un chemin aussi brillant, les talens ne suffisent pas: il faut encore y joindre la vertu. — Oui, je vois bien, ma bonne maman, que, si l'on veut réussir et devenir heureux, il faut prendre le parti d'être vertueux et

instruit. Cependant, maman, il y a eu de malhonnêtes gens qui ont fait de grandes fortunes. — Oui, mais ils n'en jouissoient pas, parce qu'un bien mal acquis est toujours possédé avec inquiétude; on craint justement de le perdre, et cette crainte corrompt tout. Il est possible que les talens sans la vertu conduisent à la fortune; mais cette fortune n'est pas solide, et ne produit jamais de gloire. » Les enfans trouvèrent ces réflexions très-justes; et, tout en causant ainsi, on arriva au château de M. de La Palinière.

Après le dîner, on vit une belle suite de médailles, quelques tableaux précieux de l'école d'Italie, une jolie collection d'estampes, et la journée passa comme un songe. M. de La Palinière avoit beaucoup d'esprit et d'instruction : au premier abord il ne frappoit que par la singularité de sa figure et par sa distraction; mais il gagnoit infiniment à être connu; il avoit en même temps de l'originalité et du naturel, et une conversation solide et intéressante. Il conjura avec tant d'instance la baronne et madame de Clémire

de passer quelques jours chez lui, qu'elles y consentirent. Durant cet espace, il leur conta plusieurs particularités de sa vie; et, comme elles y trouvèrent beaucoup d'intérêt, elles parurent regretter que leurs enfans n'eussent pas été présens à ces conversations. Alors M. de La Palinière, qui d'ailleurs avoit entendu parler *des veillées*, leur offrit de conter aux enfans son histoire entière, si elles consentoient à rester deux jours de plus avec lui. Cette proposition fut acceptée: M. de La Palinière promit de fournir au moins deux ou trois veillées. En attendant la première, Pulchérie questionna sa mère; elle demanda si l'histoire de M. de La Palinière étoit gaie ou triste. « Mais, dit madame de Clémire, M. de La Palinière a eu des passions très-vives. — Il n'a donc pas été heureux? reprit Pulchérie. — Vous en jugerez. — Eh! quelles passions a-t-il eues? — Il a été amoureux et jaloux. — Bon! cela me paroît drôle: pourtant je ne sais pas trop ce que c'est que l'amour. — On est convenu d'appeler *amour* tout sentiment très-vif; par exemple, la ten-

dresse d'une mère, on dit *amour mater-nel.* — On doit aussi dire *amour filial?* »
Cette question valut à Pulchérie deux tendres baisers; ensuite madame de Clémire reprenant le fil de la conversation: « Ainsi, dit-elle, on entend par *amour* une véritable et vive affection plus tendre que l'amitié ordinaire, telle que *l'amour maternel, l'amour filial.* — J'entends, maman : et quand on dit seulement l'*amour*, sans rien ajouter après? — On veut parler de l'affection d'un homme pour une femme; mais en même temps on n'emploie guère cette expression que pour désigner une affection déraisonnable et folle. — Comment! un homme ne peut pas aimer raisonnablement une femme? — Pardonnez-moi; mais quand on dit qu'il y a de *l'amour*, qu'il est *amoureux*, on veut dire qu'il aime trop, qu'il aime avec passion. — Ah! ah! l'amour tout seul exprime cela. — Oui, au lieu qu'on n'entend par *amour maternel*, *amour conjugal*, etc., que des sentimens très-vifs, très-tendres, mais qui laissent toujours le libre usage de la raison. — Il ne faut donc pas avoir

d'amour?—Nous sommes déjà convenues qu'il falloit se défendre avec soin des passions. —Oui, parce qu'elles ôtent la raison. —Et par conséquent elles peuvent nous faire trahir nos devoirs. —Ainsi une femme doit avoir de *l'amour conjugal*, et point *d'amour*, c'est-à-dire point de passion.—Cependant vous comprenez bien qu'on peut être vertueux, même en livrant son cœur à la passion la plus extravagante, dès que cette passion a pour objet un mari, un enfant; on est seulement moins heureux, moins raisonnable; mais, quand les sentimens sont légitimes, l'excès n'en est condamnable que lorsqu'il nous fait négliger quelques-uns de nos devoirs. Il est vrai qu'il est bien difficile qu'une passion n'ait aucune influence sur notre conduite, sur nos actions; voilà pourquoi les passions sont si dangereuses. —Maman, est-ce qu'il y a un *amour* qui puisse ne pas être légitime? —Oui, une personne mal née, mal élevée, sans principes, sans modestie, est aisément susceptible de cette espèce d'égarement qui consiste à prendre

un sentiment passionné pour un homme, par exemple, qui n'est pas son mari. — Oh! fi donc! cela est horrible, puisqu'en se mariant on promet à Dieu d'aimer son mari de tout son cœur. — On promet à Dieu de lui rester fidèle, c'est-à-dire de ne jamais lui préférer personne; on promet de lui consacrer sa vie : ainsi, quand ce mari deviendroit injuste, tyrannique, on n'en seroit pas moins liée; et même, s'il étoit si méchant, si haïssable, qu'il fût impossible de l'aimer, on seroit toujours engagée par son serment, et on ne pourroit, sans crime, accorder à un autre les sentimens dont il se seroit rendu indigne.... — Cela est juste; car, en se mariant, on s'engage pour la vie à ne jamais aimer un autre homme. Mais, maman, comment se peut-il qu'il y ait des femmes qui ne sentent pas cela? — Je vous l'ai dit, c'est qu'il y a des femmes qui manquent de principes, de religion et de modestie; elles en sont assez punies par le mépris public et les remords de leur conscience; le repentir suit de près l'égarement, d'autant mieux que l'amour est

la plus fragile de toutes les passions ; et quand il n'est pas autorisé par le devoir, et par conséquent fondé sur l'estime, il ne mérite même pas le nom de sentiment; il n'est alors qu'une folie avilissante, causée par le déréglement de l'imagination et par la corruption du cœur. — Ah ! la vilaine chose !... Maman, qu'est-ce qu'un mari jaloux ? — C'est un mari qui doute de l'honnêteté, de la vertu de sa femme, c'est-à-dire qui craint qu'elle ne puisse aimer un autre homme autant que lui. — Maman, il n'est pas possible qu'une femme vertueuse ait un mari jaloux ? — Pardonnez-moi, parce que tout homme peut être injuste. — Oh ! par exemple, si j'avois un mari jaloux, je me fâcherois... — Vous auriez tort : sans doute il est affreux de se voir mépriser par l'objet qu'on doit aimer; mais il y a dans le malheur dont nous parlons une grande consolation, c'est qu'une femme honnête, avec de la douceur, de l'indulgence et une prudence parfaite, est toujours sûre d'obtenir tôt ou tard toute l'estime et toute la confiance de son mari. »

Après cette explication, Pulchérie fit encore plusieurs questions à sa mère; et le soir même de cet entretien, après le souper, M. de La Palinière, en présence de toute la famille de madame de Clémire, prit la parole, et conta l'histoire suivante :

HISTOIRE

DE M. DE LA PALINIÈRE.

Je n'ai pas toujours eu la perruque ronde et noire que vous me voyez, ni la distraction qu'on me reproche aujourd'hui. Dans mon enfance j'étois fort joli, du moins suivant ma mère, qui prétendoit même que j'étois *trop beau pour un garçon*; il est vrai que jamais personne d'ailleurs ne m'a reproché ce défaut : quoi qu'il en soit, j'étois fils unique. Ma mère avoit peu réfléchi sur l'éducation; elle me gâta, et j'en profitai de manière à devenir, avant l'âge de neuf ans, le plus méchant petit garçon qu'on eût jamais vu; j'étois également volontaire, inappliqué, turbulent et importun : je faisois cent questions

de suite sans jamais écouter une réponse; je ne voulois rien apprendre, et je ne me plaisois qu'à battre le tambour et à jouer de la flûte à l'ognon; cependant, comme aucun précepteur ne pouvoit me garder plus de cinq à six mois, et que j'avois fait déserter trois abbés, ma mère prit enfin le parti de me mettre au collége. J'avois alors onze ans; je pleurai beaucoup en quittant la maison paternelle; malgré ma sottise et mes travers, j'avois un bon cœur: mais ensuite je ne fus pas fâché de me trouver dans une grande et belle maison remplie d'enfans et de jeunes gens, qui me parurent tous de la meilleure humeur; car j'arrivai précisément au moment d'une récréation. Je me mis à courir et à sauter, et j'assurai que je m'accommoderois fort bien de la vie qu'on menoit au collége. Je me pris sur-le-champ d'amitié pour un jeune écolier nommé Sainclair, plus âgé que moi de deux ans, qui me gagna le cœur par son air de franchise et de gaîté, mais qui d'ailleurs étoit aussi instruit et aussi raisonnable que j'étois ignorant et étourdi. Le lendemain je

trouvai un étrange changement dans la maison; il fallut aller à la classe; il fallut subir un examen de mes talens, qui découvrit publiquement que je savois à peine lire; il s'éleva une huée générale, et un petit garçon de dix ans, qui étoit placé auprès de moi, fit un éclat de rire qui me parut si impertinent, que je n'hésitai point à lui donner un coup de poing qui le renversa de l'autre côté sur son camarade. Aussitôt on me saisit, on m'arrache ignominieusement de ma place, on me traîne hors de la salle; je me débattois, je tempêtois, mais en vain; en sortant je passai devant Sainclair, qui jeta sur moi un regard de compassion si doux et si expressif, que malgré ma fureur je me sentis attendri... On me conduisit dans une chambre bien noire, on m'y renferma en me déclarant que j'y resterois huit jours, et que, durant ce temps, je n'aurois pour toute nourriture que de la soupe, du pain et de l'eau. Après ce terrible discours, on me laissa seul réfléchir à mon aise sur les suites funestes que peut avoir un coup de poing.

En me promenant à tâtons dans ma prison, je découvris qu'elle étoit entièrement matelassée et assez spacieuse ; alors je me promenai hardiment, et je repassai dans mon esprit toutes les circonstances de mon malheur. Je me sentois profondément humilié, et je me repentois de n'avoir pas mieux profité des leçons des *trois* abbés que j'avois forcés de m'abandonner ; je m'écriois : « O ma mère ! si vous étiez ici, vous ne souffririez pas qu'on me traitât avec autant de rigueur... Mais, si vous aviez permis à mon premier abbé, ou même à mon second et mon troisième, de m'imposer quelquefois de petites pénitences comme ils le désiroient, je saurois peut-être lire couramment, je n'aurois pas l'habitude de donner des coups de poing si légèrement, et je ne serois pas ici. » Au milieu de ces tristes réflexions, je me rappelois le regard de Sainclair ; je croyois le voir encore ; ce souvenir me touchoit ; cependant, ce qui me fâchoit le plus, c'étoit que Sainclair eût été témoin de mon humiliation, de mon emportement et de ma punition ; je craignois qu'il ne me mépri-

sât, et cette idée m'étoit insupportable.

Je finissois ce monologue, quand tout-à-coup j'entendis ouvrir la porte de ma prison, et je vis paroître mon ami Sainclair une lanterne à la main. Je me jetai à son cou en pleurant de joie de le revoir. «Venez, me dit-il; on vous accorde votre grâce. — Ma grâce! interrompis-je; sans doute je vous la dois, je suis sûr que vous l'avez demandée; elle m'en fait plus de plaisir... — On exige seulement, reprit Sainclair, que vous fassiez des excuses à celui que vous avez offensé... — Des excuses, m'écriai-je, à cet insolent petit ricaneur!... — Il a eu tort de se moquer de vous, j'en conviens; il a manqué de politesse; mais vous avez manqué de raison et d'humanité. — Bon! je ne lui ai pas fait grand mal... — Parce que vous n'en avez pas la force; cependant son bras est noir... — Son bras est noir! il l'a donc montré?... — On a voulu le voir... — Il ne devoit pas y consentir, il ne devoit pas se plaindre; fi! c'est un lâche, jamais je ne lui ferai des excuses. — Il n'est pas question de son caractère il s'agit de votre

faute; cette faute a été grave, il faut la réparer. — J'aime mieux rester en prison que de me soumettre à une humiliation. — Qu'est-ce qu'une humiliation? » Cette question de Sainclair me déconcerta, je ne sus que répondre; je gardai le silence; et lui, reprenant la parole: « Une humiliation, me dit-il, c'est de s'attirer un blâme fondé, une punition méritée; c'est encore de faire une action contre sa conscience, c'est-à-dire contre la justice et la vérité: en faisant des excuses à celui que vous avez outragé, vous ferez une action très-équitable: cette démarche n'a donc rien d'humiliant. — Mais si l'on va croire que je ne fais des excuses que par la seule crainte de rester en prison? — Que vous importe, puisqu'il faut qu'un blâme soit fondé pour causer de l'humiliation à celui qui en est l'objet? Je vous propose une action parfaitement conforme à la justice, à la bienséance: tant pis pour ceux qui chercheroient à la blâmer; le ridicule qu'ils voudroient vous donner, retomberoit sur eux aux yeux de tous les gens qui pensent bien; et c'est surtout à l'opinion

de ces derniers qu'on doit attacher du prix.
— Eh bien! répondis-je, conduisez-moi; je ferai tout ce que vous voudrez.» A ces mots, Sainclair m'embrassa, et nous sortîmes de la chambre noire. Je fis des excuses et je rentrai en grâce; mais je ne fus pas long-temps sans mériter de nouvelles pénitences: inappliqué, étourdi, bruyant, raisonneur, je m'attirai l'aversion de tous mes maîtres et de la plupart de mes camarades; et sans la protection et la constante amitié de Sainclair, l'écolier le plus distingué et le plus chéri de la maison, j'aurois certainement été renvoyé chez mes parens avant la fin de l'année.

Deux ans se passèrent à peu près de la sorte; au bout de ce temps Sainclair sortit du collége et entra au service. Peu de temps après j'eus le malheur de perdre ma mère. Cette perte m'accabla de douleur; je me rappelois en gémissant que je n'avois jamais donné à ma mère que des sujets de chagrin. «Hélas! me disois-je, a-t-elle béni son fils en expirant, ce fils ingrat qui pouvoit la rendre heureuse, et qui ne lui a causé que des inquiétudes? Oh! quels

remords affreux pour moi ! elle m'avoit donné la vie, elle me chérissoit, et je n'ai rien fait pour elle ! O ma mère, vous n'êtes plus ! je ne pourrai donc jamais réparer mes torts ! Je n'ai plus de mère, et je ne puis me dire : *Du moins pendant sa vie j'ai fait son bonheur !* Une consolation si nécessaire m'est donc refusée !... » Ces réflexions me faisoient répandre des torrens de larmes, et elles me causèrent un chagrin si profond, que je tombai dans une espèce de consomption qui fit tout craindre pour ma vie. Dorival, mon oncle et mon tuteur, me retira du collége, et m'emmena dans une de ses terres en Franche-Comté. Pour me dissiper, il me fit voyager dans cette belle province, dont nous vîmes toutes les curiosités naturelles (11). Après avoir passé trois ans en Franche-Comté, comme j'atteignois ma dix-septième année, mon oncle me fit entrer au service.

J'avois continué mes études chez mon oncle; mais, n'ayant jamais eu l'habitude de m'appliquer, je n'avois pu faire de grands progrès, et l'étude me paroissoit

toujours la chose du monde la plus ennuyeuse. Mon caractère n'étoit pas plus perfectionné que mon esprit ; ce qu'on nommoit espièglerie dans mon enfance, étoit devenu un vice qui fit depuis le tourment de ma vie. J'étois emporté, violent, et quelquefois jusqu'à la fureur ; dans ces ridicules accès de colère, je perdois absolument la tête et la raison ; je bégayois, je disois mille extravagances, et j'étois capable de me porter aux plus terribles extrémités. Mon oncle étoit la seule personne qui pût me contenir et m'en imposer ; je le respectois, je l'aimois véritablement, et je ne manquai jamais aux égards que je lui devois. Sa trop grande indulgence me laissa contracter une funeste habitude qu'il eût pu déraciner, s'il eût voulu user de son autorité sur moi ; mais, quand on se plaignoit à lui de mes emportemens, il se contentoit de répondre : *Ce feu de jeunesse passera, et je vous assure qu'au fond c'est le meilleur enfant du monde.*

Enfin je partis pour ma garnison avec une espèce de gouverneur auquel mon

oncle me confia, et qui devoit rester avec moi un an. Au bout de six semaines je me brouillai sans retour avec mon mentor. Je chassai un laquais que mon oncle m'avoit donné; je pris un coureur, et je me crus pendant quinze jours le plus heureux de tous les hommes. Rossignol, mon coureur, étoit jeune, leste et de bon air; je lui donnai ma confiance; je le chargeai de ma dépense, et je me trouvai en moins de deux mois pour quatre mille francs de mémoires, c'est-à-dire la somme entière qu'on m'avoit donnée pour six mois. Je vis bien que Rossignol étoit un fripon; mais il fallut le payer. J'empruntai; je fis des dettes, et je renvoyai Rossignol, qui me vola en s'en allant tous les bijoux que je possédois.

Quelques jours après cette aventure, j'eus une dispute avec un de mes camarades. Je me battis, et je reçus deux coups d'épée qui me forcèrent à garder le lit plus de deux mois. Durant ce temps je fis beaucoup de réflexions sur mon étourderie et mon impétuosité, et je commençai à connoître que, pour être heureux, il

faut écouter la raison, avoir de l'empire sur soi-même, savoir réprimer ses premiers mouvemens, et surmonter ses défauts. Je passai un an à ma garnison. Vers ce temps la guerre se déclara. Je partis pour l'Allemagne; je fis un grand nombre de campagnes où je montrai beaucoup de zèle et très-peu de capacité. Je voulois bien me battre, mais je ne voulois pas me donner la peine d'apprendre mon métier. Aussi ma carrière militaire a-t-elle été peu brillante, comme vous le verrez par la suite.

Cependant mon oncle s'occupa sérieusement de mon établissement. J'avois vingt et un ans : il songea à me marier, et me choisit une femme qui auroit fait le bonheur de ma vie, si je n'eusse pas été le plus emporté et le plus injuste de tous les hommes. Julie, c'étoit son nom, n'avoit alors que dix-sept ans. A toute la fraîcheur de son âge, elle joignoit des traits réguliers et une physionomie pleine de douceur et d'ingénuité; elle avoit dans le regard une sérénité, un calme inaltérables, et jamais on ne vit sur son visage la plus légère expression de dédain, d'humeur,

de dépit ou d'impatience. Après avoir vu Julie une seule fois, on la connoissoit comme si l'on eût passé sa vie avec elle; son âme se peignoit dans ses yeux, et cette âme, ainsi que sa beauté, étoient celles d'un ange. Son esprit étoit juste, solide et pé-pétrant, sa raison supérieure à son âge, ses goûts modérés, son caractère prudent et ferme. Elle avoit des talens, elle aimoit la lecture et l'occupation. Ses manières étoient simples, naturelles et nobles. Le son de sa voix alloit au cœur. Elle parloit lentement, mais cette manière de s'exprimer, qui n'avoit rien d'affecté, étoit en elle un charme de plus, et rendoit plus touchant encore cet air de douceur et de modestie répandu sur toute sa personne. Telle étoit Julie, telle étoit la femme que me donna mon oncle. Avec tant de perfections elle eût pu se passer de fortune; mais elle étoit riche. En me mariant, mon oncle me rendit tout mon bien; ainsi, à vingt et un ans, je me trouvai possesseur d'une fortune considérable, et l'époux de la plus charmante personne du monde; il ne tenoit qu'à moi d'être heureux. J'aimois éperdû-

ment ma femme; elle étoit vertueuse et sensible; je croyois goûter un bonheur inaltérable; mais cette illusion dura peu.

Je passai à Paris l'hiver qui suivit mon mariage; j'y trouvai Sainclair, mon ancien ami de collége, et je formai avec lui la liaison la plus intime. Sainclair possédoit toutes les qualités qu'il annonçoit dans sa première jeunesse. Il s'étoit distingué à la guerre de la manière la plus brillante; dans un âge où l'on ne montre communément que de l'ardeur et de la bonne volonté, il avoit déjà développé des talens supérieurs, de la prudence, de la fermeté. Il avoit des envieux, mais point de détracteurs. Sa simplicité, sa modestie, désarmoient la haine; il étoit si généralement aimé, que quiconque n'eût pas loué sa conduite et ses talens, eût passé pour être son ennemi.

Julie, de son côté, avoit une vive amitié pour une jeune veuve sa parente, nommée Rolestaie, aussi distinguée par sa réputation que par ses vertus et les agrémens de son esprit. Me voilà donc uni pour toujours à la femme que je préférois à toutes les autres. Chéri d'un oncle que je regardois

comme mon père, rassemblant chez moi une société charmante, trouvant dans un ami de mon âge toute la sagesse de l'âge mûr et les conseils d'un mentor; jouissant de tous les biens réels, et de ceux auxquels la vanité attache tant de prix; goûtant enfin toute la félicité que peuvent procurer l'amour le plus vertueux, l'amitié fondée sur l'estime, la jeunesse, la santé, une grande fortune... que me manquoit-il? un seul avantage, sans lequel ordinairement tous les autres sont inutiles, une bonne éducation.

Les deux premiers mois de mon mariage furent pour moi un temps aussi paisible que fortuné; mais bientôt je commençai à me trouver moins heureux. Mon attachement pour ma femme, s'accroissant chaque jour, me livra à toutes les injustices et les bizarreries d'un sentiment qui détruit également la sagesse et le repos. Je voulois être aimé comme j'aimois, c'est-à-dire à l'excès. Julie avoit pour moi l'affection la plus tendre et la plus vraie; mais elle étoit trop sensée, et elle avoit trop d'empire sur elle-même, pour se livrer à

une passion qui eût pu altérer sa raison et troubler sa tranquillité.

D'abord, je hasardai quelques plaintes mesurées, ensuite je pris de l'humeur et je devins triste, mécontent et soupçonneux. Au fond de l'âme, je me sentois une aversion secrète pour toutes les personnes que ma femme paroissoit aimer, et surtout pour Belsamie, son amie particulière. Cependant je conservois assez de raison pour condamner moi-même des mouvemens si bizarres, et je les dissimulois avec soin. Un jour que j'avois plus d'humeur encore qu'à l'ordinaire, j'allai à l'appartement de ma femme; on me dit qu'elle étoit enfermée avec Belsamie. J'ouvris la porte et j'entrai brusquement. Les deux amies parloient avec beaucoup de vivacité; mais, quand je parus, elles se turent aussitôt. Je remarquai que ma femme rougissoit, et que Belsamie avoit l'air absolument déconcertée. Il n'en falloit pas tant pour me causer un des plus violens accès de colère que j'eusse jamais éprouvés. Je voulus d'abord me contraindre et me moquer ingénieusement de l'embarras que je causois. J'ignore ce que je dis

dans ce premier moment. Je me souviens seulement que je bégayois prodigieusement et que mes jambes trembloient ; ce qui, joint au ton plaisant que je m'efforçois de prendre, me rendoit complètement ridicule. Aussi ma femme, qui me considéroit avec surprise, ne put s'empêcher de sourire. Ce sourire me poussa à bout ; je le regardai comme une insulte impardonnable ; et perdant tout respect humain, malgré la présence de Belsamie, je débitai, sans ménagement et avec volubilité, toutes les extravagances que la colère peut inspirer. Sur la fin de mon discours, Belsamie se leva et sortit. Quand je me vis seul avec Julie, je me sentis intimidé, je cessai de parler, je me promenai à grands pas dans la chambre. Après un moment de silence, Julie prit la parole :

On m'en avoit avertie avant mon mariage, dit-elle ; je ne pouvois le croire !... A ces mots, me regardant avec des yeux remplis de pleurs : Pauvre malheureux, ajouta-t-elle, que je vous plains !... Ah ! consolez-vous, la tendresse, les égards, l'indulgence de votre femme, parviendront avec

le temps, n'en doutez pas, à vous corriger de ce cruel défaut !...... Elle prononça ces dernières paroles avec une sensibilité et une naïveté qui me pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme. Je sentis profondément à quel point j'étois insensé et coupable, et, baigné de larmes, je me précipitai aux genoux de l'ange consolateur qui me tendoit les bras, et qui m'avoit pardonné avant même que j'eusse imploré ma grâce.

Quand ma femme me vit en état d'écouter une explication, elle me conta qu'au moment où j'étois entré dans sa chambre, Belsamie lui confioit un secret. Vous ne me demanderez pas, continua-t-elle, quel est ce secret, parce qu'il n'est pas le mien, et que par conséquent je ne pourrois vous le dire : qu'il vous suffise de savoir que vous l'apprendrez certainement un jour. Cette explication, loin de me satisfaire, me causa un dépit secret que j'eus beaucoup de peine à cacher. Cependant, comme j'étois véritablement humilié de l'emportement que je venois de montrer, je dissimulai mon chagrin, et j'affectai de paroître content. Dans

cette situation, ayant besoin de me plaindre, je cherchai Sainclair, et je lui ouvris mon cœur. Il me blâma; il approuva ma femme; il donna les plus grands éloges à sa fermeté, à sa prudence. Mais, disois-je, puis-je supporter cette réserve, quand je n'ai rien de caché pour elle! Je le sais, reprit Sainclair en souriant, vous lui diriez le secret de votre ami intime?...—Oui, Sainclair, je vous trahirois pour elle, et sûrement elle n'aime pas mieux sa Belsamie que je vous aime.—Non, mais elle connoît tous ses devoirs, et vous n'avez jamais réfléchi sur les vôtres. Vous n'avez que des vertus naturelles; elle a des principes solides et invariables. Vous avez pour elle une passion extravagante, et elle a pour vous un attachement profond, vertueux, qui ne peut qu'ennoblir, qu'élever encore son âme s'il est possible, et qui jamais ne lui fera faire de folies....—J'entends; elle ne m'aimera jamais autant que je l'aime. Je ne suis à ses yeux qu'un insensé; elle vous l'a dit......Je prononçai ces dernières paroles avec beaucoup d'émotion. Pour toute ré-

ponse, Sainclair haussa les épaules, me tourna le dos et me quitta. Je restai pétrifié, maudissant l'amour, l'amitié, mécontent de tout ce que j'aimois et de moi-même, et me trouvant le plus malheureux de tous les hommes.

N'osant plus me mettre en colère, je boudai; mais l'égalité, la douceur de Julie, triomphèrent enfin de ma mauvaise humeur. Nous eûmes une nouvelle explication; je reparlai de Belsamie. Ma femme m'offroit de ne plus la revoir, puisque je paroissois avoir de l'aversion pour elle. « Je l'aimerai toujours, me dit-elle: nul intérêt au monde ne me feroit trahir le secret qu'elle m'a confié; mais il n'est point de penchant que je ne sois toujours prête à vous sacrifier. » Ce discours me toucha; toute ma rancune contre Belsamie s'évanouit. Je volai chez elle pour la conjurer d'oublier mon emportement, et je la ramenai en triomphe chez ma femme, qui ne l'avoit plus revue depuis la scène ridicule qui interrompit leur conversation. Le reste de l'hiver se passa assez tranquillement. Au printemps je partis pour l'armée. La cam-

pagne finie, je revins à Paris avec Sainclair, qui m'avoit rejoint en route. A une lieue de Paris il trouva sa voiture, et un de ses gens lui donna un petit billet qu'il lut avec beaucoup d'empressement ; ensuite il me quitta, et monta dans sa voiture. Malgré moi je réfléchis sur cet incident fort simple en apparence, mais qui me causa une sorte de trouble involontaire dont je ne pouvois me rendre raison, ou, pour mieux dire, dont je craignois d'approfondir la cause. Jusque là je n'avois cru Sainclair occupé que de son avancement militaire et de sa fortune. J'étois sûr que le billet étoit d'une femme. Sainclair avoit paru attendri en le lisant ; en même temps j'avois remarqué que ma présence le gênoit et l'embarrassoit... Il aimoit, j'en étois certain ; pourquoi m'en faire un mystère? Si cet attachement n'avoit rien de criminel, pourquoi le cacher à son ami intime? Ensuite je me rappelois mille détails que je voulois en vain écarter de mon souvenir... l'enthousiasme avec lequel il m'avoit souvent parlé de ma femme..... Je frémissois, ma tête s'échauffoit, je n'avois plus la force de re-

pousser un doute affreux qui me déchiroit l'âme. Je trouvois un funeste plaisir à me livrer à la jalousie dont j'avois voulu triompher un moment.... et ce fut dans cette disposition que j'arrivai à Paris. Ma femme n'avoit pu venir au-devant de moi : un violent mal de gorge la forçoit à garder la chambre. Sa vue dissipa bientôt ces fatales impressions. En la regardant et l'écoutant, je sentois peu à peu le calme se rétablir dans mon cœur. Je me reprochai des soupçons odieux, et je pouvois à peine concevoir que j'eusse été capable de les former.

Cependant je ne voyois plus Sinclair avec le même plaisir, lorsqu'il étoit en tiers entre ma femme et moi ; je souffrois moins cependant par jalousie, que par la crainte mortelle qu'il ne pénétrât l'espèce de gêne qu'il me causoit : car, par une bizarrerie inconcevable, quoiqu'il m'inspirât la plus injurieuse défiance, je l'estimois assez pour redouter qu'il ne m'en soupçonnât capable. Quelquefois je le regardois comme un rival, mais plus souvent je le considérois comme un censeur dont l'es-

time et l'approbation étoient nécessaires au bonheur de ma vie. De semblables agitations n'influoient que trop sur mon caractère. Quand on est livré aux passions, on y rapporte toutes ses idées, toutes ses pensées, et l'on est dans une espèce de délire qui ravit entièrement l'usage de la raison. Plus incapable que jamais de réfléchir, non-seulement je ne songeois point à surmonter mes défauts, mais je ne m'occupois plus du soin de les cacher ; je me livrois à toute mon impétuosité naturelle. Susceptible et pointilleux comme toutes les personnes qui manquent d'éducation, et d'ailleurs aigri par une jalousie secrète, le seul de mes vices que je n'osasse montrer, j'étois toujours choqué, piqué, ou en colère, sans qu'on pût souvent en deviner la raison. Alors la douceur angélique de Julie n'étoit à mes yeux que de l'hypocrisie. Sa manière lente de parler me paroissoit affectée, et me poussoit à bout. Ensuite je sentois mes torts. Je trouvois moi-même qu'il étoit impossible de m'aimer. Je tombois dans le découragement et dans le désespoir ; ou bien je me reprochois avec

amertume de faire le malheur d'une personne que j'adorois. Je me représentois ma Julie avec tous ses charmes. Elle s'offroit à mon imagination sous une forme si touchante, que je ne pouvois concevoir que j'eusse eu la cruauté de l'affliger. Je me rappelois ma dureté, mes emportemens; ce souvenir m'arrachoit l'âme. Je me trouvois aussi barbare qu'insensé; je me détestois, je versois les larmes amères du repentir. Je me promettois de me vaincre; je me croyois entièrement corrigé; et trois jours après de semblables résolutions, je retombois dans les mêmes égaremens. Malheureux dans mon intérieur, et d'autant plus à plaindre que je ne l'étois que par ma faute, je cherchai dans la dissipation des distractions qui me devenoient nécessaires. Je formai de nouvelles liaisons. Je me répandis dans le plus grand monde. Je ne donnai plus de petits soupers; mais je rassemblai chez moi, une ou deux fois la semaine, trente personnes. Je louai des loges à tous les spectacles. Pendant tout l'hiver, je ne manquai pas un bal de l'Opéra, ni une première représentation de pièce nou-

velle; et dans ce vain emploi du temps, je ne trouvai point le bonheur qui me fuyoit. Je ne parvins qu'à déranger ma fortune et ma santé.

Sainclair me fit des représentations sur ce nouveau genre de vie. « Vous allez devenir joueur, me dit-il; vous allez vous livrer à la plus funeste et à la moins excusable de toutes les passions. Avez-vous bien réfléchi à ce que doit être nécessairement ce qu'on appelle *un gros joueur*, c'est-à-dire l'homme qui ne songe qu'à s'enrichir, et de quelle manière! aux dépens de tous les gens avec lesquels il vit! —Je n'ai pas fait là-dessus des réflexions bien profondes. Il me suffit de savoir qu'on peut être *gros joueur*, et jouir de la réputation d'un honnête homme.—Oui, en perdant toujours; je ne dis pas seulement en se ruinant, car c'est la destinée commune du joueur heureux et du joueur malheureux. L'un vend ses terres un peu plus tôt, l'autre un peu plus tard; voilà entre eux l'unique différence. Aussi, dans cette étrange carrière, il ne suffit pas, pour conserver son honneur, de se retirer dépouillé, il faut encore n'avoir jamais rem-

perte d'avantage éclatant. — Comment! vous pensez qu'un joueur heureux ne peut passer pour un honnête homme? — Ce titre lui sera sûrement disputé. Que d'ennemis s'élèvent et se réunissent contre lui!... La mère au désespoir, dont il a ruiné le fils unique, l'accusera d'être un fripon : le père de famille ne parlera de lui à ses enfans qu'avec mépris. La haine le poursuit, la calomnie l'accable, la raison même et l'humanité le condamnent. Au milieu de ce déchaînement général, qui le défendra, qui prendra son parti? ses amis! Un joueur en a-t-il? lui qui risque chaque jour de ruiner ceux auxquels il ose donner ce nom sacré!.... — Quoi! Sainclair, n'avez-vous jamais rencontré de joueurs dignes de votre estime? — J'en ai connu sans doute; et, si l'expérience ne m'eût appris qu'il en existe, j'avoue que ma raison ne pourroit le concevoir. Les hommes, uniquement occupés des moyens d'accroître leur fortune, regardent comme des préjugés tout ce qui tient à la délicatesse. Quand on ne songe qu'*à gagner de l'argent*, il est bien difficile de conser-

ver des sentimens nobles. La probité de ces gens-là se réduit strictement à ne point voler; cette espèce de probité n'a jamais produit une réputation désirable. Voilà ce qu'on pense en général (mais en admettant beaucoup d'exceptions) d'une certaine classe de citoyens, qu'on appelle communément *gens à argent*, qui, par des moyens très-légitimes et des combinaisons qui souvent supposent beaucoup de génie, trouvent le secret de s'enrichir rapidement. Si tel est le préjugé établi contre la classe dont nous parlons, que doit-on penser des joueurs? que doit-on penser d'un homme qui constamment trouve son bonheur dans l'infortune des autres, et ne peut être heureux que par le malheur d'autrui? Cet homme qui se consacre au métier le plus ennuyeux, le plus pénible, uniquement par cupidité, prouve assez qu'il n'est point de sacrifice dont ne le rende capable le désir ou l'espoir de gagner de l'argent; et qui fait tout pour un si bas intérêt, ne feroit rien pour la gloire...—Réellement, Sainclair, interrompis-je, je vous conseille à mon

tour de ne pas afficher cette intolérance contre les joueurs; dans le siècle où nous sommes, vous vous feriez bien des ennemis.—Cette crainte, reprit-il, ne m'empêchera jamais de dire des vérités utiles. »

Les raisonnemens de Sainclair firent quelque impression sur mon esprit. Cependant bientôt entraîné par la mode et l'exemple, j'oubliai ses conseils; et par foiblesse et par désœuvrement, je devins joueur. — « Mais, continua M. de La Palinière, il est dix heures passées, il est temps que j'interrompe le récit des folies de ma jeunesse. A la prochaine veillée vous saurez le reste de mes aventures. » En effet, le lendemain M. de La Palinière commença la onzième veillée, comme on le verra au commencement du volume suivant.

NOTES.

(1) On appelle pierres herborisées, les dendrites qui représentent des végétaux; et *zoomorphites*, celles qui portent l'image des animaux.

(2) Tous les papillons ont été généralement des chenilles qui ont subi les métamorphoses qui les ont amenées à l'état de chrysalide ou de nymphe, et enfin à celui de papillon.

On confond souvent le mot *chrysalide* ou *fève*, avec celui de *nymphe*, quoique différent à certains égards. On appelle *nymphe* proprement l'état des insectes qui s'enveloppent d'une membrane transparente très-fine, flexible, et qui laisse voir la figure du futur insecte toute formée. Toutes les mouches passent par cet état, où elles ne laissent pas d'aller et venir quelquefois, et de prendre de la nourriture. Les chrysalides ont des coques plus épaisses; elles n'ont point de mouvement progressif; celles-là sont les véritables *aurélies*, ou *chrysalides*, ou *fèves*.

Les naturalistes désignent par le nom de *larves* les insectes à métamorphoses, lorsqu'ils sont dans leur premier état au sortir de l'œuf.

Dans la mythologie, les *larves* étoient, suivant la croyance superstitieuse des païens, les âmes des méchans qui erroient partout sous des figures hideuses; ils nommoient aussi ces prétendus fantômes nocturnes *lemures*.

(3) En général, on appelle insectes les animaux dont les corps sont composés d'anneaux ou de seg-

mens. Les insectes sont distingués par beaucoup d'autres caractères. Un des principaux, c'est qu'ils n'ont ni ossemens ni arêtes.

(4) On divise les coquilles en trois classes : en univalves ou coquilles d'une seule pièce, telles que les lépas, les nautiles, les limaçons, les buccins, etc.; la seconde classe, en bivalves, ou coquilles de deux pièces, comme les huîtres, les cames, etc., etc.; la troisième classe, en multivalves ou coquilles de plusieurs pièces, telles que les oursins, les glands, etc.

(5) La botanique est une partie de l'histoire naturelle, qui a pour objet la connoissance du règne végétal en entier; aussi cette science traite de tous les végétaux et de tout ce qui a un rapport immédiat avec les corps organisés. Le détail de la botanique est divisé en trois parties principales, qui sont la nomenclature des plantes, leur culture et leurs propriétés. Quelques observateurs ont distingué environ dix-huit à vingt mille espèces de plantes, en comptant toutes celles qui ont été observées, tant dans le nouveau que dans l'ancien continent. On suppose qu'il en existe à peu près vingt-cinq mille qu'on ne connoît pas (a).

A l'égard de l'*histoire naturelle,* ces mots expriment la connoissance des êtres qui composent l'univers entier : l'histoire des cieux, de l'atmosphère,

(a) On appelle plantes *indigènes,* les plantes naturelles au pays; et plantes *exotiques,* les plantes étrangères. Si on veut prendre en peu de temps des notions claires sur la botanique, il faut lire les *Démonstrations élémentaires de Botanique à l'usage de l'École royale vétérinaire*, 2 volumes.

de la terre, de tous les phénomènes qui se passent dans le monde, et celle de l'homme même, appartiennent à l'*histoire naturelle*.

Le mot *minéral* exprime et comprend ordinairement tout ce qui se tire de la terre. On divise l'étude de l'histoire naturelle en trois parties qu'on appelle *règnes*, qui sont : le règne minéral, le règne végétal et le règne animal. On appelle *zoologie* la science qui traite de tous les animaux de la nature; on divise cette science en autant de parties séparées qu'il y a de classes d'animaux; savoir : l'*anthropologie*, ou l'histoire de l'homme; la *tétrapodologie*, ou l'histoire des quadrupèdes; l'*ornithologie*, celle des oiseaux; *amphibiologie*, celle des amphibies; *ichtyologie*, celle des poissons; *entomologie*, celle des insectes; *zoophytologie*, celle des zoophytes. On donne le nom de *zoophytes* à des corps marins dont la nature tient de l'animal, et la figure du végétal; ce qui les fait nommer *plantes animales*, ou *animaux-plantes*.

(M. DE BOMARE.)

Si l'on veut lire des ouvrages d'histoire naturelle, il est nécessaire de savoir la signification de ces différens noms; mais il y auroit beaucoup de pédanterie à les employer dans la conversation. Par exemple, il seroit très-ridicule de dire qu'on s'occupe particulièrement de la *tétrapodologie* ou de l'*ichtyologie*, au lieu de dire de l'*histoire des quadrupèdes*, de l'*histoire des poissons*; car on ne doit parler que pour être entendu de tout le monde, sans quoi on prouve incontestablement qu'on manque de politesse et d'esprit.

(6) La *cataracte* est l'opacité du *cristallin*. Le

cristallin, dans son état naturel, est transparent. C'est à travers sa substance que les rayons passent pour arriver à la rétine (a). Quand il s'épaissit jusqu'à un certain point, on ne voit plus clair. Il s'agit donc d'enlever ce cristallin, qui forme alors dans l'œil un voile épais qui dérobe la clarté du jour; autrefois on se contentoit d'abattre le cristallin avec une aiguille. Le cristallin restoit dans l'œil, ce qui exposoit le malade à des rechutes; maintenant on enlève le cristallin. C'est à M. Daviel, fameux oculiste, que l'on doit cette découverte, il y a environ soixante ans. Le cristallin emporté est remplacé par l'humeur vitrée dans laquelle il est enchatonné, et qui, dans la suite, en fait à peu près les fonctions. Cette opération n'est point douloureuse; on peut la faire en moins d'une minute. Le malade communément voit dans le moment même de l'extraction du cristallin; ensuite on lui bande les yeux, on le met à un régime doux et rafraîchissant. S'il n'arrive point d'accidens, on lui rend la lumière par degrés, et au bout de trois semaines à peu près, il est en pleine convalescence.

On emploie aussi ce mot *cataracte* dans la géographie. *Cataracte d'eau* est la chute des eaux d'un fleuve ou d'une rivière, occasionée, soit par une pente excessivement brusque, soit par des rochers qui arrêtent le courant ordinaire des eaux. Les anciens donnoient à ces chutes d'eau le nom de *cata*-

(a) La *rétine* est une partie de l'œil sur laquelle se fait l'impression des images des objets, par le moyen des rayons de lumière qui partent de chaque point de l'objet.

dupes. Le Rhin a deux cataractes : l'une à Bilefeld, l'autre à Lauffen près Schaffhouse. Le Nil en a plusieurs, et entre autres deux qui sont très-violentes et qui tombent entre deux montagnes. La rivière Velogda, en Moscovie, a aussi deux cataractes auprès de Ladoga. Le Zaïre, fleuve du Congo, commence par une forte cataracte. Il y en a une à trois lieues d'Albanie, dans la Nouvelle-Yorck, qui a environ cinquante pieds de hauteur; la cascade de Terni, en Italie, est une des plus hautes que l'on connoisse; car les habitans du pays prétendent qu'elle a quatre cents pieds de hauteur; et la fameuse cataracte de la rivière de Niagara, en Canada, ne tombe que de cent cinquante-six pieds, mais elle a plus d'un quart de lieue de largeur.

(7) On sait le mot d'une grande princesse (son altesse royale, épouse de M. le régent), distinguée par tant de vertus et une piété si éminente. Elle mourut avec une tranquillité qui fut admirée de tout ce qui l'entouroit. Après avoir reçu tous les sacremens, et après une assez longue agonie, elle s'écria tout-à-coup : *Ah! que la mort est délicieuse!* Ce furent ses dernières paroles. Une âme forte peut donner le courage nécessaire pour supporter la mort sans montrer de foiblesse, mais le courage ne suffit pas pour faire trouver la mort délicieuse : on n'éprouve un semblable sentiment qu'avec une conscience irréprochable et la foi la plus vive.

(8) L'espèce de l'abeille commune, ou mouche à miel, est du nombre de celles qui vivent en société et travaillent en commun. Autrefois elles étoient toutes sauvages, habitant les forêts de la Pologne,

de la Moscovie et des autres contrées du nord, où elles se logeoient dans des creux d'arbres ou de rochers. Lorsque les mouches s'établissent dans une ruche, leur première occupation est de boucher tous les petits trous ou fentes qui s'y trouvent, avec une matière gluante, molle d'abord, mais qui durcit ensuite : cette matière est absolument différente de la cire et du miel, on l'appelle *propolis :* c'est une espèce de résine dont on fait usage en médecine. Outre l'abeille commune, il y en a une infinité d'autres espèces, l'abeille villageoise, l'abeille maçonne, etc. Une des plus curieuses est l'abeille tapissière ; elle est d'une fort petite espèce, plus velue que les mouches à miel ordinaires, d'une couleur à peu près semblable. Le premier travail d'une abeille tapissière qui veut faire son nid, est de creuser dans la terre un trou perpendiculaire, auquel elle donne trois pouces de profondeur, et un diamètre égal depuis l'entrée du trou jusqu'à sept ou huit lignes de profondeur, et elle l'évase ensuite comme nos cafetières. Quand ce trou est creusé, l'abeille se transporte sur une fleur de coquelicot, où elle taille avec adresse, dans un des pétales (*a*), une pièce qui a la figure d'une moitié d'ovale. La tapissière entre dans son trou avec la pièce qu'elle a enlevée, elle la tient pliée en deux entre ses pattes ; mais la pièce ne peut manquer de se chiffonner en entrant dans une cavité si étroite ; la mouche ne l'a pas plus tôt conduite à la profondeur où elle la veut, qu'elle la déplie et l'étend le plus uniment possible ; elle

(*a*) Une des feuilles de la fleur.

applique sur le fond et sur les côtés plusieurs feuilles qu'elle unit avec art; les dernières pièces qui terminent l'entrée du trou débordent toujours de quelques lignes, et forment autour de l'ouverture un petit liséré couleur de feu. En se promenant au milieu d'un champ de blé, on peut observer quelquefois à ses pieds, dans les sentiers, de petits trous décorés à leur circuit d'un beau ruban couleur de feu. Ce sont des nids d'abeilles tapissières.

Les abeilles de la Guadeloupe donnent une cire d'un violet foncé, à laquelle on ne peut faire perdre cette couleur; elle est trop molle pour qu'on en puisse faire des bougies.

(9) Entre autres celui de madame Lagnans. Ce monument, dont je n'ai vu la description dans aucun ouvrage, est cependant également intéressant par la beauté de la composition et la manière dont il est exécuté. M. Lagnans, ministre de Berne (qui vivoit encore en 1775), avoit une femme parfaitement belle, qui mourut en couches à l'âge de vingt-huit ans; son enfant ne lui survécut que quelques minutes. M. Naal, célèbre sculpteur allemand, fut chargé de faire le tombeau qui devoit renfermer la mère et l'enfant. Il imagina de représenter madame Lagnans au moment de la résurrection. Après avoir creusé dans le temple une espèce de fosse assez profonde pour contenir une statue, il posa sur cet enfoncement une grande pierre fendue inégalement d'un bout à l'autre, et formant un vide qui laisse voir la jeune femme couchée dans son cercueil; elle paroît se réveiller; elle tient son enfant d'une main, et de l'autre elle soulève une pierre détachée qui touche encore sur sa tête. La noblesse de sa figure,

la candeur et l'innocence qui la caractérisent, la joie pure et céleste qui brille sur son visage, donnent à sa physionomie une expression aussi touchante que sublime. Il ne manque à ce tombeau que d'être exécuté en marbre. L'épitaphe est digne du monument; elle est écrite sur la pierre, et, malgré les larges fentes qui coupent l'écriture, on peut la lire aisément. Elle est écrite en allemand; on y fait parler madame Langhans.

En voici la traduction littérale :

« J'entends la trompette; elle pénètre jusqu'au fond des tombeaux. Réveille-toi, enfant de douleur! Le Sauveur du monde nous appelle; l'empire de la mort est détruit, une palme immortelle va couronner l'innocence et la vertu.

» Seigneur, me voilà avec l'enfant que tu m'as donné. »

Le tombeau de la mère de Le Brun, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris, offre la même idée; mais la composition en est moins frappante. Ici l'artiste (Colignon) a posé sur un autel assez élevé une grande urne de couleur rougeâtre, dont le couvercle est renversé. On voit sortir de cette urne une vieille femme d'une figure vénérable; elle joint les mains; elle lève les yeux au ciel; elle est enveloppée de ses linceuls qui retombent en draperie sur les bords de l'urne; on voit tout le buste de sa figure, qui est en marbre blanc, ainsi que sa draperie. Derrière elle, contre la niche de l'autel, est l'ange du jugement, la trompette à la main.

(10) La science des médailles, ou l'art *numismatique*, consiste à ne pas se laisser tromper par l'imi-

tation des vraies médailles ; à distinguer, comme le font les connoisseurs en peinture, les copies des originaux ; enfin, à savoir les noms des différens attributs qui conviennent aux déités, aux princes, aux souverains, aux villes, provinces, etc. Aussi faut-il qu'un antiquaire sache parfaitement la chronologie, l'histoire et la mythologie. L'étude de cette science est également amusante et curieuse ; cette science est d'ailleurs très-utile, en ce que les médailles sont les plus solides monumens de l'histoire, et servent à constater avec certitude et les dates et les événemens. On partage les médailles en deux espèces, en antiques et en modernes. Les antiques sont toutes celles qui ont été frappées jusqu'au troisième ou neuvième siècle de Jésus-Christ. Il faut s'exprimer ainsi, pour se conformer aux différens goûts des curieux, dont les uns font finir les médailles antiques avec le Haut-Empire, les autres seulement au temps de Constantin ; il y en a qui les conduisent jusqu'à Charlemagne.

Les médailles modernes sont toutes celles qui ont été faites depuis environ trois cents ans. Parmi les antiques, les grecques sont les plus belles et les plus anciennes. L'usage des médailles d'argent ne commença à Rome que l'an 484 de Rome, et les Romains ne commencèrent à se servir de monnoies d'or que l'an 546 de Rome.

Termes d'usage dans l'art numismatique.

TÊTE. Côté de la médaille opposé au revers.

REVERS. Côté de la médaille opposé à la tête.

AME DE LA MÉDAILLE. Les antiquaires regar-

dent la légende comme l'âme de la médaille, et les figures comme le corps, ainsi que dans l'emblême.

EXERGUE. C'est un mot, une date, des lettres, des chiffres marqués dans les médailles au-dessous des figures qui y sont représentées.

INSCRIPTION. Ce sont les paroles qui tiennent lieu de revers, et qui chargent le champ de la médaille au lieu de figures.

LÉGENDE. Elle consiste dans les lettres qui sont autour de la médaille, et qui servent à expliquer les figures gravées dans le champ.

MODULE. Grandeur déterminée des médailles, d'après laquelle on compose les différentes suites.

MONOGRAMME. Lettres, caractères ou chiffres composés de lettres entrelacées. Ils dénotent quelquefois le prix de la monnoie, d'autres fois une époque, quelquefois le nom de la ville, du prince et de la déité représentée sur la médaille (*a*).

NIMBE. Cercle rayonnant qu'on remarque sur certaines médailles.

PANTHÉES. Ce sont des têtes ornées de symboles de plusieurs divinités.

PARAGONIUM. Sorte de poignard, de bâton, de sceptre, tantôt attaché à la ceinture, tantôt appuyé



(*a*) Le *chronogramme*, dit Adisson, est une espèce de devise qu'on a souvent employée dans les médailles, et qui consiste à représenter dans l'inscription l'année dans laquelle la médaille a été frappée, comme dans celle de Gustave-Adolphe..... *ChrIstVs DuX, ergo trIVMphVs*, dans laquelle on trouve les chiffres MDCXVVVII — 1627 (*Spect.* vol. 1).

par un bout sur le genou, ou placé d'une autre manière.

QUINAIRE. C'est une médaille du plus petit volume (*a*) en tout métal.

SYMBOLE ou TYPE. Terme générique qui désigne l'empreinte de tout ce qui est marqué dans le champ des médailles.

MÉDAILLE DE BILLON. On nomme ainsi toute médaille d'or ou d'argent mêlée de beaucoup d'alliage.

MÉDAILLES DE BRONZE. C'est par le mot de bronze qu'on a cru devoir ennoblir le nom de cuivre en termes de médaillistes. Le bronze est un mélange de cuivre rouge et de cuivre jaune. Il y a cependant aussi des médailles qu'on appelle médailles de cuivre.

MÉDAILLES DE POTIN. On nomme ainsi des médailles d'argent bas et allié.

MÉDAILLES NON FRAPPÉES. On nomme ainsi des pièces de métal d'un certain poids, qui servoient à faire des échanges contre les marchandises, avant qu'on eût trouvé l'art d'imprimer des figures ou des caractères par le moyen des coins et du marteau.

MÉDAILLES INANIMÉES. Ce sont celles qui n'ont point de légende, parce que la légende est l'âme de la médaille.

MÉDAILLES CONTORNIATES. Ce sont des médailles de bronze, avec une certaine enfonçure tout autour, qui laisse un rond des deux côtés, et avec des figures qui n'ont presque point de relief.

(*a*) On entend par ce mot *volume*, l'épaisseur, l'étendue, le relief d'une médaille, et la grosseur de la tête.

Médailles votives (a). Des antiquaires français ont appelé ainsi toutes les médailles où les vœux publics qui se faisoient pour la santé des empereurs de cinq ans en cinq ans, de dix ans en dix ans, et quelquefois de vingt en vingt ans, sont marqués soit en légendes, soit en inscriptions.

Médailles sur les allocutions. On nomme ainsi certaines médailles de plusieurs empereurs romains, sur lesquelles ils sont représentés haranguant des troupes; la légende de ces sortes de médailles c'est *adlocutio*, d'où vient que quelques curieux appellent cette espèce de médaille une *allocution*.

On nomme *médailles fausses*, de fausses médailles qui sont battues sur cuivre, et puis argentées. On appelle *médailles fourrées*, les fausses médailles qui n'ont qu'une petite feuille d'argent sur le cuivre, mais battues ensemble fort adroitement, et qui ne se connoissent qu'à la coupure. Les *médailles frustes* sont celles que le temps a gâtées, et qui sont presque entièrement effacées : enfin, on nomme *incuses*, celles qui, par un oubli du monnoyeur, n'ont point de revers.

(a) Il y avoit dans les temples d'Esculape des espèces de registres qu'on appeloit *tables votives*; c'étoient des offrandes que l'on faisoit à Esculape, et qui consistoient en une table d'airain ou de marbre, sur laquelle on exposoit la maladie qu'on avoit eue, et les remèdes qu'on avoit employés pour la guérir. On appendoit dans les temples ces sortes de *tables votives*, qui étoient très-instructives pour ceux qui étudioient la médecine. On croit, avec fondement, qu'Hippocrate s'en servit pour former les principales règles de la médecine. (*Mœurs et usages des Grecs*, par Ménard.)

Maintenant on va donner une idée de ce qu'on appelle *attributs*. Le diadème est plus ancien que la couronne ; c'est le propre ornement des rois, qui n'est devenu que dans le Bas-Empire celui des empereurs. Les couronnes des empereurs, depuis Jules-César, sont ordinairement de laurier; Justinien est le premier qui ait pris une espèce de couronne fermée. Les *couronnes radiales* (a) se donnoient ordinairement aux princes, lorsqu'ils étoient mis au rang des dieux. Les *couronnes rostrales*, composées de proues de vaisseaux, se donnoient après les victoires navales. Les *couronnes murales*, formées de tours, étoient la récompense de ceux qui avoient pris des villes. Cybèle et tous les génies particuliers des provinces et des villes, portoient aussi des *couronnes tourelées*, et divers symboles dont plusieurs, très-ingénieux, servent à faire connoître les différentes déités. Le boisseau qui se voit sur la tête de Sérapis et de tous les génies, marque la Providence, qui ne fait rien qu'avec mesure, et qui nourrit les hommes et les animaux. Une colonne marque l'assurance ou la fermeté de l'esprit. Trois figures qui tiennent un grand voile étendu en arc sur leur tête, marquent l'éternité, où les trois différences du temps passé, présent et futur, se trouvent comprises et confondues.

Les provinces personnifiées dans les médailles ont aussi des marques qui les font connoître. L'Afrique est coiffée d'une tête d'éléphant, elle a divers animaux autour d'elle. L'Asie a pour attribut un ser-

(a) C'est-à-dire, en forme de rayons.

pent et un gouvernail. La Macédoine est représentée un fouet à la main. L'Égypte se connoît par le sistre (*a*), par le crocodile (*b*) et par l'ibis (*c*). L'Achaïe se reconnoît par un pot de fleurs, l'Espagne par un lapin; la Gaule par une espèce de javelot, la Judée par son palmier. La Grande-Bretagne a pour attributs un gouvernail et une proue de navire. L'Italie, comme la reine du monde, est représentée sur un globe et tenant un sceptre. (*On a tiré cet extrait du livre qui a pour titre :* La Science des médailles, etc. 2 vol., *et de* l'Encyclopédie.)

La connoissance de tous ces attributs peut servir aussi dans l'étude des pierres gravées; étude charmante pour quiconque a du goût, et surtout pour ceux qui dessinent.

« On sait, dit M. de Caylus, la différence qui se trouve entre la manière de travailler des anciens et l'idée que le mot de gravure présente assez généralement aujourd'hui; on la fait rapporter parmi nous principalement aux planches que l'on grave dans le dessein de les imprimer : cette extension de l'art n'est connue que depuis environ trois siècles....... Il ne faut point, à l'égard de la définition de cette par-

(*a*) Instrument de musique.

(*b*) Le *crocodile* est un énorme animal amphibie, très-commun en Égypte, dans une partie de l'Inde, et dans plusieurs contrées chaudes de l'Amérique. On croit que c'est du crocodile qu'il est fait mention dans l'Écriture sainte, sous le nom de *léviathan*.

(*c*) L'*ibis* est un grand oiseau d'Égypte, que jadis les Egyptiens mirent au rang des animaux qu'ils adoroient comme leurs dieux.

tie de l'art s'écarter du terme générique de *graver*, qui veut dire emporter d'un corps solide les parties qui s'opposent au dessin qu'on a conçu d'y former, en creux, ou même en relief, une figure, un caractère, un trait, un ornement, etc. (Voyez *Mémoires de littérature, tirés des registres de l'Académie royale des Inscriptions et belles-lettres*, tome XXXII.)

Les gravures antiques ont toutes un luisant très-éclatant, un poli que le temps leur donne et qui les distingue; d'ailleurs la perfection du dessin, la délicatesse et l'exactitude des détails, les font aussi reconnoître. On doit voir aux têtes les sourcils, les cils des paupières; il faut que les têtes en relief des *camées* soient bien exactement couchées à plat sur le fond. Les modernes sont un peu détachées. Toutes les gravures qui sont sur turquoises (*a*) ne valent rien, parce que cette pierre, qui n'est qu'une ossification, est trop tendre pour qu'on y puisse bien graver.

Parmi les graveurs modernes, on distingue *Coldoré*, qui vivoit du temps de Henri-le-Grand. Coldoré gravoit en creux et en relief; en outre il avoit une manière qui lui étoit particulière : c'est une espèce de demi-relief mêlé de creux. On voit de lui, dans le cabinet de M. le duc d'Orléans, une tête de cette sorte; le profil est un peu en relief; les oreilles de la tête sont en creux.

(*a*) Les pierres appelés *turquoises* ne sont autre chose que des dents d'animaux marins ou terrestres, devenues fossiles, et comme pétrifiées.

(11) Les curiosités naturelles les plus intéressantes de la Franche-Comté sont : le *saut du Dobs*, cascade naturelle d'une grande beauté; la *grotte de Quingey* : l'eau, tombant et dégouttant des voûtes de cette caverne, s'épaissit sous diverses figures, et forme des colonnes, des festons, des trophées, des tombeaux; la fameuse *grotte de Besançon* ou *la Glacière*, autre grande caverne : elle est creusée dans une montagne à cinq lieues de Besançon; elle a cent trente-cinq pieds dans sa plus grande largeur, et cent soixante-huit de longueur. On y voit plusieurs pyramides de glace; la variation du thermomètre (*a*), pendant l'hiver et l'été, y est très-peu considérable : ainsi cette grotte présente, dit M. de Bomare, un phénomène unique dans la nature : la glace qui s'y forme dans les chaleurs de l'été, prouve que le froid qui y règne est toujours constant, et n'est point relatif, comme dans les autres souterrains.

Les autres grottes célèbres sont : la *grotte d'Arcy* en Bourgogne, dans l'Auxerrois, remarquable par ses salles qui se succèdent les unes aux autres, et dans lesquelles on observe différens jeux de la na-

(*a*) Un thermomètre est un instrument qui sert à faire connaître, ou plutôt à mesurer les degrés de chaleur et de froid. Un paysan hollandais, nommé *Drebbel*, passe pour avoir eu, au commencement du dix-septième siècle, la première idée de cet instrument. — Le *baromètre* est un autre instrument qui sert à mesurer la pesanteur de l'atmosphère et ses variations, et qui marque les changemens du temps. Le baromètre et ses usages sont fondés sur l'*expérience de Toricelli*; expérience ainsi nommée de *Toricelli*, son inventeur.

ture; la *grotte de la Balme,* à sept lieues de Lyon : elle offre des congélations de diverses couleurs et de différentes formes; la *grotte de Bauman,* dans le duché de Brunswick; la *grotte du Chien,* en Italie.

Les *grottes des Fées,* à deux lieues de Ripaille en Chablais. Ce sont trois grottes l'une sur l'autre; on n'y peut monter que par une échelle : dans chaque grotte on trouve un bassin, dont l'eau, suivant les idées populaires, a des vertus merveilleuses. Les *grottes d'Antiparos,* dans l'Archipel, sont les plus belles et les plus extraordinaires de toute les cavernes connues.

FIN DU TOME PREMIER.

